

Chapitre 2

La crise et la critique

du développement

La plupart des travaux historiques s'accordent pour reconnaître que le développement est un phénomène récent dans l'histoire humaine.¹ Jusqu'à la veille de la révolution industrielle, le niveau de vie matériel par personne s'est peu élevé et les écarts de richesse entre peuples du monde entier restent très limités. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que certains d'entre eux vont enregistrer des bouleversements sociaux et techniques, profonds et rapides marquant l'espérance de vie, la proportion de la population active dans l'agriculture, celle de la population rurale par rapport à celle de la population urbaine, la production et la consommation par tête.

De même, la théorie du développement ne devient une préoccupation des économistes que tardivement. Même si l'économie politique classique avait essayé de porter un regard sur l'avenir probable du capitalisme naissant, il faudra attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour que l'économie du développement prenne un essor avec la découverte du phénomène du sous-développement.

Aujourd'hui, il n'est plus certain que le développement soit un remède au sous-développement ou aux dégâts du... développement. Nous avons défini sa crise comme la rupture entre un processus d'accumulation et l'ensemble des procédures de régulation des relations sociales et des rapports entre l'homme et la nature instrumentalisée. Cette crise atteint le développement dans son projet, dans la mise en oeuvre de sa stratégie et dans sa théorisation. Chacun de ces aspects renforce l'autre. Le développement économique conduit dans le cadre des rapports sociaux capitalistes a eu tendance à constituer une économie-monde mais sans que celle-ci engendre une quelconque cohésion. Les disparités de niveau de vie s'aggravent entre les pays les plus riches et les pays les plus pauvres, et le phénomène de paupérisation touche également à l'intérieur des pays riches de plus en plus de personnes. La dislocation des pays de l'Europe de l'Est peut être considérée comme le résultat d'un échec d'une variante du modèle de développement. Sur toute la planète, les cohésions sociales se trouvent donc menacées. Si nous réussissons à montrer que la menace provient de la crise du mode de développement dominant depuis deux siècles (I), alors il conviendra de s'interroger sur le concept même de développement (II).

¹. BAIROCH P., *Le Tiers-Monde dans l'impasse*, Paris, Gallimard, 1971, 1983, 1990.

Développement, dans GREFFE X., MAIRESSE J., REIFFERS J.L., *Encyclopédie économique*, op. cit., p. 133-175.

Nous avons présenté une courte synthèse des travaux disponibles dans notre Mémoire de DEA, op. cit., p. 24-27.

I- La crise du développement.

Quelles que soient les variantes qu'il a connues, le développement est aujourd'hui en crise. Au premier abord, il semblerait que, au-delà de leurs particularismes, un dénominateur commun les unisse: le mal-développement. Mais cette vision impliquerait qu'un bon développement soit possible. Cela n'est pas certain et devra faire l'objet d'un examen au cours de notre recherche. Auparavant, nous montrerons que cette crise présente deux aspects indissociables: d'une part, elle atteint l'homme (A) et, d'autre part, l'écologie, c'est-à-dire le rapport de l'homme à son environnement (B).

A- La crise du développement atteint l'homme.

Il est impossible de mettre sur le même plan les dégâts du développement qui atteignent les populations des pays pauvres et ceux qui atteignent les populations des pays riches, mais il est permis d'y voir deux éléments communs: d'une part, l'impossible éradication de la pauvreté et, d'autre part, l'uniformisation et l'exclusion comme produits de la marchandisation.

1. L'impossible éradication de la pauvreté.

L'élimination de la pauvreté ou du moins sa réduction significative n'ont pas été réalisées, principalement au sein des pays pauvres (A) et secondairement au sein des pays riches (B). Globalement, la fracture entre pays riches et pays pauvres s'est approfondie (C).

1.1. Dans les pays pauvres.

Si nous sommes convaincu qu'il faille abandonner une vision du capitalisme mondial surdéterminante dans laquelle *le sous-développement ne puisse que se développer* dans tous les espaces du tiers-monde, force est de constater que certains d'entre eux, on peut même dire une bonne part d'entre eux, voient leur niveau de vie stagner, voire reculer.

Tableau 2.1: Indicateurs sur les pays de plus de 1 million d'habitants.

Pays	PNB par hab. \$ 1993	Croissance annuelle moyenne du PNB par hab. de 1980 à 1993 %	Croissance annuelle moyenne de la production alimentaire par hab. de 1979-81 à 1992 %	Espérance de vie à la naissance en années		Taux d'analphabétisme des adultes %	
				décennie 1970	1993	décennie 1970	1992
Pays à faible revenu							
Mozambique	90	- 1,5	- 2,81		47	72,5	63,1
Tanzanie	90	0,1	- 1,95		52		35,6
Ethiopie	100		- 1,25		48	85,0	67,3
Somalie	120 a	- 0,1 b	- 5,93		47 c		73,0
Sierra Leone	150	- 1,5	- 1,44		39	93,3	71,3
Vietnam	170		2,14	52,5	66	13,0	8,1
Bhoutan	180 f	6,3 g			51 c		30,8
Burundi	180	0,9	- 0,25		50		67,1
Ouganda	180		0,33		45	52,1	41,4
Népal	190	2,0	0,95		54	80,8	74,4
Cambodge	200 d	- 3,7 b	2,60		52 c	63,9	62,2
Malawi	200	- 1,2	- 5,46		45		46,9
Tchad	210	3,2	0,57		48	94,4	55,1
Rwanda	210	- 1,2	- 2,15		47 c	50,5	43,2
Zaire	220 a	- 2,2 b	0,00	44	52 c	42,1	25,9
Bangladesh	220	2,1	- 0,25		56	74,2	63,6
Madagascar	220	- 2,6	- 1,25		57	66,5	18,6
Guinée-Bissau	240	2,8	0,72		44		48,3
Kenya	270	0,3	- 0,51		58	50,4	25,5
Mali	270	- 1,0	- 0,96		46	97,5	72,8
Niger	270	- 4,1	- 1,35		47	4,8	87,6
Laos	280		1,17		52	59,0	46,5
Burkina Faso	300	0,8	2,47		47	98,5	82,6
Inde	300	3,0	1,88	50	61	64,0	50,1
Nigeria	300	- 0,1	2,08	49	51	70,1	47,5
Albanie	340	- 3,2			72		15,0
Nicaragua	340	- 5,7	- 3,78		67		35,3
Togo	340	- 2,1	- 0,60		55	82,0	52,1
Gambie	350	- 0,2	- 2,48		45		64,4
Haïti	370 d	- 0,9					
Zambie	380	- 3,1	- 2,05		48	61,0	24,8
Mongolie	390	0,2	- 2,59		64		18,9
Rép. Centrafric.	400	- 1,6	- 0,51		50	61,5	46,1
Bénin	430	- 0,4	1,81		48	75,2	67,1
Ghana	430	0,1	0,72		56	69,8	39,3
Pakistan	430	3,1	1,17	50	62	76,0	64,3
Tadjikistan	470	- 3,6			70		3,3
Chine	490	8,2	2,97	68	69	34,5	21,7
Guinée	500		0,17		45	91,4	77,0
Mauritanie	500	- 0,8	- 1,74		52	82,6	63,8
Yémen	520 d		- 2,48		50 c		58,9
Zimbabwe	520	- 0,3	- 7,16		53	29,2	16,6
Géorgie	580	- 6,6			73		1,0
Honduras	600	- 0,3	- 0,87		68	31,5	29,3
Sri Lanka	600	2,7	- 1,64		72	15,0	10,7
Côte d'Ivoire	630	- 4,6	- 0,60		51		63,4

Lesotho	650	- 0,5	- 4,58		60	31,5	31,4
Arménie	660	- 4,2			73		1,2
Egypte	660	2,8	1,46	57	66	61,8	50,9
Pays à revenu intermédiaire, tranche inférieure							
Azerbaïdjan	730	- 3,5			71		3,7
Indonésie	740	4,2	3,09	53	63	38,0	17,5
Sénégal	750	0,0	- 0,08		50	94,4	69,5
Bolivie	760	- 0,7	0,33		60	37,3	19,3
Cameroun	820	- 2,2	- 1,95		57	81,1	30,4
Macédoine,ex - RY	820				72		
Kirghizistan	850	0,1			69		3,0
Philippines	850	- 0,6	- 1,15	60	67	13,0	6,0
Congo	950	- 0,3	- 1,95		51	84,4	29,3
Ouzbékistan	970	- 0,2			69		2,8
Maroc	1 040	1,2	0,80		64	78,6	59,4
Moldova	1 060	- 2,0			68 a		4,0
Guatemala	1 100	- 1,2	- 0,34		65	52,5	45,8
Papouasie-N.G.	1 130	0,6	0,33		56	58,7	30,3
Bulgarie	1 140	0,5			71		7,0
Roumanie	1 140	- 2,4			70		3,1
Syrie	1 160 d	- 1,4 e	- 0,60		67 c		22,3
Jordanie	1 190		2,47		70	42,0	6,1
Equateur	1 200	0,0	1,02		69	18,5	11,6
Turkménistan	1 230 f				65 c		2,3 c
Rép.Dominicain	1 230	0,7	0,08		70	31,9	19,3
e	1 320	0,2	- 0,43		67	35,0	30,2
El Salvador	1 320	- 2,8			70		1,6
Lituanie	1 400	1,5	0,87		70	13,5	9,7
Colombie	1 440	- 0,3	0,80		74		16,3
Jamaïque	1 490	- 2,7			66	18,5	12,7
Pérou	1 510	- 0,7	0,25		70	19,6	8,8
Paraguay	1 560	- 1,6			70		2,5
Kazakhstan	1 720	1,2	1,60		68	62,0	37,2
Tunisie	1 780	- 0,8	2,01	63	67	58,0	42,6
Algérie	1 820	0,7	- 2,81		59	65,0	60,0
Namibie	1 950				71		
Slovaquie	2 010	- 0,6			69		
Lettonie	2 110	6,4	0,25	61	69	16,0	6,5
Thaïlande	2 150	1,1	0,17		76	7,0	5,7
Costa Rica	2 200 f	- 1,4 g	1,81		67 c		35,1 c
Iran	2 210	0,2			69		5,0
Ukraine	2 260	0,4			71		1,0
Pologne	2 340	- 1,0			65		1,3
Russie	2 340	- 0,7	- 0,60		73	14,5	10,4
Panama	2 600				71		
Rép. Tchèque	2 710				71		
Botswana	2 790	6,2	- 2,15		65	60,5	32,8
Pays à revenu intermédiaire, tranche supérieure							
Venezuela	2 840	- 0,7	0,33		72	18,0	9,6
Bélarus	2 870	2,4			70		2,1
Brésil	2 930	0,3	1,24	63	67	24,0	18,1
Turquie	2 970	2,4	0,33	57	67	40,0	19,5
	2 980	- 0,2	- 3,78	60	63		19,4
	3 030	5,5	0,64		70		18,9

Afrique du Sud	3 080	- 2,2			69		1,0
Maurice	3 140	3,5	5,35		71	28,0	18,5
Estonie	3 170	3,6	1,32		74	6,1	5,5
Malaisie	3 350	1,2			69		1,0
Chili							
Hongrie							
Mexique	3 610	- 0,5	- 0,78	66	71	19,0	11,4
Trinité-et-	3 830	- 2,8	- 1,74		72	4,5	2,6
Tobago Uruguay	3 830	- 0,1	1,24		73	10,2	3,1
Oman	4 850	3,4			70		65,0
Gabon	4 960	- 1,6	- 1,84		54	87,6	41,1
Slovénie	6 540 f			70	73 f		
Porto Rico	7 000	1,0			75	10,9	
Argentine	7 220	- 0,5	- 0,17		72	7,3	4,1
Grèce	7 390	0,9		63	78		6,2
Arabie Saoudite	7 510 f	- 3,3 g			70 c	83,8	39,4
Corée du Sud	7 660	8,2	- 0,08		71		2,6
Portugal	9 130	3,3			75		13,8
Pays à revenu élevé							
Nouv.-Zélande	12 600	0,7			76		1,0
Irlande	13 000	3,6			75		1,0
Espagne	13 590	2,7			78		2,0
Israël	13 920	2,0			77		5,0
Australie	17 500	1,6			78		1,0
Hong Kong	18 060	5,4	- 1,15		79	10,0	8,8
Royaume-Uni	18 060	2,3			76		1,0
Finlande	19 300	1,5			76		1,0
Koweït	19 360	- 4,3			75	38,5	23,1
Italie	19 840	2,1			78		2,6
Singapour	19 850	6,1	- 5,77		75	23,0	10,1
Canada	19 970	1,4			78		1,0
Pays-Bas	20 950	1,7			78		1,0
Emir. arabes unis	21 430	- 4,4			74	46,0	22,3
	21 650	1,9			77		1,0
Belgique	22 490	1,6			77		1,0
France	23 510	2,0			76		1,0
Autriche	23 560	2,1 h			76		1,0
Allemagne	24 740	1,3			78		1,0
Suède	24 740	1,7			76		1,0
Etats-Unis	25 970	2,2			77		1,0
Norvège	26 730	2,0			75		1,0
Danemark	31 490	3,4			80		1,0
Japon	35 760	1,1			78		1,0
Suisse							

Sources: 1°, 2° et 5° colonnes: Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1995, Le monde du travail dans une économie sans frontières*, Washington, 1995, p. 182-183, tableau 1.

3° et 7° colonnes: PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain 1995*, Paris, Economica, 1995, p. 176-177 et 192-193. Calculs de la 7° colonne effectués par nous.

4° colonne: *L'état du monde 1982*, Paris, Maspero, 1982; *L'état du monde 1992*, Paris, La Découverte, 1991; *L'état du monde 1996*, Paris, La Découverte, 1995. Calculs effectués par nous.

a. En 1990. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1992*, op. cit., p. 212, tableau 1.

b. Taux moyen de 1965 à 1990. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1992*, op. cit., p. 212, tableau 1.

c. En 1992. PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain 1995*, op. cit., p. 177.

d. En 1991. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1993, Investir dans la santé*, Washington, 1993, p. 246, 247 et 312, tableaux 1 et 1.a.

e. Taux moyen de 1980 à 1991. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1993*, op. cit., p. 246-247, tableau 1.

f. En 1992. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1994*, 1994, p. 176, 177 et 242, tableaux 1 et 1.a.

g. Taux moyen de 1980 à 1992. Banque Mondiale, *Rapport sur le développement dans le monde 1994*, op. cit., p. 177, tableau 1.

h. Taux concernant l'Allemagne fédérale avant la réunification.

Il ressort du tableau 2.1 :¹

Population vivant dans des:

pays à faible revenu (≤ 695 \$/h):	3 092,7 millions
pays à faible revenu et revenu interméd.-tranche inf. ($\leq 2 785$ \$/h):	4 188,5 millions
pays dont la croissance du PIB/h est < 0 sur 25 ans:	\approx 360 millions
pays dont la croissance du PIB alimentaire/h est < 0 sur 25 ans:	\approx 850 millions

Certes, dans ces pays, tous les habitants ne sont pas situés au dessous de ces seuils, mais l'ampleur des chiffres donne une idée de l'étendue du phénomène de la pauvreté à travers le monde et du nombre de pays concernés. La Banque Mondiale et l'ONU estiment à 1 133 millions le nombre de personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté dans les pays à revenu faible ou intermédiaire, ce qui représente environ 30% de leur population.

La principale conséquence de la pauvreté est la persistance de la sous-alimentation et de la malnutrition. Les grandes famines d'autrefois ont laissé la place à la faim chronique. Sophie Bessis² montre que la production alimentaire mondiale est suffisante mais qu'elle est inadaptée et mal répartie. Sur tous les continents sauf l'Afrique noire, la production céréalière par habitant a progressé au cours des trente dernières années. Mais cet accroissement marque la suprématie des céréales modernes, objets de tous les soins et de la recherche, essentiellement le blé tendre et le maïs, au détriment des céréales traditionnelles, telles que le mil, le sorgho, le manioc. Cette éviction est liée à la modification des modes alimentaires dans les pays du Nord, de plus en plus à base de viande d'élevage et de produits dérivés. Il en résulte un maintien de l'insécurité alimentaire, forme la plus violente de l'exclusion (Graphiques 2.1 et 2.2) pour environ 800 millions de personnes dans le monde en 1995 vivant pour la plupart en Asie et en Afrique³.

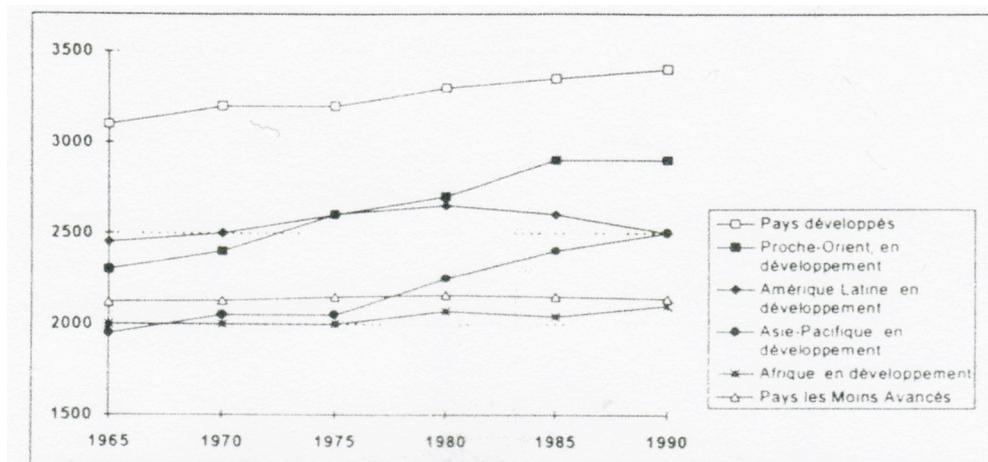
¹. Les regroupements ont été effectués par nous.

². BESSIS S., *La faim dans le monde*, Paris, La Découverte, 1991, p. 22-40. Voir aussi du même auteur, *L'arme alimentaire*, Paris, F. Maspero, 1982; ainsi que DE RAVIGNAN F., *La faim, pourquoi?*, Paris, Syros, 4^e éd. 1993.

³. F.A.O., *Agriculture mondiale Horizon 2010*, Rapport 1995, cité par TUQUOI J.P., *Huit cents millions d'affamés*, *Le Monde*, 17 octobre 1995.

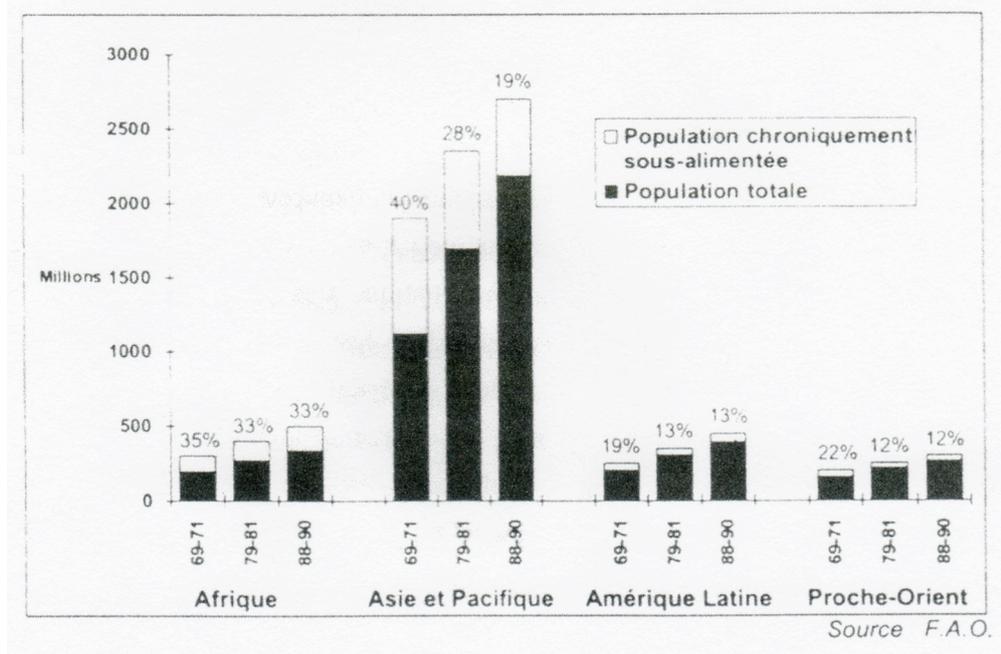
Graphiques 2.1 et 2.2

Évolution de la disponibilité énergétique alimentaire par région (kilocalories par personne par jour)



La F.A.O. estime à 2500 calories et à 65 grammes de protéines par jour le minimum alimentaire vital pour un individu adulte. En moyenne un habitant d'un pays développé dispose de 3500 calories par jour celui d'un pays sous-développé de moins de 2400.

La sous-alimentation chronique par région (estimations)



Source: COUTURIER B. et Orcades, *An 2025: huit milliards de visages*, Dossier documentaire, CNDRP/CRDP de Poitou-Charentes, Orcades, 1993, p. 46.

La situation ne s'est pas améliorée au cours de la dernière décennie puisque le nombre de pauvres a cru à peine moins vite que la population totale. Par contre la situation s'est nettement détériorée en Afrique sub-saharienne, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, en Amérique latine et dans les Caraïbes, ainsi que le montre le tableau 2.2.

Tableau 2.2: La pauvreté et son évolution dans le tiers-monde.

Régions	Nombre de pauvres (millions)		Proportion dans la population %		Taux de variation de 1985 à 1990	
	1985	1990	1985	1990	du nombre de pauvres %	de la populat. %
Asie du Sud	532	562	51,8	49,0	5,6	11,7
Asie de l'Est	182	169	13,2	11,3	- 7,1	8,5
Afrique subsaharienne	184	216	47,6	47,8	17,4	16,9
Moyen-Or. et Afrique du Nord	73	89	30,6	33,1	21,7	12,5
Amérique latine et Caraïbes	108	126	22,4	25,5	24,1	9,0
Ensemble	1 051	1 133	30,5	29,7	7,8	10,7

Source: Les quatre premières colonnes sont tirées du Rapport 1992 de la Banque Mondiale, p.32; les deux dernières ont été calculées par nous.

D'une part, la coexistence de l'élévation du revenu réel moyen par habitant de 78% de 1965 à 1990 et de celle de la consommation moyenne par habitant de 70%, et, d'autre part, malgré cela, le maintien dans la pauvreté d'une fraction constante de la population, signifient une accentuation des inégalités au sein des pays du tiers-monde. Sans que l'on puisse établir une corrélation statistique très précise, il semble cependant que les inégalités de revenu soient moins fortes dans les pays à faible revenu par habitant et dans les pays à revenu intermédiaire (tranche supérieure) voire élevé, et qu'elles soient particulièrement fortes dans les pays à revenu intermédiaire (tranche inférieure), notamment ceux d'Amérique latine. Autrement dit le développement économique s'accompagnerait d'une aggravation des inégalités jusqu'à un certain niveau, qui, au-delà de celui-ci, diminueraient.

Pour le mettre en évidence, en utilisant les statistiques disponibles de la Banque Mondiale (la répartition des revenus par ménages est encore mal connue pour beaucoup de pays), nous avons calculé d'un côté les écarts de PIB/habitant (évalué selon la méthode des PPA) entre les pays et d'un autre côté les écarts entre le quintile des ménages les plus pauvres et le quintile des ménages les plus riches. Le tableau 2.3 ne porte pas sur la

totalité des pays mais l'échantillon semble assez représentatif des différents groupes de pays, par régions et par niveaux de développement.

Tableau 2.3: Corrélacion entre écarts de PIB par habitant et inégalités de revenus.

Pays	Ecarts de PIB/hab. entre pays en 1990	Ecarts entre le quintile le plus pauvre et le quintile le plus riche dans chaque pays pendant la décennie 1980 1 à ...
Bangladesh	1	3,72
Inde	1,095	5,11
Ghana	1,638	6,15
Pakistan	1,686	5,85
Philippines	2,21	8,73
Indonésie	2,238	4,69
Pérou	2,59	6,11
Guatemala	2,781	10,00
Brésil	4,552	26,08
Costa Rica	4,638	16,52
Venezuela	6,419	10,77
Singapour	14,21	9,59
France	14,48	6,48
Hong Kong	15,457	8,70
Allemagne (RFA)	15,51	5,69
Japon	16,14	4,35
Etats-Unis	20,34	8,91

Source: calculs effectués par nous à partir du tableau 30 du Rapport 1992 de la Banque Mondiale, p. 270-271.

En 1954, Simon Kuznets avait été le premier à formuler l'hypothèse selon laquelle le développement économique entraînait une inégalité des revenus croissante, puis décroissante¹. Kuznets fournissait davantage d'explications sur la croissance de cette inégalité que sur la décroissance et le point de retournement de la courbe qui restent assez mystérieux. Deux facteurs expliqueraient la progression des inégalités: le développement s'accompagne d'une concentration de l'épargne dans les ménages à revenus élevés et il provoque un déplacement de la population active de l'agriculture vers les villes dans lesquelles les inégalités sont plus fortes que dans les campagnes: l'inégalité croîtrait par un effet de structure de l'emploi.

Pour certains auteurs, les comparaisons dans le temps effectuées par Kuznets restent valables pour l'essentiel.² Pour d'autres, la courbe de Kuznets, et plus

¹. KUZNETS S., *Economic growth and income inequality*, *American Economic Review*, 49, mars 1955, p. 1-28, trad. fr. dans *Croissance et structure économiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1972

². LECAILLON J., PAUKERT F., MORISSON C., GERMIDIS D., *Répartition du revenu et développement économique, un essai de synthèse*, Genève, BIT, 1983.

précisément sa partie droite descendante, serait conditionnée par l'investissement, tout particulièrement par l'investissement en capital humain¹.

En nous en tenant pour l'instant au seul indicateur du PIB par habitant, le recul de la pauvreté dans le monde paraît hors de portée à moyen terme. La Banque Mondiale affirme: "Même dans l'hypothèse relativement optimiste d'un redressement économique dans le courant de la décennie, le nombre absolu de pauvres sera, au tournant du siècle, probablement plus élevé qu'en 1985."²

Ce constat et ce pronostic pessimistes doivent être rapprochés des ambitions proclamées depuis plus de 30 ans.

Au début de la décennie 1960, l'ONU lance la "Décennie des Nations Unies pour le développement" qui, pense-t-elle, doit suffire pour accélérer le progrès économique et social. De même, la FAO lance la "Campagne mondiale contre la faim" qui doit définitivement éliminer celle-ci.

En 1970, l'ONU est contrainte de proclamer la "Deuxième décennie pour le développement" et prend le risque de fixer pour objectif un taux de croissance moyen de 6%. Elle est relayée par la Conférence mondiale de l'alimentation et par la plupart des autorités mondiales pour affirmer que 10 ans suffiront pour nourrir tous les hommes.

Persévérante, l'ONU, constatant la faiblesse des résultats, s'engage dans une "Troisième décennie pour le développement" en 1980.

Ces objectifs furent proclamés au gré des modes des stratégies de développement qui tour à tour accordèrent la priorité à l'agriculture, à l'industrialisation par substitution aux importations, à l'industrialisation par promotion des exportations, aux industries industrialisantes, au contrôle démographique, etc...

Aujourd'hui les instances internationales abandonnent tout optimisme.

Deux conclusions théoriques s'imposent.

En exprimant des objectifs ambitieux pour des pays nécessairement en développement, l'ignorance de la lenteur des processus des changements sociaux révélait une conception du temps totalement erronée et finalement l'"ardente obligation"³ faite à tous les peuples de se soumettre au développement pour leur plus grand bonheur traduisait la méconnaissance de la nature du développement. L'horizon chaque fois entrevu, une décennie, signifiait exclusivement la mise en relation dynamique de variables économiques telles que la

¹. PARK W.G., BRAT D.A., *A global Kuznets curve?*, *Kyklos*, vol. 48, n° 1, 1995, p. 105-131, cités par DAMIAN M., CHAUDHURI B., avec la collaboration de BERTHAUD P. et CATZ F., *Commerce international, environnement et développement durable*, Colloque d'inauguration de la Section Européenne de la Société Internationale pour l'Economie Ecologique, *Ecologie, Société, Economie, Quels enjeux pour le développement durable?*, Université de Versailles-St Quentin en Yvelines, 23 mai au 25 mai 1996, tome II, p. 16 de l'article.

². Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 32.

³. Selon la formule de De Gaulle à propos du plan français.

production et l'investissement dont les premiers effets peuvent sans doute apparaître dans ce laps de temps. De cette perspective de croissance économique devait découler automatiquement le progrès humain sous toutes ses formes, trahissant ainsi une assimilation des deux notions.

L'échec en matière de recul significatif de la pauvreté ne doit pas faire oublier l'importance des changements que connaissent tous les pays du tiers-monde, tant les plus performants d'entre eux que les plus pauvres. Ainsi l'espérance de vie progresse partout, l'analphabétisme recule presque partout (tableau 2.1) et la proportion de pauvres dans la population mondiale régresse très légèrement (tableau 2.2). Néanmoins on peut parler d'échec du développement -tel qu'il avait été perçu, conçu, théorisé, projeté et tenté pour apporter un mieux-être- en termes matériels et aussi en termes de destructions culturelles.

1.2. Dans les pays riches.

Les deux dernières décennies ont vu les phénomènes de pauvreté prendre de l'ampleur dans les pays développés après une longue période où la croissance économique avait fait croire à leur définitive disparition.

Ces phénomènes prennent la forme:

- de l'extension du chômage;
- de la précarisation de l'emploi;
- de la marginalisation ou de l'exclusion sociales aux niveaux de la formation, de l'habitat, et parfois de la santé;
- de la discrimination sexuelle, raciale, ethnique, culturelle.

Ils sont la conséquence directe:

- d'une croissance économique certes réduite, mais surtout inégalitaire;
- d'un partage de la valeur ajoutée en faveur des profits des entreprises renforcé par des politiques étatiques d'austérité;
- d'une progression rapide des revenus du capital et d'une quasi stagnation des revenus du travail¹;
- d'une utilisation des gains de productivité soit pour accroître la production, soit pour réduire la quantité de travail employée, et rarement pour envisager une diminution du temps de travail individuel avec repartage de l'emploi et des revenus. A noter que la durée annuelle de travail a cessé de baisser et connaît une légère hausse depuis 1980.

¹. C.E.R.C., *Les Français et leurs revenus: le tournant des années 80*, Documents, n°94, 3^e trimestre 1989. Rapport au C.S.E.R.C., extrait publié par *Le Monde*, 10 janvier 1995.

Le renforcement de ces différents éléments les uns par les autres est particulièrement significatif en France. Depuis une décennie, les rendements du capital placé sont de l'ordre de 10% par an alors que le salaire moyen n'a augmenté que de 3,5% par an pour une croissance nominale du produit national d'environ 6% par an en moyenne¹. Ce qui signifie que les 2/3 des surplus de croissance ont été accaparés par le capital². Les rendements élevés de celui-ci se sont alors répercutés sur la rentabilité des autres formes d'immobilisation comme les loyers (et ce malgré la crise de l'immobilier). Le maintien des taux d'intérêt réels à un niveau élevé a entraîné une élévation des profits d'entreprise qui ne sont pas moins exigeants que les profits de rente. L'accentuation des inégalités n'est pas la seule conséquence qui résulte de la modification du partage du revenu national en faveur du capital. Non seulement la part des revenus dépensés décline puisque la propension marginale à consommer des plus riches est plus faible, mais la contrainte de rentabilité élevée élimine beaucoup de projets d'investissements. Ce phénomène rappelle que la crise capitaliste n'est pas d'abord une crise de l'emploi, ni même pas toujours une crise de production, mais une crise du profit. De ce point de vue, le capital est moins en crise qu'on le dit parfois.

Tableau 2.4: Evolution des revenus des ménages en France.

(en milliards de francs 1992) Revenus des ménages	1982	1992	Variation	
			milliards	%
Revenus primaires				
Travail salarié (participation incluse)	3 156	3 683	+ 527	+ 16,7
Travail non salarié	566	597	+ 31	+ 5,5
Revenus de la propriété	400	618	+ 218	+ 54,5
Revenu primaire net	4 122	4 898	+ 776	+ 18,8
Redistribution				
(-) Cotisations sociales	(-) 1 205	(-) 1 604	+ 399	+ 33,1
(-) Impôts sur le rev. et le patr. (CSG incluse)	(-) 351	(-) 476	+ 125	+ 35,6
(+) Prestations sociales et transferts divers	(+) 1 297	(+) 1 752	+ 455	+ 35,1
Revenu disponible net	3 863	4 570	+ 707	+ 18,3

Source: *Alternatives économiques*, n° 112, décembre 1993, p. 13 pour les deux premières colonnes; les deux dernières calculées par nous.

¹. Chiffres cités par CLERC D., *Les records de la bourse*, *Alternatives économiques*, n° 114, février 1994.

². Si on appelle S, P et R respectivement les salaires, les profits et le revenu national, ΔS , ΔP et ΔR leurs variations, alors $S+P=R$, $\Delta S+\Delta P=\Delta R$, $(\Delta S+\Delta P)/\Delta R=1$, $\Delta P/\Delta R=[(\Delta P/P)/(\Delta R/R)]$ $(P/R)=(0,1/0,06)0,4=0,666=66,6\%$.

Tableau 2.4 bis: Taux de variation des revenus des ménages. (en %)

Revenu des ménages	1991	1992	1993	1994	1995
Masse des salaires et traitements bruts	4,9	3,5	1,9	2,4	3,9
Prestations sociales	6,5	6,3	6,3	2,9	3,7
Excédent brut d'exploitation des entreprises ind.	-0,3	1	-3,7	1,4	2,2
Revenus nets de la propriété et de l'entreprise	36,9	1,8	6,4	9,7	13,5
Revenu disponible brut	5,4	4,3	3	2,9	4,4
Pouvoir d'achat	1,9	1,9	0,7	0,8	2,6

Source: INSEE, *Rapport sur les Comptes de la Nation*, cité par MAUDUIT L., *Les revenus du capital ont progressé beaucoup plus que ceux du travail en 1995*, *Le Monde*, 21 juin 1996.

Tableau 2.5: Les emplois précaires en France. (en milliers)

	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995
Intérimaires	127	113	103	113	128	122	164	234	232	215	211	171	210	287
C. D.D.	306	263	256	315	389	478	538	611	593	550	576	624	614	752
Stagiaires, CES	74	71	69	146	298	344	365	310	276	277	321	399	395	442
Apprentis	184	189	172	178	175	184	198	212	223	189	181	180	185	194
Total	691	636	600	752	990	1 128	1 265	1 367	1 324	1 231	1 289	1 374	1 404	1 869

Sources: Bilan de l'emploi du Ministère du Travail, de l'emploi et des Affaires sociales, reproduit dans *Alternatives économiques*, *Les chiffres de l'économie*, Hors série, n° 14, 4° trimestre 1992, p. 13, et Hors Série, n° 26, 4° trimestre 1995, p. 21. Les chiffres de 1990 à 1995 figurent également dans BELLOC B., LAGARENNE C., *Emplois temporaires et emplois aidés*, dans INSEE, *Données sociales 1996, La société française*, Paris, 1996, p. 124-130, figure 1.

Tableau 2.6: Les pauvres en France. (1994)

1. SDF ¹	400 000
2. Bénéficiaires du RMI	910 000
3. Minimum vieillesse ²	1 060 000
4. Allocation spécifique de solidarité	450 000
5. Allocation de parent isolé	150 000
6. Chômeurs ayant moins de 3000 F par mois	750 000
7. CES et stages divers	500 000

1. En 1992. 2. En 1993.

Sources: CERC et divers organismes sociaux, dans *Alternatives économiques*, H.S., n° 18, 4° trimestre 1993, et H.S., n° 26, 4° trimestre 1995.

Tableau 2.7: Taux annuel de variation de la production, de la productivité et de l'emploi industriels des pays du G7. (en %)

	1980-1982			1983-1985			1986-1990			Ensemble 1979-1990		
	Valeur ajoutée réelle	Emploi	Productivité									
Etats-Unis	- 2.6	- 2.9	+ 0.3	+ 6.0	+ 2.1	+ 3.9	n.d.	+ 0.8	n.d.	n.d.	0	n.d.
Japon	+ 3.5	+ 0.9	+ 2.6	+ 4.6	+ 1.0	+ 3.5	+ 5.9	+ 1.0	+ 4.9	+ 4.9	+ 1.0	+ 3.9
Allemagne	- 2.1	- 1.5	- 0.6	+ 2.0	- 1.0	+ 3.0	+ 2.1	+ 0.8	+ 1.3	+ 0.9	- 0.3	+ 1.3
France	- 0.3	- 1.7	+ 2.0	- 0.2	- 3.0	+ 2.9	+ 2.0	- 0.6	+ 2.6	+ 0.9	- 1.6	+ 2.5
Royaume-Uni	- 2.9	- 5.6	+ 2.8	+ 3.1	- 2.1	+ 5.4	n.d.	+ 0.1	n.d.	n.d.	- 2.1	n.d.
Italie	+ 0.7	- 0.3	+ 0.9	+ 1.5	- 2.8	+ 4.5	+ 3.3	- 0.2	+ 3.4	+ 2.1	- 0.9	+ 3.0
Canada	- 2.5	- 2.0	- 0.5	+ 6.3	+ 0.4	+ 6.0	+ 1.6	+ 1.7	- 0.1	+ 1.7	+ 0.3	+ 1.4
Ensemble du G7	- 0.9	- 1.8	+ 0.9	+ 4.2	+ 0.1	+ 4.0	+ 3.2	+ 0.6	+ 2.7	+ 2.3	- 0.2	+ 2.5

Source: VIMONT C., *L'économie française souffre-t-elle d'un excès de productivité?* Chroniques de la SEDEIS, 15 septembre 1992, reproduit dans Problèmes économiques, n° 2306, 30 décembre 1992.

Tableau 2.8: Le chômage dans les pays de l'OCDE.

Annexe Tableau 21. Taux de chômage : définitions courantes^{a)}

	1992 Chômage (milliers)	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	Prévisions 1996 1997	
Etats-Unis*	9 611	5.8	7.2	7.6	9.7	9.6	7.5	7.2	7.0	6.2	5.5	5.3	5.6	6.8	7.5	6.9	6.1	5.6	5.5	5.6
Japon	1 417	2.1	2.0	2.2	2.3	1.7	2.7	2.6	2.8	2.9	2.5	2.3	2.1	2.1	2.2	2.5	2.9	3.1	3.3	3.2
Allemagne	2 979	3.2	3.2	4.5	6.4	7.9	7.9	8.0	7.7	7.6	7.6	6.9	6.2	6.7	7.7	8.9	9.6	9.4	10.3	10.4
France	2 600	5.8	6.2	7.4	8.0	8.3	9.7	10.2	10.4	10.5	10.0	9.4	8.9	9.4	10.3	11.7	12.3	11.6	12.1	12.2
Italie	2 034	5.7	5.6	6.3	6.9	7.7	8.5	8.6	9.9	10.2	10.5	10.2	9.1	8.6	8.8	10.2	11.3	12.0	12.1	12.0
Royaume-Uni	2 801	4.0	5.3	8.3	9.7	10.5	10.7	11.0	11.0	9.8	7.8	6.0	5.8	8.2	9.9	10.2	9.2	8.2	7.9	7.5
Canada	1 639	7.5	7.5	7.6	11.0	11.9	11.3	10.5	9.6	8.8	7.8	7.5	8.1	10.4	11.3	11.2	10.4	9.5	9.3	9.0
Total des pays ci-dessus	23 079	4.7	5.3	6.1	7.6	7.9	7.3	7.2	7.2	6.8	6.2	5.7	5.6	6.5	7.1	7.3	7.1	6.8	7.0	6.9
Australie	922	6.1	6.0	5.7	7.1	9.9	8.9	8.1	8.0	8.0	7.1	6.1	7.0	9.5	10.7	10.9	9.7	8.5	8.7	8.6
Autriche	193	1.7	1.6	2.1	3.2	3.8	3.9	4.2	4.5	4.9	4.7	4.3	4.7	5.2	5.3	6.1	5.9	5.9	6.2	6.3
Belgique	435	7.6	8.0	10.3	12.0	13.3	13.4	12.4	11.8	11.5	10.4	9.4	8.8	9.4	10.4	12.1	13.1	13.0	13.2	13.0
République tchèque ^{b)}																3.6	3.2	3.0	3.1	3.2
Danemark	318	6.2	7.0	9.2	9.8	10.4	10.1	9.0	7.8	7.8	8.6	9.3	9.6	10.5	11.3	12.3	12.2	10.0	9.2	9.2
Finlande	328	6.0	4.7	4.9	5.4	5.4	5.2	5.0	5.4	5.1	4.5	3.5	3.5	7.6	13.1	17.9	18.4	17.2	16.4	15.5
Grèce	349	1.9	2.8	4.0	5.8	7.9	8.1	7.8	7.4	7.4	7.7	7.5	7.0	7.7	8.7	9.7	9.6	10.0	10.2	10.4
Irlande	4	0.4	0.3	0.4	0.7	1.0	1.3	0.9	0.6	0.5	0.6	1	1.8	1.5	3.0	4.3	4.7	5.0	4.4	4.0
Irlande	213	7.1	7.3	9.9	11.4	14.0	15.5	17.0	17.0	16.8	16.1	14.6	13.2	14.7	15.5	15.6	14.2	12.9	12.4	12.2
Luxembourg	3	0.7	0.7	1.0	1.3	1.6	1.7	1.7	1.5	1.7	1.5	1.4	1.3	1.3	1.6	2.1	2.7	3.0	2.9	2.8
Mexique ^{c)}	405		4	4.2	4.2	6.1	5.6	4.4	4.3	3.9	3.5	2.9	2.7	2.6	2.8	3.4	3	6.3	5.0	5.5
Pays-Bas	336	3.6	4.0	5.8	8.5	11.0	10.6	9.2	8.4	8.0	7.8	6.9	6.0	5.5	5.4	6.5	7.6	7	7.0	6.9
Nouvelle-Zélande	169	1.8	2.5	3.3	3.6	5.3	4.5	3.5	4.0	4.1	5.6	7.1	7.8	10.3	10.3	9.5	8.1	6.3	6	6.4
Norvège	126	1.9	1	2.0	2	3.4	3.2	2.6	2.0	2.1	3.2	4.9	5.2	5.5	5.9	6.0	5.4	4.9	4.5	4
Portugal	186	4.2	4.0		7.5	8	8.6	8.7	8.6	1	5.5	5.1	4.7	4.2	4.1	5.6	6.9		4	4
Espagne	2 789	8.6	1.5	14.3	16.4	19.2	20.1	21.5	21.0	20.5	19.5	7.3	7.3	16.3	18.4	22.7	24.2	22.9	22.9	22.7
Suède	234	2.1	2.0	2.5	3.1	3.5	3.1	4	2.5	2.1	1	1.5	1.6	3.0	5.3	8.2	8.0		6	6
Suisse	96	1.3	1.2	1.2	1.4	1.9	1.1	0.9	0.7	0.7	0.6	0.5	0.5	1.0	2.5	4.5	4.7	4.2	4	4.0
Turquie ^{d)}	1 662	5.6	8.1	7	7.0	7.7	6	7.1	7.9	8.3	8.4	8.5	8.0	7.7	8.0	7.7	8.1	5	5	4
Total des petits pays ^{e)}	8 767	6.1	6.5	7	8.3	9.5	9.8	9.6	9.5	9.4	8.3	7.4	7.8	8.1	9.7	10.0	9.8	9.8	9.5	9.5
Total de l'OCDE ^{f)}	31 846	5.0	5.6	6.4	7	8.3	8	7.7	7.7	7.3	6	5.2	6.0	6.8	7.5	7.9	7.9	7.6	7.7	7.6
OCDE Amérique du Nord	11 655	6.0	7	8	9.8	9.8	7.9	7.5	7.3	6.5	5.6	5.3	5.5	6.8	7.4	8	6.3	6.0	5.9	5.9
OCDE Europe	17 684	5.2	5.7	6.9	8.1	9.0	9.5	9.6	9.7	9.5	9.0	8.3	7.7	8.2	9.2	10.3	10.8	10.3	10.5	10.4
UE	15 796	5.0	5.6	7.2	8.4	9.4	10.0	10.2	10.3	10.0	9.4	8.5	7.9	8.5	9.6	11.1	11.6	11.2	11.4	11.3
Total de l'OCDE moins les Etats-Unis ^{g)}	22 235	4.6	4.9	5.8	6.8	7.7	8.0	8.0	8.0	7.9	7.2	6.6	6.2	6.8	7.5	8.3	8.6	8.4	8.6	8.5

a) Pour les sources et les définitions, voir «Sources et méthodes».
b) Rupture de série à partir de janvier 1994.
c) Il n'y a pas de données en 1992, le chômage en 1993 était de 184 000.
d) Données basées sur l'enquête nationale sur l'emploi urbain, voir «Sources et méthodes».
e) Les données comprennent d'importantes révisions pour la Turquie, voir «Sources et méthodes».
f) Les totaux excluent le Mexique avant 1988.

Source: O.C.D.E., Perspectives économiques de l'OCDE, n° 59, juin 1996, p. A24.

Alors que les analyses en termes de paupérisation absolue et même relative semblaient complètement périmées, les deux dernières décennies ont vu ces phénomènes réapparaître au sein des sociétés desquelles tous les économistes, ou peu s'en faut, les croyaient bannis. Le rapport remis par Christian Chassériaud au Ministre français de la santé et des affaires sociales¹ recense 1,4 million de personnes en France en grande difficulté sociale, 3 millions d'illettrés dont 60% sont d'origine française pour lesquels les dispositifs de réinsertion ne sont pratiquement d'aucun secours puisqu'ils sélectionnent les plus aptes à se réinsérer, c'est-à-dire les moins exclus des exclus. Participent à cet inexorable grossissement du "continent à la dérive", et dont témoigne l'augmentation des bénéficiaires du RMI (graphique 2.3), la montée du chômage et surtout la montée du chômage de longue durée (graphique 2.5) et la sélectivité du chômage (graphique 2.6). A cela s'ajoutent les nombreuses personnes sans logement: entre 200 000 et 500 000².

Selon le dernier rapport du Centre d'Etude des Revenus et des Coûts, 11,7 millions de personnes actives sont frappées ou menacées d'exclusion économique et sociale en France, soit 46,8% de la population active.

Tableau 2.9: La population exclue ou menacée d'exclusion.

Population	millions		%	
		cumul		cumul
Chômage de plus de 2 ans	1,3	1,3	5,2	5,2
Chômage de moins de 2 ans	1,8	3,1	7,2	12,4
Emploi instable	1,8	4,9	7,2	19,6
Emploi stable menacé	6,8	11,7	27,2	46,8
Emploi stable non menacé	13,3	25	53,2	100

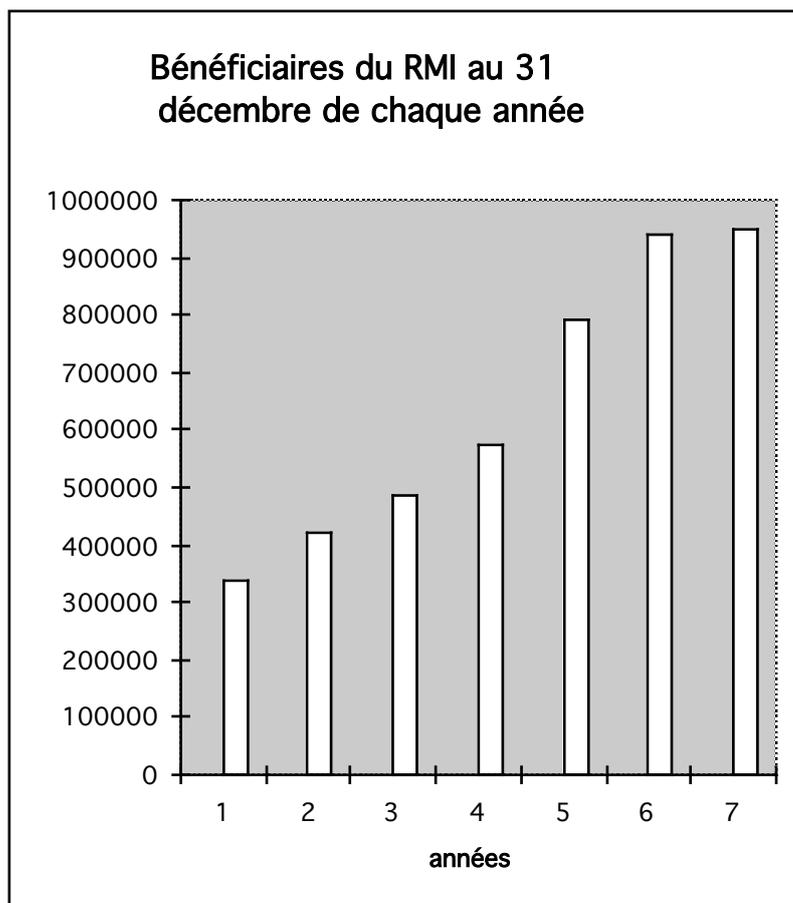
Source: tableau constitué par nous à partir des chiffres du CERC cités par GIRARD D., *Douze millions de Français en situation de "fragilité"*, *La Tribune Desfossés*, 25 février 1994.

Les chiffres du tableau 2.9 concernent les actifs et ne comprennent donc pas les membres de leur famille ni les anciens actifs retraités en situation de pauvreté, ni les marginaux exclus du système économique et social.

Enfin, pour avoir une vue d'ensemble du degré de cohésion sociale, il conviendrait sans doute d'ajouter à cette masse de personnes exclues ou fragilisées celles qui, bien qu'ayant un emploi stable, n'ont que des rémunérations faibles ou assez faibles.

¹. DEVILLECHABOLLE V., *1,4 million de personnes seraient en situation de "grande exclusion sociale"*, *Le Monde*, 5 février 1994.

². VAYSSE F., *La France compterait de 200 000 à 500 000 exclus du logement*, *Le Monde*, 1er février 1994.

Graphique 2.3: Les bénéficiaires du RMI.Légende:

Années	1	2	3	4	5	6	7
	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995
Effectifs	335 675	422 102	488 422	575 035	792 944	940 000	949 000

Sources: Graphique réalisé par nous à partir de:

Délégation Interministérielle au RMI, Ministère de la Santé;

La Tribune Desfossés, 4 février 1994;

Alternatives économiques, n° 118, juin 1994, p. 9;

DEVILLECHABOLLE V., *Le nombre de bénéficiaires du RMI a en 1994*, Le Monde, 13 décembre 1994;

progressé de 18,5%
1994;

La Tribune Desfossés, 21 mars 1996.

Graphique 2.4: Exclusion et illettrisme. (en millions de personnes)

Source: La Tribune Desfossés, 4 février 1994.

Graphique 2.5: Les chômeurs de longue durée. (en millions)

“Le nombre de chômeurs de longue durée n’a cessé de croître depuis dix ans et atteint aujourd’hui 32,2% de l’ensemble des chômeurs. On estime à 300 000 les chômeurs de longue durée ayant des difficultés importantes.”

Source: La Tribune Desfossés, 4 février 1994.

Graphique 2.6: Le chômage selon l'âge et le sexe.

“Les jeunes de moins de 25 ans sont les plus touchés par le chômage. Le nombre de jeunes chômeurs atteint une moyenne de 23%. Cent mille jeunes ayant connu un passé difficile (placement dans des établissements sociaux ou de la protection de la jeunesse) sont exclus ou hors des dispositifs d'insertion.”

Source: La Tribune Desfossés, 4 février 1994.

L'aggravation des inégalités et le brutal accroissement du phénomène de la pauvreté en France n'est pas un cas isolé. Plusieurs études portant sur la Grande Bretagne montrent toutes que les disparités y ont fait un bond considérable au cours des dernières années. 13,9 millions de britanniques (soit 25% de la population) vivent au-dessous du seuil de pauvreté alors qu'ils n'étaient que 5 millions (soit 9%) en 1979. Les enfants étant dans ce cas sont passés de 1,4 million (10% du total) à 4,1 millions (32%). Les 20% les plus riches parmi la population ont vu leur part du revenu national augmenter de 35% à 43% entre 1979 et 1992, tandis que les 60% les plus pauvres voyaient leur part baisser de 42% à 34%. Enfin, le revenu des 10% les plus pauvres a chuté de 17% et celui des 10% les plus riches a augmenté de 62% en 13 ans.¹

¹. Tous les chiffres sont rapportés par DE BEER P., *Les riches britanniques toujours plus riches, les pauvres toujours plus pauvres*, Le Monde, 11 février 1995.

1.3. L'approfondissement de la fracture entre pays riches et pays pauvres.

a) La répartition des richesses.

L'échec du développement tel qu'il avait été pensé pour l'ensemble du tiers-monde est patent au regard du seul critère de la croissance, considérée dans cette optique comme la source du développement. En effet, au cours des trois décennies 1960, 1970, 1980, les pays industrialisés ont vu la croissance se ralentir mais globalement moins que l'ensemble des pays en développement.

Tableau 2.10: Taux de croissance annuel moyen du revenu réel par habitant. (en %)

Pays	1960-70	1970-80	1980-90	1960-90	1991	1960-91
Pays à revenu élevé	4,1	2,4	2,4	3,0	0,7	2,9
Pays en développement	3,3	3,0	1,2	2,5	- 0,2	2,4
Asie et Pacifique	2,5	3,1	5,1	3,6	4,2	3,6
Asie du sud	1,4	1,1	3,1	1,9	1,5	1,9
Asie de l'est	3,6	4,6	6,3	4,8	5,6	4,8
Afrique subsaharienne	0,6	0,9	- 0,9	0,2	- 1,0	0,2
Moyen-Or. et Afr. du nord	6,0	3,1	- 2,5	2,1	- 4,6	1,9
Amér. latine et Caraïbes	2,5	3,1	- 0,5	1,7	0,6	1,7
Europe	4,9	4,4	1,2	3,5	- 8,6	3,1
Europe de l'est	5,2	5,4	0,9	3,8	-14,2	3,2
Pays en développement pondérés par la population	3,9	3,7	2,2	3,3	2,2	3,2

Source: Banque Mondiale, Rapport 1992, p. 34, sauf les colonnes 4 et 6 calculées par nous. Estimations pour 1991. L'ex-URSS n'est pas comprise dans les totaux.

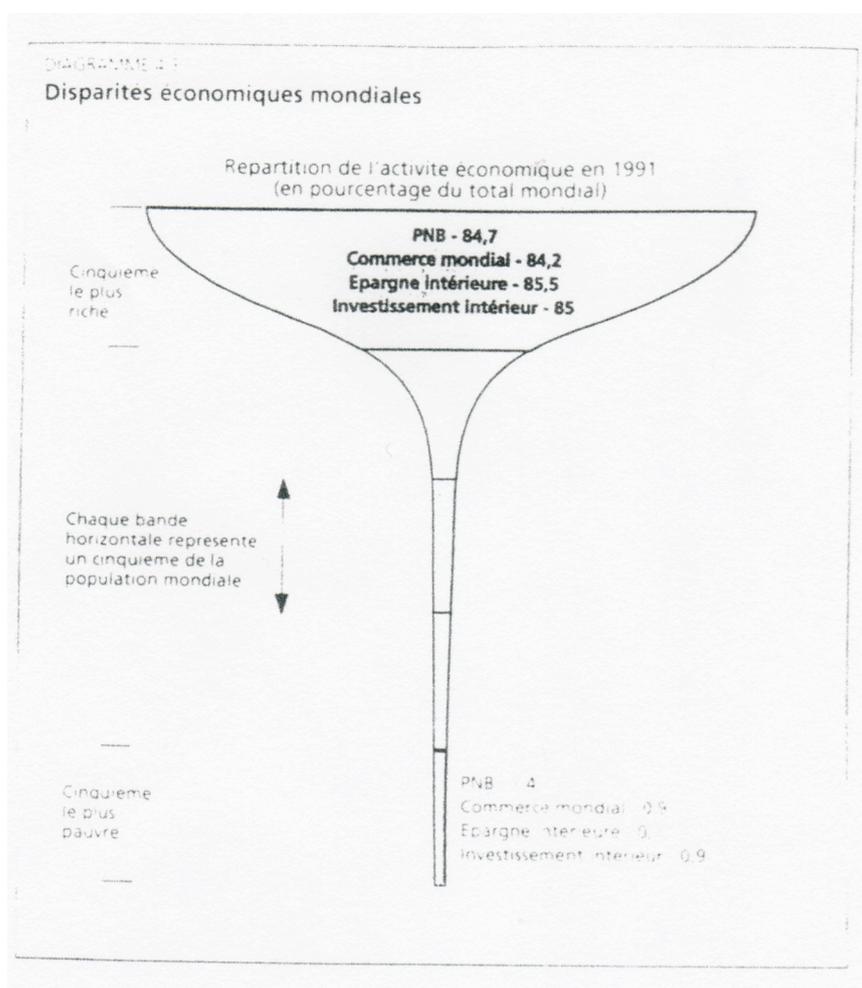
Le Rapport 1992 du Programme des Nations Unies pour le Développement confirme les données ci-dessus: "En 1960, les 20% les plus riches des habitants de la planète disposaient de revenus trente fois supérieurs à ceux des 20% les plus pauvres. En 1990, les revenus des 20% les plus riches sont soixante fois plus élevés."¹ Les 20% les plus riches disposent de 82,7% du PNB mondial, les 20% les plus pauvres disposent de 1,4% du PNB mondial. Ou encore, l'ensemble des pays en développement représente 77% de la population mondiale et vit avec 15% du revenu mondial tandis que l'ensemble des pays développés représente 23% de la population mondiale et vit avec 85% du revenu mondial. Le rapport annuel 1996 de la CNUCED consacré aux pays les moins développés indique que

¹. PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain 1992*, Paris, Economica, 1992, p. 1.

l'écart s'accroît et risque de s'accroître encore du fait de la mondialisation entérinée par les derniers accords signés dans le cadre du GATT.¹

L'ampleur des inégalités est encore plus grande si on prend en compte les disparités internes. A partir d'un échantillon de 41 pays représentant près de la moitié de la population mondiale, le PNUD a classé la population totale de ces 41 pays selon un continuum en fonction du revenu. En 1989, l'écart entre le premier et le dernier quintile était de 1 à 149.² Vraisemblablement l'écart réel est sous-estimé car les pays développés, où les inégalités sont moins fortes, est sur-représenté dans l'échantillon.

Graphique 2.7: Disparités économiques mondiales.



Source: PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain 1994*, Paris, Economica, p. 67.

¹. TUQUOI J.P., *Le fossé s'accroît toujours entre les pays les plus riches et les pays les plus pauvres*, Le Monde, 17 avril 1996.

². PNUD, *Rapport 1992*, op. cit., p. 107-114.

b) La dette.

L'aggravation de la dette au cours de la décennie 1980, sa relative stabilisation autour de 1300 milliards de \$ au début de la décennie 1990 et la reprise de sa progression pour atteindre 1945 milliards en 1994¹ (tableau 2.11) ne laissent pas présager un assainissement rapide de la situation financière des pays du tiers-monde. L'engrenage de la croissance rapide de la dette a été stoppé mais non éliminé parce que la volonté d'imiter le modèle de développement occidental, qui en avait été la principale cause, n'a pas été entamée, pas plus que celle de l'exporter. L'Algérie utilise 77% de ses recettes d'exportations pour payer le service de sa dette, le Pérou 63,7%, la Bolivie 59,3%, le Burundi 40,9%, etc.²

Tous les plans d'allègement de la dette n'ont été jusqu'ici suffisants que pour éviter la banqueroute des grandes banques prêteuses. La plus grosse part de l'allègement a consisté à troquer un allègement contre des actions de sociétés privatisées, c'est-à-dire contre une partie du patrimoine. Ou bien, on a imaginé que les banques créancières réduisent leurs créances et leurs taux contre la garantie des créances restantes par les grandes institutions internationales (Plan Brady).

Le souci est donc moins d'aider les pays pauvres que de les solvabiliser. Tels sont les objectifs des plans d'ajustement structurel: limitation des dépenses publiques et sociales, des salaires, dévaluations, exportations pour pouvoir payer le service de la dette. Même si le rééchelonnement de la dette n'est désormais plus plafonné à 67% des échéances³, les allègements restent faibles: le dernier plan de la Banque Mondiale prévoit d'alléger de 5,6 à 7,7 milliards de \$ la dette sur un total de près de 2000. Certes, cet allègement concernerait les pays les plus pauvres de l'Afrique sub-saharienne, mais la dette de celle-ci s'élève à 145 milliards de \$, soit un allègement compris entre 3,9% et 5,3%.⁴ Dans le même temps, l'aide au développement diminue inexorablement et n'atteint plus que 0,27% des PNB des 21 pays recensés au sein du Comité d'aide au développement pour un montant de 53,7 milliards de \$ en 1995.⁵

¹. Rapport de la Banque mondiale 1995, cité par LAZARE F., *La dette des pays en développement dépasse les 10 000 milliards de francs*, Le Monde, 25 janvier 1995.

². Chiffres tirés de *Comment réduire le dette?*, Alternatives économiques, *Les chiffres de l'économie et de la société 1995-1996*, H.S., n° 26, 4° trimestre 1995, p. 75.

³. MARTI S., *Les Sept allègent la dette des pays les plus pauvres*, Le Monde, 30 juin et 1er juillet 1996.

⁴. Chiffres tirés du Communiqué AFP, *Allègement de la dette des pays les plus pauvres*, Le Monde, 11 juin 1996.

⁵. TUQUOI J.P., *L'aide au développement a atteint son plus bas niveau depuis 1970*, Le Monde, 19 juin 1996.

Tableau 2.11: La dette extérieure des pays en développement.

(en milliards de \$ courants)

Dette	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994
Dette multilatérale (FMI, BM)	43	35	32	35	38	38	39	41
Dette à court terme (< 1 an)	198	213	244	278	303	329	349	366
Dette à long terme	1 128	1 127	1 151	1 226	1 286	1 328	1 424	1 538
Total	1 369	1 375	1 427	1 539	1 627	1 696	1 812	1 945
En % du PIB	4,8	4,7	4,2	3,9	4,0	4,0	4,2	4,2
En % des exportations	23,7	23,0	20,3	18,5	17,8	17,6	18,2	17,1

Source: Banque Mondiale, calculs totaux dans Alternatives Economiques, Hors Série n° 26, 4° trimestre 1995, p. 74.

Tableau 2.12: Evolution des ressources financières à long terme du tiers-monde. (flux annuels en milliards de \$ courants).

Flux de capitaux	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994
Entrées de capitaux								
Dons publics	16,7	18,3	19,2	28,7	32,6	29,9	30,1	30,5
Prêts publics	49,0	49,0	48,3	55,8	58,2	50,7	54,6	59,4
Prêts privés	71,2	75,9	74,0	80,2	79,3	108,9	124,9	130,4
Investissements dir. étrangers	14,5	21,2	25,7	26,7	36,8	47,1	66,6	77,9
Investissements de portefeuille	0,8	1,1	3,5	3,8	7,6	14,2	46,9	39,5
Total entrées de capitaux	152,2	165,5	170,7	195,2	214,5	250,8	323,1	337,7
Sortie de capitaux								
Service de la dette	167,7	179,7	173,0	177,7	177,2	179,0	191,82	199,0
Rapatriement de profits	12,5	13,4	17,3	17,8	18,6	21,2	3,3	25,4
Total sortie de capitaux	180,2	193,1	190,3	195,5	195,8	200,2	215,1	224,4
Solde (Entrées - Sorties)	- 25,0	- 27,6	- 19,6	- 0,3	18,7	50,6	108,0	113,3

Source: Banque Mondiale, calculs totaux dans Alternatives Economiques, Hors Série n° 26, 4° trimestre 1995, p. 75, sauf dernière ligne calculée par nous.

L'éradication de la pauvreté de la surface de la planète s'avère très difficile, sinon impossible à court et moyen terme. Les projections de croissance démographique et de croissance économique pour le début du XXI^e siècle l'annoncent. La persistance et, en maints endroits, l'aggravation du phénomène sont le signe de la marchandisation du monde souvent synonyme d'exclusion.

2. Marchandisation: uniformisation et exclusion.

La permanence du phénomène de la pauvreté ne peut être considérée comme accidentelle. La pauvreté n'est pas une variable exogène pas plus qu'elle ne peut être tenue comme résultant de comportements et de choix individuels, interprétée comme telle *a contrario* par la théorie du capital humain¹. Pour le montrer, nous devons reprendre le fil conducteur dégagé au cours du premier chapitre.

Le triomphe de la rationalité économique, permis par les rapports sociaux capitalistes et par le développement de la techno-science, a, en cette fin de siècle, achevé de marchandiser le monde entier sur le plan spatial, et poursuit la marchandisation de toutes les activités humaines, des plus matérielles aux plus spirituelles, voire même aux plus intimes.

Cette marchandisation produit deux effets contradictoires en apparence, mais largement complémentaires en réalité: uniformisation et exclusion sociales.

La mondialisation du capitalisme ne standardise pas seulement les modes de vie matériels par le biais des objets de consommation et des techniques sous-jacentes mais elle "standardise l'imaginaire"² selon la formule de Serge Latouche. En détruisant les modes de production traditionnels, l'Occident a détruit le sens que les peuples donnaient à leur système social et le sens de leur intégration à celui-ci. "Dès lors, l'économique devient un champ autonome de la vie sociale et une finalité en soi. (...) Ainsi s'universalise l'ambition au développement."³

La destruction est donc culturelle, déculturation, plus encore qu'économique parce qu'elle fait disparaître la conscience des individus qu'en chacune de leurs sociétés "se condensaient tout le sens et la dignité dont est susceptible la vie humaine"⁴. Par conséquent, l'uniformisation du monde va de pair avec l'exclusion. Pour les habitants des pays pauvres, cette exclusion prend deux formes. Exclusion de leur propre existence et du sens qu'ils lui donnaient. Et exclusion de la richesse que l'Occident leur fait miroiter, qui, peu à peu, est enviée, désirée, mais qui reste fondamentalement hors d'atteinte. Cette double exclusion constitue une négation de leur identité: ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes et ils ne sont pas reconnus par les maîtres du monde. Ils sont en quelque sorte *stigmatisés* physiquement, matériellement et symboliquement selon l'expression du sociologue Erving Goffman⁵.

¹. BECKER G.S., *Human Capital, a theoretical and empirical analysis*, Columbia University Press, 1964.

². LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 29.

³. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 27.

⁴. LEVI-STRAUSS C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 329, cité par LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 69.

⁵. GOFFMAN E., *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps*, 1963, éd. fr. Paris, Editions de Minuit, 1975, p. 151. L'auteur y montre comment la société construit le regard normatif qui est porté sur ceux qui souffrent de

En d'autres termes, l'exclusion des pays pauvres du partage de la richesse mondiale ne résulte pas d'un retard, ni même d'un processus d'échange inégalitaire, qui, quoique réel, ne crée pas le phénomène du sous-développement, mais bien d'un processus de destruction globale: culturelle, sociale et économique.

De la même manière, la progression de la pauvreté au sein des pays riches ne doit pas être simplement analysée comme une dégradation temporaire due à une mauvaise conjoncture. Certes, cette conjoncture peut être considérée, d'un certain point de vue, comme mauvaise. Mais, l'invoquer comme cause principale revient à masquer un élément fondamental. La forte croissance économique de l'après-guerre n'avait pas fait disparaître la pauvreté, bien au contraire¹, les immigrés étant les travailleurs les plus exploités de cette période. En effet, le régime d'accumulation intensive aboutissant à une production et à une consommation de masse avait, par le biais des gains de productivité, de la progression des revenus, de l'Etat-Providence, favorisé l'émergence d'une norme de consommation. Mais, la norme est *le fait* de consommer, et non pas *le contenu* de la consommation. Le régime d'accumulation intensif a besoin d'une consommation en permanence différenciée. Des analyses déjà anciennes comme celle de Veblen, ou plus récentes, comme celles de Bourdieu et Baudrillard, ont montré que la consommation différenciée constitue le signe, le symbole de la distinction sociale. La consommation doit signifier la distance avec les groupes sociaux en dessous: ainsi s'érige la norme de la classe qui détient le pouvoir symbolique d'élever au niveau d'une valeur quasi universelle son *goût* qui n'est en fait, selon Bourdieu, qu'un goût de distinction². Distinction d'autant plus nécessaire que les distances objectives paraissent se réduire avec la salarisation. Par la stimulation du désir, des marchés nouveaux sont constitués d'abord en direction des couches aisées, puis diffusés en direction de tous ou presque quand de nouveaux produits apparaissent pour l'élite.

La société de consommation, loin d'atteindre à l'abondance et à la satisfaction, ne peut fonctionner d'un point de vue marchand que si les inégalités sont vécues comme réductibles grâce à une consommation toujours croissante et que si en même temps

handicaps: "On peut affirmer sans absurdité qu'il n'existe en Amérique qu'un seul homme achevé et qui n'ait pas à rougir: le jeune père de famille, marié, blanc, citoyen, nordique, hétérosexuel, protestant, diplômé d'université, employé à temps plein, en bonne santé, d'un bon poids, d'une taille suffisante et pratiquant un sport. Tout homme américain est enclin à considérer le monde par les yeux de ce modèle, en quoi l'on peut parler d'un système de valeurs commun. Et celui qui échoue sous l'un de ces aspects se taxe d'indignité (...)"

¹. LENOIR R., *Les exclus, un Français sur dix*, Paris, Seuil, 1974.

². BOURDIEU P., *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979. Nous considérons que les critiques apportées par Jean-Pierre Dupuy (DUPUY J.P., *Le sacrifice et l'envie*, op. cit.) n'invalident pas cette thèse; au contraire, il peut y avoir complémentarité des deux thèmes: la dynamique sociale expliquée par la distinction et la stabilité sociale expliquée par la sympathie.

elles demeurent suffisantes pour maintenir la compétition sociale faite d'une dialectique de distanciation/imitation.

La reproduction dans le temps des phénomènes de pauvreté ne doit pas dissimuler cependant les formes contemporaines qu'ils revêtent, notamment à cause de l'extension du chômage de longue durée et de la précarisation de l'emploi. Ainsi le thème de l'exclusion sociale est devenu une référence théorique qui renoue, *a contrario*, avec l'étude des facteurs d'intégration sociale inaugurée par Durkheim, Simmel et Weber.

Le glissement sémantique qui conduit aujourd'hui à moins parler de classes sociales et d'inégalités sociales et davantage d'inclus/exclus est révélateur. L'analyse en termes d'inclus et d'exclus, de *in* et de *out*, traduit une vision largement horizontale de la société: elle constitue la reformulation adaptée au temps de crise de l'analyse en termes de disparition des classes antagoniques et d'émergence d'une vaste classe moyenne. Dans le droit fil de ses analyses sur la société post-industrielle, Alain Touraine¹ remet en cause la pertinence des représentations de la société en termes d'inégalités trouvant leur source dans le mode de production car la majorité de la population a maintenant accès à un marché de consommation par rapport auquel se fait le positionnement: autrefois, on était en haut ou en bas de la société, maintenant, on serait dedans ou dehors. Pendant la période de croissance des Trente Glorieuses, cette vision s'était largement répandue en s'appuyant sur le fait que le niveau de vie s'était élevé pour presque tout le monde et que la pauvreté n'apparaissait plus que résiduelle. Depuis la crise, parce que la recrudescence de la pauvreté est indéniable, le thème de l'exclusion est largement repris tout en laissant croire que tous ceux qui ne sont pas exclus se rangent dans un (toujours) vaste ensemble en voie d'homogénéisation. Le thème de l'exclusion occulte celui des inégalités sociales. Or, selon nous, il faut comprendre que l'exclusion ne se substitue pas aux inégalités sociales, elle les renforce. On s'aperçoit que la dualisation croissante de la société n'est qu'un euphémisme pour désigner la division sociale. Ce qui est pris pour un effacement des classes sociales n'est que le recul des capacités de résistance et des formes d'organisation des classes dominées, alors que, dans le même temps, la classe dominante est au mieux de sa capacité à mobiliser ses propres forces, dont l'une des facettes est la négation de tout *discours* de classe qui est précisément le premier élément d'une *pratique* de classe dominante.² L'intuition de Marx, à savoir que les sociétés capitalistes sont structurées par les classes et que la classe dominée a besoin, elle, de construire son discours, loin d'être démentie par les faits, ne reste-t-elle pas encore la base d'une approche analytique pertinente? Toutefois, le concept d'exploitation et celui

¹. TOURAINE A., *Inégalités de la société industrielle, exclusion du marché*, dans AFFICHARD J. et DE FOUCAULD J.B. (sous la dir. de), Commissariat Général du Plan, *Justice sociale et inégalités*, Paris, Editions Esprit, 1992.

². PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., *La grande bourgeoisie: une classe mobilisée*, op. cit.

d'exclusion ne sont pas synonymes. Comme le faisait remarquer Jean-Baptiste de Foucauld¹, ancien Commissaire du Plan français, l'exploitation conduit à la violence sociale qui se régule dans l'explosion, alors que l'exclusion conduit à une violence intérieure qui menace l'individu d'implosion. Tout autant que le travail lui-même, les luttes sociales autour du travail sont un facteur d'intégration sociale et d'identification pour les salariés. L'isolement du chômeur est par contre destructeur. En ce sens l'exclusion ne doit pas être définie comme une simple impossibilité d'accéder à un marché de biens matériels mais aussi comme une rupture des relations sociales. Enfin, parce que les procédures d'assistance, telles que celle du RMI en France depuis la loi du 1er décembre 1988, échouent dans la tentative de réinsertion, la désignation officielle de pauvre parce qu'assisté achève le processus de "disqualification sociale"² ou de "désaffiliation"³.

En fonction de cette analyse, nous pouvons reconsidérer le concept de paupérisation que beaucoup avaient jugé obsolète. Non seulement, il ne fait pas de doute que les centaines de millions d'exclus, voire les milliards, sont victimes d'une paupérisation relative parce que la progression de leur niveau de vie matériel, si tant est qu'elle existe, est toujours moins rapide que celle des plus nantis. Il y a donc paupérisation économique relative mesurée par la comparaison des niveaux de consommation *absolus*. Mais Serge Latouche ajoute⁴ que, dans la mesure où la situation économique détermine le statut social et où celui-ci se définit toujours par un *rang* dans la hiérarchie sociale nationale ou planétaire, alors la diminution du rang équivaut à une paupérisation sociale absolue mesurée justement par cette modification de rang. En parlant de rang, la distinction absolu-relatif perd de sa force: le rang est l'expression d'une relativité mais s'exprime par un nombre absolu, le numéro du rang. Ce raisonnement peut être reçu sur deux plans. Sur le plan matériel, la modification des rangs intervient dès lors que les variations dans le temps des niveaux de vie absolus des différents individus ou groupes ne sont pas les mêmes pour tous, et cela même si ces variations absolues sont positives pour tous. Sur le plan symbolique, si ces variations absolues s'effectuaient pour tous en respectant la hiérarchie des positions déjà acquises et s'il n'y avait donc qu'une paupérisation économique relative sans modification des rangs, la conscience de cette paupérisation relative serait vécue par les victimes comme une détérioration absolue de leur statut social⁵, à partir du moment où elles ont déjà intériorisé la croyance que le temps ne

¹. DE FOUCAULD J.B., *Exploitation et exclusion*, *Alternatives économiques*, n° 114, février 1994, p. 37. Voir aussi du même auteur, *L'exclu lutte seul, tant qu'une main n'est pas tendue*, Entretien avec *Le Monde*, 16 mars 1993, propos recueillis par J.M. Colombani.

². PAUGAM S., *La disqualification sociale, Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF, 1991.

³. CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 13.

⁴. LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 70-71.

Réponse à Alain Caillé, op. cit., p. 46-49.

⁵. Par un tout autre biais, Paul Krugman parvient à des conclusions très voisines: "Le vrai problème pourrait même s'avérer pire encore. Jusqu'ici, nous ne nous sommes intéressés qu'au revenu en valeur absolue. Mais si les conséquences que nous craignons le plus sont de nature politique et sociale, alors c'est sur le revenu relatif qu'il faut nous concentrer. Un salarié américain payé 4 dollars de l'heure dispose d'un pouvoir d'achat considérablement plus élevé que son homologue chinois qui gagnerait quatre fois moins. Mais, s'il considère

peut leur apporter que le progrès. Pour distinguer ces différents cas de figure nous proposons le tableau 2.13. Supposons trois individus ou groupes G_1, G_2, G_3 dont les niveaux de vie matériels soient représentés par C_1, C_2, C_3 avec $C_1 > C_2 > C_3$ à la date 1, les variations de ces niveaux par dC_1, dC_2, dC_3 , et les variations de rang par dr_1, dr_2, dr_3 entre les dates 1 et 2.

Il ressort du tableau 2.13 qu'il n'existe qu'un cas de paupérisation matérielle absolue alors que dans tous les cas où la paupérisation relative est *ressentie* comme absolue il y a paupérisation symbolique absolue pour l'un ou l'autre des groupes.

Cette caractérisation renvoie aux notions de besoin et de pauvreté à propos desquelles André Gorz dit: "A la différence de la misère, qui est insuffisance de ressources nécessaires pour vivre, la pauvreté est par essence relative."¹ Toutefois, Serge Milano fait observer que la notion de pauvreté relative comporte le danger de faire disparaître la notion de pauvreté elle-même et il cite Amartya Kumar Sen: "Il serait absurde d'appeler pauvre celui qui ne pourrait s'offrir qu'une Cadillac pendant que d'autres pourraient en acheter deux."² Ainsi, une vision trop extensive de la paupérisation relative rendrait caduc le concept de besoins essentiels.

l'emploi qu'il occupe comme un emploi de second ordre de type "Mac Donald's", il s'inclue socialement et psychologiquement de lui-même dans une classe inférieure, ce qui n'est pas le cas du travailleur asiatique. Les conséquences sociales de la baisse des revenus réels que connaissent nombre d'Américains et d'Européens sont, ainsi, probablement d'autant pires que les revenus de leurs compatriotes ont poursuivi leur progression." KRUGMAN P., *Europe jobless, America penniless?*, *Foreign Policy*, Washington, n° 95, été 1994, reproduit dans *Problèmes économiques*, n° 2427, 7 juin 1995, sous le titre *Chômage ou baisse des salaires: les formes d'ajustement du marché du travail en Europe et aux Etats-Unis*.

¹. GORZ A. / BOSQUET M., *Ecologie et politique*, Paris, Seuil, 1978, p. 38.

². MILANO S., *La pauvreté dans les pays riches, du constat à l'analyse*, Paris, Nathan, 1992, p. 41.

Tableau 2.13: Typologie de la paupérisation

Variations	Mesure de la paupérisation	Type de paupérisation
$dC_1 > 0$ $dC_2 > 0$ et $dC_2 < dC_1$ $dC_3 < 0$ $dr_1 = dr_2 = dr_3 = 0$	paupérisation économique absolue de G_3 , paupérisation économique relative de G_2 / G_1 et de G_3 / G_1 et G_2	paupérisation matérielle et symbolique absolue de G_3 , paupérisation symbolique absolue de G_2
$dC_1 > 0$ $dC_2 > 0$ $dC_3 > 0$ et $dC_3 > dC_2$ tel que $C_3 > C_2$ et donc $r_3 < r_2$	paupérisation économique relative de G_2 / G_3 , paupérisation sociale absolue de G_2 malgré une amélioration économique absolue	paupérisation symbolique absolue de G_2 parce que paupérisation économique relative et paupérisation sociale
$dC_1 > 0$ $dC_2 > 0$ $dC_3 > 0$ et $dC_1 > dC_2 > dC_3$	paupérisation économique relative de G_2 / G_1 et de G_3 / G_1 et G_2 malgré une amélioration économique absolue et une stabilité sociale	paupérisation symbolique absolue de G_2 et G_3

La typologie établie ci-dessus peut trouver une certaine application dans le cas d'un pays comme la France. Nous avons montré précédemment (§ I-A-1.2.) la conséquence d'une croissance plus rapide des revenus du capital que des revenus du travail en termes d'inégalités matérielles. Mais le haut niveau des rendements financiers et des taux d'intérêts a aussi une portée très symbolique: il *signifie* la position sociale de leurs bénéficiaires et la place que la société accorde au capital et au travail, ou, plus précisément, aux capitalistes et aux salariés. La dévalorisation des niveaux de qualification et de formation professionnelles, surtout celles sanctionnées par des diplômes techniques, doit être analysée à la fois comme un prélèvement économique supplémentaire, comme une transformation du mode de gestion de la force de travail et comme une atteinte à un symbole de reconnaissance sociale. En quelque sorte, le capital *remet à sa place* le travail en réorganisant le rapport salarial. La détention des différentes formes de capital, économique, culturel, social et symbolique, dont Bourdieu fait la clé des positions sociales dominantes, voit se renforcer son caractère simultané. Il en résulte une conséquence théorique importante: doit-on véritablement considérer la crise sociale actuelle comme une crise de l'insertion sociale par le

travail? Répondre positivement revient à postuler que le travail, sous sa forme dominante, le travail salarié, a pu être, dans le passé, un facteur d'insertion sociale. Or, cela n'est vrai qu'à condition de bien distinguer insertion sociale et réussite sociale. La reconnaissance sociale exemplaire, celle qu'on pourrait appeler la reconnaissance sociale d'excellence, n'a jamais été celle que procurait le travail salarié, mais celle que conférait la réussite financière. L'image du gagnant des années 1980 n'a jamais été associée à l'ouvrier, l'employé, le technicien-modèle, ni même au professeur, à l'ingénieur, mais plutôt au *golden-boy*. Il convient donc de nuancer la caractérisation de la crise sociale: il s'agit d'une crise de l'insertion dans la société salariale, c'est-à-dire d'une insertion dans un rapport d'exploitation, de domination et de soumission dont la contrepartie est l'accès à une consommation croissante, à une meilleure éducation et santé, mais absolument pas d'une crise d'insertion dans le petit monde de la réussite sociale car cette dernière n'a jamais cessé d'être l'apanage d'une minorité. Renaud Sainsaulieu analyse ainsi ces inégalités de socialisation par le travail: "La réalité immédiate des identités au travail restait limitée aux acteurs de relations de pouvoir, en fait accessibles au monde du métier, de la technique et de l'encadrement. Pour tous les autres, OS, employés et agents subordonnés des grandes organisations, l'identité n'était accessible que dans l'avenir, par une promotion sociale à la longue, (...) et par une soumission stratégique aux contraintes du travail en échange de gains extérieurs dans l'ordre de la consommation et d'un temps libre lentement gagné."¹

A certaines périodes d'accumulation et de croissance fastes, la constitution d'une vaste classe moyenne, l'intégration et la cohésion sociales semblent l'emporter: le marché apparaît alors comme créateur de lien social. A d'autres moins fastes, l'exclusion l'emporte: le marché apparaît alors comme destructeur de lien social. Rien ne nous autorise pour l'instant à dire si l'aspect entropique du capitalisme domine ou non son aspect dynamique mais remarquons deux choses: d'abord que ce n'est pas le marché capitaliste à lui tout seul qui crée du lien social (il aurait plutôt pour effet à l'état pur de produire de l'exclusion) mais que celui-ci est engendré par l'ensemble des institutions et des règles collectives encadrant le marché; ensuite que la capacité du capitalisme à dissoudre et à retisser en permanence du lien social, la superposition, à un moment donné, des deux phénomènes peuvent apparaître contradictoires. Mais cette contradiction n'est pas nécessairement paralysante pour le système social. On peut même avancer l'hypothèse qu'il n'est ce qu'il est que par la reconstitution permanente de cette contradiction. Entropie, exclusion, anomie² minent la société qui simultanément restaure, recrée, relie. L'histoire du

¹. SAINSAULIEU R., *Préface: Développement de crise*, dans EME B. et LAVILLE J.L. (sous la dir. de), *Cohésion sociale et emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 13.

². Pour Durkheim, absence ou disparition des valeurs communautaires et des règles sociales. Pour Merton, divorce entre les objectifs proposés par une société et les capacités dont disposent ses membres pour les atteindre, pouvant entraîner des phénomènes de déviance.

capitalisme montre que sous des formes diverses, la contradiction bourgeois/prolétaires, riches/pauvres, intégrés/exclus, socialisés/déculturés, Occident/Non-Occident, etc., demeure, avec, chaque fois, un premier terme n'existant que par le second, et réciproquement.¹ Dans cette perspective, l'exclusion apparaît alors comme faisant partie des processus de régulation sociale et de reproduction sociale. Mais cette histoire montre aussi que la contradiction n'a pas forcément une seule issue, son *dépassement*, mais peut être sa reconstitution par son *déplacement*.

Par la multiplicité de ses facettes, la crise des sociétés, crise sociale donc, affecte l'humain dans toutes ses dimensions. Mais celui-ci n'est pas un simple jouet de cette crise, il en est l'artisan, non pas d'abord en tant qu'individu isolé mais en tant qu'individu partie prenante d'une activité sociale qui porte aujourd'hui atteinte à son intégrité et à celle de son environnement. Une nouvelle contradiction se superpose à la contradiction sociale analysée plus haut par rapport à laquelle il serait vain de chercher à établir une hiérarchie, tant les deux apparaissent avoir une racine commune: l'instauration d'un rapport de forces à vocation dominatrice des hommes à l'égard d'autres hommes ou à celui de la nature.

B- La crise est écologique.

Depuis Ernst Haeckel en 1866, l'écologie est définie comme "la science de l'ensemble des rapports des organismes entre eux et avec le monde extérieur"². De cette définition découle la notion d'écosystème due à Arthur Tansley en 1935 mettant en relation l'ensemble des êtres vivants et des éléments non vivants d'un même milieu.

On appelle *biocénose* "un groupement d'êtres vivants qui repose sur un réseau complexe d'interdépendances à la fois entre ses membres et entre ceux-ci et le milieu"³.

On appelle *biotope* "l'espace occupé par la biocénose"⁴ de nature physique et chimique.

¹. Déjà, Marx avait noté "une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de la richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même." MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., tome 1, p. 1163.

². HAECKEL E., *Morphologie générale des organismes*, Berlin, 1866, cité par DELEAGE J.P., *L'écologie, science de l'homme et de son environnement*, dans Colloque de La Villette, 27-28 avril 1994, *Les paradoxes de l'environnement, Responsabilité des scientifiques, pouvoir des citoyens*, Paris, Albin Michel, Cité des Sciences et de l'Industrie, 1994, p. 23.

³. PILLET G., *Economie écologique, Introduction à l'économie de l'environnement et des ressources naturelles*, Genève, Georg Editeur, 1993, p. 145.

⁴. PILLET G., *Economie écologique*, op. cit., p. 145.

L'étude des relations de l'homme avec son environnement déborde le cadre de l'écologie et de l'économie, toutes deux *stricto sensu*. Mais elle est indispensable pour la connaissance du fonctionnement des écosystèmes ainsi que pour leur gestion rationnelle parce que l'étude des structures, des fonctionnements, des évolutions au niveau supérieur implique celle des niveaux inférieurs.

La méthode scientifique de l'écologie nous intéresse à un double point de vue:

1) Elle fournit deux concepts dont l'économiste peut se servir:

- celui de *valence écologique*: c'est la capacité d'une espèce à peupler des milieux différents;

- celui de *facteur limitant*: pour une espèce donnée vivant dans un milieu donné, le facteur limitant est celui qui exerce l'action la plus efficace ou la plus contraignante sur sa présence, sa reproduction et son développement.

2) Elle adopte une démarche qui recoupe celle d'un développement humain durable sur deux plans:

- elle est systémique.

- elle intègre le temps.

A partir de cette brève présentation nous considérerons que la prise en compte des questions écologiques doit élargir le cadre d'analyse de l'action humaine. En aucune façon, cette prise en compte ne doit être une réduction à l'étude et la protection des espèces autres que l'espèce humaine. Autant nous refusons d'établir une suprématie en termes de dominant/dominé entre l'homme et la nature, autant nous considérons l'homme comme partie prenante de son environnement: la vie humaine s'insère dans la vie de la biosphère et non l'inverse. De façon un peu provoquante, Michel Serres récuse le mot environnement: "Il suppose que nous autres hommes siégeons au centre d'un système de choses qui gravitent autour de nous, nombrils de l'univers, maîtres et possesseurs de la nature. Cela rappelle une ère révolue, où la Terre (...) placée au centre du monde reflétait notre narcissisme, cet humanisme qui nous promeut au milieu des choses ou à leur achèvement excellent. La Terre exista sans nos inimaginables ancêtres, pourrait bien aujourd'hui exister sans nous, (...), alors que nous ne pouvons exister sans elle. De sorte qu'il faut bien placer les choses au centre, et nous à leur périphérie, ou mieux encore, elles partout et nous dans leur sein, comme des parasites." ¹

Cela nous conduit à adopter une présentation des dimensions de la crise écologique qui parte de l'homme, responsable, à travers la contrainte démographique pesant

¹. SERRES M., *Le contrat naturel*, Paris, F. Bourin, 1990, p. 60.

sur l'écologie, à travers celle du modèle de développement et de celle de l'urbanisation, des menaces pesant sur les écosystèmes.

1. La contrainte démographique sur l'écologie.

La discussion concernant les conséquences de la croissance démographique s'est déplacée. Au cours du XX^e siècle, l'augmentation de la production alimentaire mondiale a globalement suivi et même dépassé celle de la population et l'amélioration du niveau et de la qualité de vie a été le premier facteur de ralentissement démographique. Il ne semblait donc plus possible de poser le problème comme l'avait fait Malthus il y a deux siècles: le risque est plus de ne pouvoir maîtriser les conséquences démographiques sur les écosystèmes que de ne pas pouvoir nourrir tous les êtres humains¹, quoique des signes inquiétants se manifestent de nouveau. Quelles sont aujourd'hui les perspectives démographiques et leurs répercussions écologiques?

1.1. Les perspectives démographiques.

Elles portent sur deux aspects: la croissance et les modifications structurelles.

a) La croissance démographique prévue.

Pendant la première moitié du XX^e siècle la population mondiale a progressé en moyenne de 0,8% par an, et de 1,9% par an de 1950 à 1985. Dans son rapport préparatoire à la Conférence du Caire sur la population et le développement en septembre 1994, l'ONU estime que la croissance démographique mondiale a été de 1,73% par an de 1975 à 1990 et de 1,57% depuis 1990². Sur la base de la croissance actuelle, la population mondiale compterait 7,5 milliards d'êtres humains en 2015.³

Une décélération ne peut intervenir que lorsque les taux de fécondité sont descendus dans le monde entier au niveau du taux de remplacement.

¹. Sur ce point, voir une bonne synthèse par SEN A., *Il n'y a pas de bombe démographique*, Esprit, n° 216, novembre 1995, p. 118-147.

². Chiffres cités par HERZLICH G., *La croissance démographique se ralentit dans le monde*, Le Monde, 28 et 29 août 1994.

³. Chiffres cités par HERZLICH G., *7,5 milliards d'humains dans vingt ans*, Le Monde, 6 septembre 1994.

Si ce seuil est atteint pour l'ensemble du monde en 2010, la population mondiale se stabilisera à 7,7 milliards en 2060.

S'il est atteint en 2035, la population se stabilisera à 10,2 milliards en 2095.

S'il est atteint en 2065, la population s'élèvera à 14,2 milliards en 2100.

En se fondant sur l'hypothèse moyenne, l'ONU aboutit aux projections figurant dans le tableau 2.14. Cette hypothèse a été confirmée plus récemment au moment de la Conférence du Caire dont le rapport prévoit que la population mondiale se stabiliserait autour de 11,5 milliards en 2150.¹

Tableau 2.14: Taux de croissance et taille de la population.

	Taux de croissance annuel			Population			Rapport 2025 / 1985
	1950 à 1985	1985 à 2000	2000 à 2025	1985	2000	2025	
	en %			en milliards			
Monde entier	1,9	1,6	1,2	4,8	6,1		1,71
Afrique	2,6	3,1	2,5	8,2			2,89
Amérique latine	2,6	2,0	1,4	0,56	0,87	1,62	1,90
Asie	2,1	1,6	1,0	0,41	0,55	0,78	1,61
Amérique du nord	1,3	0,8	0,6	2,82	3,55	4,54	1,35
Europe	0,7	0,3	0,1	0,26	0,30	0,35	1,06
URSS	1,3	0,8	0,6	0,49	0,51	0,52	1,32
Océanie	1,9	1,4	0,9	0,28	0,31	0,37	2,00
				0,02	0,03	0,04	

Source: Commission mondiale sur l'environnement et le développement (Rapport BRUNDTLAND), *Notre avenir à tous*, Montréal, Editions du Fleuve, 2^e éd., 1989, p. 121; sauf la dernière colonne calculée par nous.

Alors qu'on avait craint, au vu de l'explosion démographique, que les populations humaines connaissent une croissance exponentielle dans le temps du type:

$$dN/dt = r.N \quad (N = \text{population}; r = \text{taux d'accroissement démographique}),$$

si r est positif (taux de natalité > taux de mortalité),

il semble qu'elles obéissent plutôt à une croissance logistique du type:

$$dN/dt = r N [(M - N)/M]$$

où M représente la capacité biotique du milieu pour l'espèce humaine, c'est-à-dire le nombre maximal d'individus que peut comporter la population dans le milieu où elle vit.²

¹. CHASTELAND J.P., *Une démographie éclatée*, *Le Monde*, 30 août 1994.

². LAMOTHE M., SACCHI C.F., BLANDIN P., *Ecologie*, dans *Encyclopædia Universalis*, 1985, Corpus 6, p. 577-591.

La difficulté d'évaluer ce maximum est énorme. Selon Hervé Le Bras¹, les scientifiques hésitent entre 30 et 150 milliards pour fixer le nombre d'êtres humains que la terre est capable de nourrir, compte tenu de l'impossibilité de savoir si les rendements agricoles actuels des pays développés sont généralisables et de celle d'homogénéiser les densités de populations entre pays et continents.

b) Les modifications structurelles.

L'explosion démographique d'un côté et la baisse des taux de fécondité de l'autre ont provoqué un rajeunissement des populations dans le tiers-monde et un vieillissement dans les pays industrialisés. L'augmentation de la population des tranches d'âge actives au sein des pays pauvres pourra constituer un atout économique mais correspondra aussi à une augmentation de la population en âge de procréer. De ce fait, la natalité pourra continuer de progresser encore alors que la fécondité aura déjà amorcé une diminution. La transition démographique s'étalera sur plusieurs décennies.

Les mouvements migratoires actuels représentent une trop faible proportion des populations pour qu'ils puissent contribuer de manière significative à la modification de la répartition des populations entre les pays ou entre les continents. "Pour cette raison, l'option de l'émigration vers de nouvelles terres n'a pas contribué et ne contribuera pas à alléger les pressions démographiques dans les pays en développement. Cette situation raccourcit effectivement le temps dont on dispose pour établir l'équilibre entre la population et les ressources." ²

1.2. Les répercussions écologiques de la démographie.

Cette question revêt un intérêt si la poursuite de la croissance économique est envisagée à l'échelle mondiale et surtout si elle réussit à se généraliser à l'ensemble des pays du tiers-monde.

Théoriquement, la dégradation de l'environnement est analysée, selon le modèle de Commoner³, comme le produit de trois facteurs:

¹. LE BRAS H., *Avis à la surpopulation*, Le Nouvel Observateur, Collection Dossiers, *Demain la Terre*, n° 11, juin 1992, p. 66-67.

². Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 122.

³. COMMONER B., *Rapid population growth and environmental stress*, dans *Consequences of rapid population growth in developing countries*, United Nations Expert Group Meeting, 1988, cité par TABUTIN D., THILGES E., *Relations entre croissance démographique et environnement*, Revue Tiers-Monde, Tome XXXIII, n° 130, avril-juin 1992, p. 284 (273-294). L'équation ci-dessus est aussi parfois appelée équation de Ehrlich (EHRlich R.P., *Human carrying capacity, extinction and nature reserves*, Bioscience, vol. 32, n° 5, 1982).

$I = P \cdot A \cdot T$, où P est la population, A est la consommation et T est la technique utilisée.

Cette formulation est trop sommaire car, d'une part, elle n'établit un lien entre démographie et environnement que dans un seul sens, alors que des formes d'économies d'échelle peuvent être observées: par exemple, la consommation par tête de bois de feu diminue avec l'augmentation de la taille des ménages; d'autre part, la technique peut apporter une amélioration du rendement qui vient atténuer la dégradation de l'environnement. La formulation suivante serait sans doute préférable: la qualité de l'environnement est une fonction décroissante de la population et de la production et une fonction croissante de l'efficacité de la production et du contrôle de la pollution:

$q = [1 / (N \cdot P)] \cdot E \cdot C$, où N est la population, P est la production, E est l'efficacité de la technique et C est le contrôle de la pollution.

Au-delà des grandes oppositions doctrinales entre les tenants d'un malthusianisme qui transposent le raisonnement sur la rareté relative des ressources agricoles à celle des ressources environnementales et les tenants d'un anti-malthusianisme qui nient toute incidence fâcheuse de la croissance démographique, il semble indiscutable que, dans la mesure où l'une des caractéristiques majeures du développement économique est l'utilisation croissante d'énergie dans le processus de production et dans la consommation finale, elle est un bon indicateur des répercussions possibles d'une population mondiale en croissance démographique et en croissance économique et elle est un bon révélateur de la contrainte du modèle de développement sur l'écologie.

2. La contrainte du modèle de développement sur l'écologie.

S'il n'est guère possible d'envisager la croissance d'une population indépendamment de son développement économique, les implications de celui-ci peuvent être examinées séparément plus facilement à partir de trois domaines: les choix énergétiques, le modèle agricole et alimentaire, et le modèle industriel. Dans les trois cas se pose la question du caractère limité ou non des ressources naturelles. Cette question dissimule en fait deux contraintes différentes: d'abord les limites naturelles des ressources du même nom, ensuite la capacité d'accéder à ces ressources. Jusqu'ici le dépassement progressif de la seconde a permis de se dispenser de tenir compte de la première, mais le monde découvre que celle-ci n'a pas disparu pour autant.

2.1. Choix énergétiques et écologie.

La production et la consommation d'énergie reflétant les écarts de niveau de vie, l'imitation du développement occidental par tous les peuples de la terre entraînerait un accroissement considérable des rejets dans l'atmosphère, ainsi qu'en témoigne le tableau 2.15 qui ne prend pas en compte la consommation de combustibles traditionnels (bois, excréments, déchets).

Ainsi un Américain du nord (Etats-Unis et Canada pondérés par les populations: respectivement 250 et 26,5 millions) consomme 472 fois plus d'énergie commerciale qu'un Tchadien et 382 fois plus qu'un Burundais.¹

En prenant en compte les combustibles traditionnels, un Américain moyen expédie 5,3 tonnes d'équivalent-carbone par an dans l'air contre 0,1 tonne pour un Burundais, soit 53 fois plus. Chaque année, 3,5 milliards de tonnes de matière sèche d'origine végétale sont émises essentiellement par les populations du tiers-monde, et 5,2 milliards de tonnes sont émises par la combustion de pétrole, gaz et charbon essentiellement dans les pays développés.²

Tableau 2.15: Consommation d'énergie commerciale par habitant en 1990.

(en kilogrammes d'équivalent pétrole)

Economies à faible revenu	339	Economies à revenu intermédiaire	1 357	Economies à revenu élevé	5 158
dont Tchad	17	dont Côte d'ivoire	173	dont Hong Kong	1 717
Burkina Faso	17	Congo	213	France	3 845
Burundi	21	Philippines	215	Etats-Unis	7 822
Bangladesh	57	Thaïlande	352	Canada	10 009
Zaïre	71	Brésil	915		
Inde	231	Corée du Sud	1 898		
Chine	598	Algérie	1 956		

Source: Banque Mondiale, *Rapport 1992*, extrait du tableau 5, p. 220-221.

Sur la base d'une population de 8,2 milliards d'habitants en 2025 (hypothèse moyenne retenue dans le tableau 2.14), si la consommation par habitant demeurait stable, la consommation totale dans le monde serait multipliée par 1,4; si la consommation par habitant s'uniformisait, la consommation totale serait alors multipliée par 5,5; les deux

¹. Calculés par nous.

². LE BRAS H., *Avis à la surpopulation*, op. cit.

SADOURNY R., *L'homme modifie-t-il le climat?*, *La Recherche*, vol. 23, n° 243, mai 1992, p. 522-531.

estimations étant faites à rendement énergétique constant.¹ En supprimant l'hypothèse d'uniformisation et en retenant celle d'une poursuite des tendances actuelles, le 16^e Conseil Mondial de l'Énergie a estimé que la consommation d'énergie augmenterait de plus de 50% d'ici l'an 2020 pour atteindre 13,4 milliards de tonnes d'équivalent-pétrole (contre 8,8 milliards en 1990) à cause d'un renforcement de l'urbanisation dans les mégapoles (un citadin consomme en moyenne deux fois plus d'énergie qu'un rural) et du grossissement du parc automobile (de 400 millions de voitures aujourd'hui à un milliard en 2020).²

La conjonction d'une croissance démographique forte, inévitable pour plusieurs décennies encore, et d'une croissance de la consommation d'énergie, indispensable dans les pays pauvres, risque de n'être pas supportable par la planète si la seconde se fait sur la base de la norme des pays développés. Toutefois, le jugement sur les relations entre développement économique et consommation énergétique dépend beaucoup de l'intensité énergétique du PIB, c'est-à-dire de la quantité d'énergie requise pour obtenir une production donnée. La prévision du CME rapportée ci-dessus doit être tempérée par le fait qu'il ne tient pas compte des possibles diminutions de l'intensité énergétique de la croissance économique. Or celle-ci tend à diminuer, c'est-à-dire, inversement, le rendement énergétique tend à s'accroître. Alors que l'élasticité de la consommation de l'énergie par rapport au PIB fut voisine de l'unité de 1950 à 1973, elle est passée à 0,19 pour les pays de l'OCDE de 1973 à 1986.³ Ce constat semble recueillir un large assentiment parmi les scientifiques mais rien n'indique si certains seuils de capacités n'ont pas été dépassés avant même que ne s'amorce le découplage entre la croissance de la production et les besoins énergétiques qu'elle suscite. Le monde ne va-t-il pas épuiser en un siècle de développement tout le pétrole utilisable constitué en des centaines de millions d'années?

Il faut relever un paradoxe: le développement économique exige en premier lieu une croissance de la consommation énergétique; pourtant l'enjeu considérable que représentent les choix énergétiques est entouré d'une confidentialité presque totale. L'exemple français est significatif: il a fallu attendre 1994 pour qu'un débat national soit amorcé et que le Rapport de Jean-Pierre Souviron⁴ donne un crédit presque officiel aux craintes exprimées jusqu'alors par quelques scientifiques ou écologistes.

Si la croissance de la production et de la consommation d'énergie est inhérente au développement économique et est aussi ancienne que celui-ci, son accélération fait redouter un rapprochement des seuils de tolérance pour la plupart inconnus ou incertains. "Depuis un siècle, l'utilisation de combustibles fossiles a été multipliée par trente et la

¹. Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 203.

². GALLOIS D., *La consommation mondiale d'énergie devrait augmenter de moitié d'ici à l'an 2020*, Le Monde, 10 octobre 1995.

³. Elasticité calculée à partir des chiffres fournis par PASSET R., *L'économie et le vivant*, op. cit., p. 132.

⁴. Rapport SOUVIRON J.P., Débat national sur l'énergie, 1994, Document non référencé de l'ADEME.

production industrielle par cinquante. Le plus gros de cette augmentation, soit environ les trois quarts en ce qui concerne les combustibles fossiles et quatre cinquièmes pour ce qui est de la production industrielle, est intervenu depuis 1950.”¹

a) Les incidences peuvent être regroupées autour de deux questions:

a.1) Il existe cinq risques majeurs pour l'environnement.

- risque de modifications climatiques dues à l'émission de gaz dits "à effet de serre", notamment du CO₂ provenant de l'utilisation de combustibles fossiles;
- pollution de l'air dans les villes et les centres industriels dont l'origine se situe également dans l'utilisation de ce type de combustibles;
- acidification du milieu pour les mêmes raisons;
- risques liés à l'énergie nucléaire mais dont le retentissement serait global: accidents, élimination des déchets, mise hors service des réacteurs;
- risque de pénurie de bois de chauffage dans les pays pauvres.

a.2) La plupart des sources d'énergie actuellement utilisées principalement ont un caractère non renouvelable.

Sont dans ce cas: la tourbe, le charbon, le gaz naturel, le pétrole et l'énergie nucléaire conventionnelle.

Si le bois, les plantes, le fumier, l'énergie hydro-électrique, l'énergie géothermique, l'énergie marémotrice, l'énergie éolienne, l'énergie solaire, l'énergie nucléaire à partir des surrégénérateurs constituent des sources d'énergie renouvelables, elles ne sont pas exemptes de coûts, souvent élevés, ou de risques.

¹. Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 37.

b) Les conséquences de l'utilisation des combustibles fossiles.

b.1) La raréfaction voire l'épuisement des ressources?

Si la consommation se stabilisait, les réserves de gaz naturel permettraient de couvrir 200 ans, celles de charbon environ 3000 ans et celles de pétrole 30 ans. Il faut noter que cette dernière prévision est constamment révisable au fur et à mesure de la découverte de nouveaux gisements et de la mise au point de techniques meilleures pour leur exploitation.¹ L'hypothèse d'épuisement à plus ou moins long terme est aujourd'hui acceptée par la plupart des experts. Christian Stoffaës parle de "l'épuisement programmé des ressources de gaz et de pétrole"² infirmant ainsi l'objection autrefois présentée aux mises en garde du rapport Meadows.

b.2) Les changements climatiques.

Les conséquences d'un accroissement de l'effet de serre sont aujourd'hui bien connues mais la probabilité de sa venue est controversée.

b.2.1) Qu'est-ce que l'effet de serre?

L'image de l'effet de serre est due au physicien suisse Horace-Bénédict de Saussure et fut progressivement théorisée depuis le XIX^e siècle par Fourier, Pouillet, Tyndall et Arrhenius. "L'effet de serre repose sur la propriété -commune aux gouttelettes d'eau, aux cristaux de glace et aux gaz polyatomiques comme la vapeur d'eau, le gaz carbonique (CO₂), le méthane (CH₄), l'ozone (O₃), l'oxyde nitreux (N₂O) et les composés chlorofluorocarbonés comme les fréons ou leurs substitués- d'absorber le rayonnement infrarouge."³ Naturellement, la terre est en équilibre thermodynamique puisqu'elle intercepte la puissance lumineuse solaire dont elle réfléchit une partie, absorbe le reste et en réémet autant vers l'espace. C'est alors qu'une partie du rayonnement tellurique est absorbée et renvoyée vers la terre par les composés gazeux des basses couches atmosphériques parce que, si la chaleur lumineuse solaire peut traverser l'écran de gaz, la chaleur obscure émise par la terre en reste prisonnière. L'effet de serre rend donc la vie possible sur terre, sans lequel il ferait -150° la nuit et 100° le jour.

¹. Chiffres tirés du Rapport BRUNDTLAND, p. 208; et de CHAPELLE J., *Géographie du pétrole*, dans *Encyclopædia Universalis*, 1985, Corpus 14, p. 356-359. Des chiffres analogues sont donnés par STOFFAËS C., *Energie nucléaire, économie, écologie*, dans Commissariat Général du Plan, *L'économie face à l'écologie*, Commission "Environnement, qualité de vie, croissance", Préparation du XI^e Plan, Préface de Bertrand Collomb, Rapport de l'atelier présidé par Christian Stoffaës, Rapporteurs Olivier Godard et Olivier Beaumais, Annexes, Paris, La Découverte/La Documentation Française, 1993, p. 219.

². STOFFAËS C., *Energie nucléaire, économie, écologie*, op. cit., p. 211.

³. SADOURNY R., *L'homme modifie-t-il le climat?*, op. cit., p. 527.

Voir aussi GRINEVALD J., *De Carnot à Gaïa: histoire de l'effet de serre*, *La Recherche*, vol. 23, n° 243, mai 1992, p. 532-538.

b.2.2) Par ses activités agricoles et industrielles, l'homme est devenu un agent amplificateur des évolutions climatiques naturelles de deux manières:

- La déforestation transforme la circulation atmosphérique et par suite le bilan hydrique et le régime des pluies.

- L'augmentation de l'émission de gaz capables de retenir le rayonnement infrarouge est de nature à réchauffer la planète et ainsi à accélérer le processus de réchauffement. Ainsi, l'augmentation de 30% du taux de gaz carbonique et de 145% du taux de méthane dans l'atmosphère depuis 1750 a eu pour conséquences un réchauffement de 0,3 à 0,6° et une montée du niveau des océans de 10 à 25 centimètres.¹ Cependant, il est pour l'instant impossible de mesurer la part du réchauffement naturel et celle résultant de l'activité humaine. Il n'est pas non plus possible de donner avec précision son ordre de grandeur global à venir: de 1 à 3,5° selon certaines estimations, de 2 à 5,5° selon d'autres pour la fin du siècle prochain avec une élévation du niveau de la mer de 15 à 95 centimètres², car on connaît mal notamment le temps de réaction des océans profonds. Enfin, on ne peut prédire la distribution géographique d'un tel réchauffement ni son impact sur les bilans hydriques régionaux. A ces incertitudes s'ajoutent des contestations du rôle du gaz carbonique dans l'effet de serre³.

Néanmoins, il est possible d'établir que plus de la moitié de l'effet de serre naturel est dû à la vapeur d'eau et un tiers au gaz carbonique. En l'absence d'activités humaines, les flux d'échanges de carbone sous forme de gaz carbonique entre l'atmosphère d'une part et les océans, les organismes vivants et les sols d'autre part, s'équilibrent. Or, les activités humaines rejettent annuellement 7 à 8 milliards de tonnes de carbone supplémentaires dans l'atmosphère (1 à 2 milliards de tonnes pour la seule déforestation) dont un tiers y demeure, le reste étant absorbé par les océans et les organismes vivants. Au total, chaque année voit la quantité de carbone s'accroître dans l'atmosphère de 2,5 milliards de tonnes. Le niveau actuel est de 25% supérieur à ce qu'il était avant l'ère industrielle.⁴ Le Groupement Intergouvernemental sur le Changement de Climat indique dans son rapport en 1994 que le taux de gaz carbonique est passé de 312 ppmv (partie par million en volume) en 1957 à plus de 355 ppmv en 1990⁵. Le rapport du même organisme en 1995 fait état du

¹. Rapport du GIEC (en anglais IPCC: Intergovernmental Panel on Climate Change), cité par CANS R., *La hausse des températures pourrait atteindre 3,5 degrés à la fin du XXI^e siècle*, Le Monde, 14 décembre 1995.

². CANS R., *La hausse des températures pourrait atteindre 3,5 degrés à la fin du XXI^e siècle*, op. cit.

³. TAZZIEFF H., Préface à MADURO R., SCHAUERHAMMER R., *Un trou pour rien*, Paris, Ed. Alcuin, 1992.

⁴. LAMBERT G., *Les gaz à effet de serre*, La Recherche, n° 243, mai 1992.

⁵. Rapport du GIEC, cité par DUFOUR J.P., *Les mystères de l'effet de serre*, Le Monde, 23 novembre 1994. Ce taux était de 280 ppmv au début de l'ère industrielle et pourrait atteindre 500 ppmv dans moins de 100 ans. GALUS C., *De nouveaux instruments pour rechercher le carbone atmosphérique manquant*, Le Monde, 30 mai 1996.

risque d'élévation du niveau de la mer de 46 centimètres d'ici l'an 2010 à cause de la hausse des précipitations et de la fonte des glaciers dues au réchauffement.¹

Une étude du Joint Global Ocean Flux Systems montre que sur les 7 milliards de tonnes de gaz carbonique émis chaque année, 3,2 milliards de tonnes restent dans l'atmosphère, 2 sont absorbés par les océans et 1,8 assimilé par la biosphère sans que l'on ait de certitude sur cette dernière destination. Or l'Océan Antarctique qui représente 20% des océans n'absorbe que 10% de la quantité totale absorbée par les océans à cause d'une carence en fer limitant la poussée des algues planctoniques siliceuses absorbant du gaz carbonique lors de la photosynthèse.²

Tableau 2.16: Emission de gaz carbonique. (En tonnes par habitant)

Luxembourg	29,1	Pays Bas	12,5
Etats Unis	24,6	Ex-URSS	11,5
Australie	23,1	Norvège	10,7
Ex-RDA	21,6	Japon	10,4
Canada	21,2	Autriche	9,5
Irlande	17,7	France	9
Pologne	15,2	Espagne	8
Danemark	14,7	Suisse	7,5
Ex-RFA	14	Grèce	6
Arabie Saoudite	13,3	Portugal	5,8
Royaume-Uni	13,2	Chine	3,3
Belgique	13,2	Inde	2

Source: Ministère de l'Environnement, dans Le Monde, 9 et 10 avril 1995.

La concentration en méthane, gaz réactif qui se transforme lentement en gaz carbonique par oxydation, a doublé lors de la fin de l'époque glaciaire, il y a 15 000 ans. Elle a de nouveau doublé depuis la révolution industrielle et elle croit à un rythme de près de 1% par an car les sources du méthane sont à 70% humaines (Tableau 2.17).

La couche d'ozone dont le rôle est de servir de filtre au rayonnement ultra-violet semble se dégrader: la teneur en ozone de la stratosphère antarctique a baissé de 30% entre 1970 et 1984; cette baisse atteint 45% en moyenne aujourd'hui. Si cette

¹. Rapport du GIEC, cité dans Le Monde, 20 septembre 1995.

². SIMON G., *L'Antarctique absorbe moins de gaz carbonique qu'il ne devrait*, Le Monde, 14 septembre 1995.
Le plancton absorbait-il plus de CO₂ à l'ère glaciaire qu'aujourd'hui?, Le Monde, 19 juin 1996.

dégradation devait se confirmer, les risques de renforcement de l'effet de serre et de changements climatiques s'aggravaient.¹

Tableau 2.17: Sources du méthane.

Sources	Millions de tonnes par an	%
Sources naturelles	150	30
- Terrains humides	115	23
- Océans et eaux douces	10	2
- Hydrates	5	1
- Termites	20	4
Sources anthropiques	350	70
- Rizières	100	20
- Bovins	80	16
- Incendies	55	11
- Décharges	40	8
- Gaz et charbon	75	15
		100

Source: G. LAMBERT, *Les gaz à effet de serre*, La Recherche, n° 243, mai 1992; sauf la dernière colonne calculée par nous.

Sans qu'il soit encore possible de dire s'il s'agit d'un phénomène dû à des changements climatiques à court terme ou au renforcement de l'effet de serre, le satellite franco-américain Topex-Poseidon lancé en août 1992 vient d'enregistrer une montée du niveau des mers de 3,9 millimètres au cours des deux dernières années.² De plus, selon le laboratoire de glaciologie de Grenoble, depuis un siècle les glaciers alpins ont perdu entre un tiers et un cinquième de leur surface et pourraient fondre de moitié d'ici l'an 2030.³

b.3) La pollution atmosphérique.

Sans aucun doute, elle est liée à l'activité humaine, principalement dans les grands centres urbains et industriels.

Les émissions provenant de combustibles fossiles et provoquant la pollution sont les suivantes: anhydride sulfureux, oxydes d'azote, monoxyde de carbone, composés organiques volatils, cendres et autres particules en suspension.

¹. DUFOUR J.P., *La dégradation de la couche d'ozone inquiète les Nations Unies*, Le Monde, 16 septembre 1995.

². NEREM R.S., dans Science, 268, 708, 1995, cité dans *Une perceptible montée des eaux*, La Recherche, n° 278, juillet-août 1995, p. 721.

³. MORIN H., *Les glaciers alpins ont perdu un tiers de leur surface depuis cent ans*, Le Monde, 11 janvier 1996.

Domageables pour la santé et pour l'environnement, ces nuisances sont aggravées par leur dissémination à grande distance. Les oxydes de soufre et d'azote, les hydrocarbures volatils se transforment en acide sulfurique, en acide nitrique, en sels d'ammonium, en ozone qui retombent sous forme de particules sèches ou dans les précipitations.

Les principaux dommages concernent:

- la dégradation de la santé publique: la détérioration de l'air due à la pollution automobile provoquerait environ en France un millier de décès prématurés par an¹;

- la croissance des taux d'acidité de milliers de lacs européens et américains ainsi que des nappes phréatiques;

- la croissance de l'acidité des sols avec un risque d'irréversibilité: L'Europe centrale reçoit chaque année plus d'un gramme de soufre par mètre carré, soit cinq fois plus que la quantité naturelle; 30% des forêts suédoises sont endommagées; 14% du massif forestier européen est atteint; bien qu'on ne puisse encore les mesurer, la pollution et l'acidification en Asie et en Amérique du sud apparaissent préoccupantes².

c) Les risques du nucléaire.

c.1) Indépendamment de l'erreur longtemps entretenue de sous-estimation du coût de l'énergie nucléaire³ qui justifierait que le choix de ce type d'énergie soit soumis à une véritable discussion de nature économique, le nucléaire constitue une menace potentielle permanente pour la paix dans le monde et présente des risques pour la santé de l'homme et pour l'environnement. Ces derniers ne sont plus mis en doute depuis les

¹. BELOT L., *Un millier de décès par an seraient imputables à la pollution automobile*, Le Monde, 13 juin 1996.

². Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 212-216.

³. Dans le cas français cette sous-estimation se révèle être une catastrophe économique puisque le suréquipement nucléaire aboutit à la sous-utilisation des capacités de production six mois par an qui double (relativement à une situation de pleine utilisation) le coût du Kwh parce que la maintenance d'une centrale revient presque aussi cher à l'arrêt qu'en marche. Cf. CLERC D., *Nucléaire: trop, c'est trop!*, Alternatives économiques, n° 78, juin 1990. Par ailleurs, le choix d'un taux d'actualisation très élevé, 8%, pour évaluer la rentabilité des investissements dans le nucléaire revient à faire payer par les générations futures la gestion des déchets de programmes nucléaires dont elles n'auront pas bénéficié, tout en leur cachant l'importance de ce coût puisque le taux d'actualisation retenu le minimise. Cf. RABL A., *Discounting of long term costs: what would future generations prefer us to do?*, cité par CLERC D., *Le coût du nucléaire*, Alternatives économiques, n° 115, mars 1994. Voir aussi *Entretien avec Florentin Krause* (théoricien du *Least cost planning*, planification au moindre coût), Les Réalités de l'écologie, n° 36, novembre 1992. Enfin le rapport remis le 5 décembre 1994 au Ministre de l'Industrie et au Ministre de la Recherche et de l'Environnement par Jean-Pierre Souviron confirme la critique de l'évaluation des coûts de production de l'électricité d'origine nucléaire. Cf. GALLOIS D., *Le rapport Souviron critique la toute-puissance EDF*, Le Monde, 6 décembre 1994.

accidents de Three Mile Island et de Tchernobyl mais ils débordent largement l'aspect de la sûreté des installations techniques. Ils peuvent être répertoriés en trois catégories:

- retombées radio-actives des essais nucléaires militaires;
- ruptures de la sécurité dans les centrales nucléaires dues à des défaillances techniques ou humaines;
- difficulté, voire impossibilité de l'élimination des déchets radio-actifs en raison de l'ampleur de la durée de leur dangerosité face à laquelle la technique la plus sophistiquée demeure impuissante.

c.2) Trois éléments caractérisent le rayonnement radio-actif:

- le type de rayonnement: alpha, beta, gamma;
- l'activité ou l'intensité de la source de rayonnement à un instant donné;
- la période radio-active.

En combinant ces trois caractéristiques, les déchets radio-actifs sont classés en trois catégories:

- les déchets A présentant une faible activité pendant une période courte qui en France sont stockés à La Hague et à Soulaines;
- les déchets B présentant une activité moyenne pendant une période longue;
- les déchets C présentant une haute activité pendant une période très longue.

Les déchets de type B et C provenant des usines de retraitement sont destinés à être enfouis dans des sols de granite, de schiste, de sel ou d'argile après avoir été noyés dans des conteneurs de béton ou d'acier pour les déchets B et vitrifiés dans des fûts en inox pour les déchets C. La protection contre les conséquences de 80 000 m³ de déchets B et de 3000 m³ de déchets C enfouis en France en l'an 2000 reposera donc sur les barrières successives du conteneur et de la roche. Or le conteneur vieillira et tous les spécialistes géologues affirment qu'il est impossible de prédire pour des milliers d'années la capacité d'étanchéité des sols.¹

Les contradictions auxquelles doivent faire face les gouvernements sont tellement fortes qu'ils en sont pour la plupart réduits à prospecter des populations qui accepteraient de recevoir près de chez elles ces encombrants déchets. Tel est le cas du

¹. BEALU C., *Déchets nucléaires: le choix de l'irréversible*, Les Réalités de l'écologie, n° 50, février 1994.

STOFFAES C., *Energie nucléaire, économie, écologie*, op. cit., p. 216-217.

MORIN H., *Les écologistes contestent l'ensevelissement des déchets radioactifs à La Hague*, Le Monde, 1er novembre 1995.

gouvernement français qui a nommé un médiateur dans ce sens¹ alors que le premier rapport de la Commission nationale d'évaluation relative aux recherches sur la gestion des déchets radioactifs² reconnaît que la France ne dispose pas d'une stratégie globale de gestion de ses déchets trois décennies après le lancement de son programme électro-nucléaire et alors que l'ANDRA recense 1083 lieux de stockage de déchets en 1996.³ Tels sont les cas également du gouvernement américain qui recherche "des tribus indiennes accueillantes"⁴ et de celui de la Suède qui a choisi de laisser refroidir les combustibles irradiés pendant 40 ans avant de les enfouir ultérieurement dans le sous-sol de deux communes laponnes⁵.

Bien que les programmes nucléaires aient marqué le pas ces dernières années, la production mondiale d'électricité d'origine nucléaire a atteint, en l'espace de deux décennies, 15%, celle-ci étant concentrée à 75% en Europe occidentale et en Amérique du Nord⁶. En France, en 1990, 74,8% de la production d'électricité était d'origine nucléaire, 13,7% d'origine hydraulique et 11,5% d'origine thermique classique⁷. Les risques demeurent donc. "Jadis révéree par les économistes et les scientifiques comme incarnation du progrès, elle (l'énergie nucléaire) se situe aujourd'hui au centre du conflit entre la rationalité économique et la critique écologique."⁸

d) Le risque de disparition du bois de chauffage.

On estime que 70% des habitants des pays du tiers-monde brûlent du bois: entre 350 et 2900 kg de bois sec par personne et par an, soit une moyenne de 700 kg. Dans la mesure où la coupe de bois se fait à un rythme plus élevé que la régénération

¹. A ce jour, quatre départements français ont été retenus pour recevoir des déchets destinés à être enfouis: le Gard, la Meuse, la Haute-Marne et la Vienne. Trois sites d'implantation de laboratoires sont à l'étude: Marcoule (Gard), Bure (Meuse et Haute-Marne) et La Chapelle-Bâton (Vienne). GALUS C., *Stockage des déchets radioactifs: l'Etat franchit une étape*, Le Monde, 15 mai 1996.

². Rapport rendu public le 4 juillet 1995, cité par MORIN H., *La France à la recherche d'une "stratégie globale" pour les déchets radioactifs*, Le Monde, 7 juillet 1995.

³. A.N.D.R.A. (Agence Nationale pour la gestion des Déchets Radio-Actifs), *Inventaire national des déchets radio-actifs*, 1996, cité par MORIN H., *L'inventaire des déchets radio-actifs s'étoffe encore*, Le Monde, 6 juillet 1996.

⁴. AUGEREAU J.F., *Déchets nucléaires: le mal mondial*, Le Monde, 12 janvier 1994.

⁵. AUGEREAU J.F., *Où stocker pour toujours les restes de combustible irradié?*, Le Monde, 10 mai 1996.

⁶. Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 222.

⁷. RADANNE P., JENN F., *Coup de chaleur sur l'électricité*, Alternatives économiques, n° 91, novembre 1991. Voir aussi *Le projet D.E.T.E.N.T.E.* (Diminution des émissions de CO₂ et des tensions sur l'environnement induites par les transformations énergétiques, projet réalisé par l'INESTENE), présenté à la Conférence alternative de l'énergie, Madrid, septembre 1992, extrait publié par BONDUELLE A., RADANNE P., Les Réalités de l'Ecologie, n° 36, novembre 1992.

⁸. STOFFAES C., *Energie nucléaire, économie, écologie*, op. cit., p. 212.

naturelle dans de nombreux pays, le nombre de personnes vivant dans des régions souffrant de pénurie de bois pourrait passer de 1,3 milliard en 1980 à 2,4 milliards en 2000.¹

Les conséquences de la raréfaction du bois de chauffage sont triples:

- Lorsqu'il y a pénurie de combustible, le temps de cuisson des aliments est réduit ainsi que le nombre de repas cuisinés, aggravant la malnutrition.

- La raréfaction du bois entraîne l'élévation de son prix lorsqu'il est commercialisé dans les villes. Les personnes les plus pauvres sont obligées de consacrer une part trop élevée de leur revenu à son achat.

- Le remplacement du bois par des bouses de vaches ou des résidus de cultures n'est pas malsain écologiquement mais il raréfie d'autant les engrais naturels disponibles pour cultiver la terre.

Bien que la raréfaction du bois de chauffage et la déforestation ne soient pas directement et totalement liées car, dans beaucoup de cas, le bois de chauffage provient de ramassage de bois mort, les deux problèmes se renforcent mutuellement et rejoignent celui de l'épuisement des sols.

2.2. Les conséquences du modèle agro-alimentaire.

La crise des modes de production agricole et les interrogations qu'elle suscite par rapport à ses conséquences écologiques et humaines portent sur la capacité de nourriture et l'insoutenabilité croissante de l'agriculture mondiale.

a) La capacité de nourriture.

Selon une étude de la FAO et de l'International Institute for Applied System Analysis sur laquelle s'appuie le Rapport Brundtland², la taille optimale de la population (et non plus maximale comme le supposait Le Bras dans son étude citée plus haut), compte tenu des potentialités de la production agricole, varie selon les estimations des progrès envisageables de la productivité agricole et selon les perspectives d'évolution des modes de consommation alimentaire.

En retenant une hypothèse basse, l'étude estimait en 1982 que si les progrès techniques étaient faibles, les pays en développement pourraient globalement nourrir en l'an 2000 une fois et demie leur population actuelle mais, parmi eux, 64 pays représentant 1,1 milliard d'habitants n'auraient pas de quoi se nourrir.

¹. Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 225.

². Rapport BRUNDTLAND, op. cit., p. 115-116.

Si la consommation moyenne d'énergie végétale nécessaire pour l'alimentation humaine directe et l'alimentation indirecte (animale) s'élevait de 6 000 calories par personne et par jour à 9 000 calories, la capacité de charge démographique se situerait entre 7,5 et 10 milliards selon le rythme de progression des rendements.

L'avenir ne paraît pas irrémédiablement compromis mais préoccupant cependant, à cause des énormes problèmes soulevés par le mode de production agricole dominant à l'échelle mondiale.

b) L'insoutenabilité de l'agriculture mondiale.

La situation agricole mondiale présente ce caractère si coutumier du mode de production capitaliste: la coexistence d'excédents et de pénuries. Excédents dans les pays riches et pénuries dans les pays pauvres conduisent à des impasses économiques, politiques, écologiques et humaines qui, paradoxalement, présentent beaucoup de points communs:

- érosion des sols, dans un cas à cause de rendements trop élevés, dans l'autre par suite d'une insuffisance de rendements;
- difficulté de plus en plus grande d'une prise en charge collective d'un soutien à l'agriculture;
- impossibilité pour une grande partie des paysans de vivre de leur travail.

L'agriculture mondiale apparaît aujourd'hui écartelée entre des impératifs contradictoires.

b.1) La variété des espèces cultivées et élevées diminue.

Depuis l'apparition de l'agriculture il y a près de 10 000 ans, l'homme a utilisé plus de 100 000 espèces végétales comestibles. La perturbation engendrée a pu être assimilée par l'environnement parce que, pendant des millénaires, la lenteur des processus de domestication a permis à de nouveaux équilibres de se mettre en place.

Depuis l'époque moderne, l'accélération des changements, le développement des communications ont provoqué une tendance à l'uniformisation des modes alimentaires et, de ce fait, une considérable diminution de la diversité génétique accentuée par la sélection des variétés à haut rendement. Selon la FAO, la Grèce a perdu au cours des 40 dernières années 95% de ses variétés locales de blé; aux Etats-Unis 95% des arachides cultivées ne proviennent que de 9 variétés.¹

¹. ESQUINAS-ALCAZAR J.T., *Les ressources phylogénétiques: une base pour la sécurité alimentaire*, Cérès, FAO, juillet-août 1987, reproduit dans Problèmes économiques, n° 2057, 13 janvier 1988, sous le titre *La réduction du nombre des espèces végétales: une menace pour la sécurité alimentaire de l'humanité*.

Non seulement cette diminution constitue un appauvrissement du patrimoine, mais de plus, elle est source d'une vulnérabilité accrue parce que la base génétique soumise à la sélection naturelle se rétrécit. Esquinas-Alcazar cite l'exemple de la dévastation en 1970 aux Etats-Unis de 50% des champs de maïs provenant de semences hybrides, atteints par le *helminthosporium maydis*.

La raréfaction des espèces animales domestiques est directement un produit du modèle d'agriculture intensif et productiviste. Dans un rapport récent, la FAO¹ indique que 70% des races animales domestiques menacées sont en Europe. Une race est dite menacée s'il n'existe pas plus de 1000 femelles reproductrices et 20 mâles reproducteurs. Une race est considérée comme étant sur le point de disparaître si on ne compte pas plus de 100 femelles et 20 mâles reproducteurs.

En France, on comptait 300 000 vaches bretonnes Pie Noire il y a 40 ans, il en reste 500 aujourd'hui, et sur 20 000 moutons savoyards en 1947, il n'en reste que 500. L'Association "Sauvegarde et Etude des Races Domestiques Menacées" corrobore cette évolution: en 1914, on comptait 300 000 vaches de race béarnaise dont il ne restait que 70 en 1993; en 1900, il y avait 100 000 vaches de race lourdaise et il en restait 48 en 1993.²

¹. Food and Agriculture Organization of the United Nations (F.A.O.), *World watch list for animal diversity*, Edited by Ronan Loftus and Beate Scherf, 1st edition, Rome, november 1993.

². Association Sauvegarde et Etude des Races Domestiques Menacées, Conservatoire des Races d'Aquitaine, Ferme Conservatoire de Leyssart, 33 360 Puynormand, France.

Tableau 2.18: Les 30 races animales menacées en France.

Races	Localisation	Nombre de femelles, de mâles et année	Situation
Anes			
Baudet du Poitou	Ouest	Presque éteint	en voie d'extinction
Bovins			
Alpine hérens	Alpes	67 , 3 en 1989	critique
Armoricaine	Bretagne	29 , 5 en 1989	critique
Aure et St Girons	Pyrénées centrales	86 , 15 en 1989	critique
Béarnaise	Pyrénées	94 , 10 en 1984	critique
Froment du Léon	Bretagne nord	31 , 8 en 1988	critique
Lourdaise	Pyrénées centrales	38 , 10 en 1989	critique
Bretonne pie noire	Bretagne	500 , 10 en 1992	en danger
Ferrandaise	Massif Central	225 , 15 en 1988	en danger
Villard de Lans	Vercors	136 , 20 en 1990	en danger
Chevaux			
Auxois	Bourgogne	110 , 9 en 1990	critique
Landais	Landes, Sud-est	105 , 19 en 1990	critique
Boulonnais	Picardie	655 , 37 en 1990	critique
Camarguais	Camargue	500 , 67 en 1990	en danger
Poney français de selle	Charente, Vendée	827 , 50 en 1990	en danger
Poney de Mérens	Ariège	617 , 60 en 1990	en danger
Arennais du Nord	Picardie du nord	662 , 40 en 1990	en danger
Poitevine mulassière	Poitou, vallée Loire	224 , 22 en 1990	en danger
Porcs			
Pie noir du Pays Basque	Pyrénées ouest	70 , 8 en 1983	critique
Gascon	Pyrénées	80 , 15 en 1983	critique
Limousin	Centre de la France	70 , 8 en 1983	critique
Normand	Normandie	200 , 15 en 1983	critique
Moutons			
Mérinos de Rambouillet	Rambouillet	90 , 15 en 1983	critique
Rouge du Roussillon	Pyrénées orientales	30 en 1992	critique
Boulonnais	Littoral du nord	1000 en 1992	critique
Brigasque	Alpes maritimes	1000 en 1983	en danger
Castillonnais	Pyrénées centrales	500 , 20 en 1983	en danger
Causse des Garrigues	Gard et Hérault	1000 en 1992	en danger
Landais	Landes	130 , 12 en 1992	en danger
Quessant	Bretagne, vallée Loire	450 , 140 en 1983	en danger

Source: Food and Agriculture Organization of the United Nations, *Word watch list for domestic animal diversity*, op. cit. Tableau constitué par nous à partir des renseignements fournis pages 112 à 127.

b.2) Les difficultés de l'agriculture européenne et celles de la Politique agricole Commune illustrent jusqu'à la caricature l'impasse dans laquelle le modèle de développement agricole dominant est enfermé¹ et dans laquelle la soumission aux règles du commerce international le maintient.

¹. On peut en avoir une idée très juste en lisant le roman de RAGON M., *Les coquelicots sont revenus*, Paris, Albin Michel, 1996. "L'agriculteur moderne se trouvait aussi démuné devant la sécheresse que son père ou son grand-père. Le modèle de développement agricole, dans lequel il avait cru aveuglément, se montrait incapable d'assumer un accident climatique." (p. 58); "Vous ne choisissez ni la race des bêtes que vous élevez, ni leur

A partir des années 1960, le choix d'une agriculture productiviste s'est imposé avec l'accord des principaux intéressés, les agriculteurs européens, qui étaient encore à l'époque pour une large part des paysans. Protégés des mouvements désordonnés des cours mondiaux et des fluctuations du dollar, ils purent développer leur productivité et leurs capacités productives et devenir, une décennie plus tard, largement excédentaires, notamment dans les activités les plus soutenues (céréales et produits laitiers). Cette évolution était favorisée par l'essor du commerce international des produits alimentaires. Le mythe du "pétrole vert" apportait en France sa caution idéologique à la modernisation des campagnes.

Pourtant, rapidement, les premiers signes de dérèglement étaient apparus. Non seulement le productivisme agricole européen ne permettait pas d'éviter le déficit agricole et alimentaire communautaire global, au contraire il l'aggravait à cause des importations massives d'intrants, mais l'inélasticité de la demande mondiale reprenant son droit, les prix mondiaux s'effondrant, le soutien des prix à l'exportation est devenu de plus en plus coûteux et de plus en plus contesté, ouvertement de l'extérieur de la CEE par les Etats-Unis, et, plus sourdement de l'intérieur même, par certains pays européens qui n'y avaient jamais été très favorables.

Les multiples tentatives de réformes de la PAC n'ont jamais porté sur les fondements du modèle. Au contraire, elles en ont renforcé les travers. L'instauration de quotas garantis sur les céréales n'a eu pour effet que de transférer les capacités de production sur les oléoprotéagineux (colza et tournesol) et les quotas laitiers ont entraîné une augmentation considérable des stocks de viande bovine. En 1992, les stocks d'intervention s'élevaient à 20 millions de tonnes de céréales, 1 million de tonnes de produits laitiers et 800 000 tonnes de viande bovine.¹

La dernière réforme mise au point en 1992 sous une pression croissante des Etats-Unis lors des négociations du GATT est de nature à renforcer les contradictions de l'agriculture: tenter de limiter la surproduction sans remettre en cause les bases du productivisme. Parce qu'elle privilégie l'attribution des aides en fonction du nombre d'hectares cultivés ou du nombre de têtes de bétail, elle pérennise les avantages accordés aux agriculteurs les plus productifs au détriment de ceux des zones à agriculture plus extensive.

bectance que l'on vous fournit. On vous envoie l'alimentation en fonction de l'impératif de l'usine, que vous devez payer sans savoir quelle immondice on vous impose. De temps en temps, la firme vous gratifie d'un prétendu technicien pour vous indiquer comment travailler, en réalité pour surveiller si vous observez bien les plans des multinationales. Les porcs, les veaux, les poulets que vous engraissez, on vous les rémunère au cours du marché. Et comme ce sont les mêmes qui maîtrisent les abattoirs, elles ont toute latitude pour l'effondrement des cours, histoire de vous apeurer et de vous tenir en laisse." (p. 99); "Puisque la CEE ne réussit pas à écouler ses stocks de viande, elle les transforme en farine alimentaire qui servira à nourrir d'autres bovins... qui produiront des excédents de viande... que l'on convertira en farine, qui..." (p. 132). Le roman a été publié avant qu'éclate au grand jour l'affaire de la "vache folle".

¹. BAZIN G., KROLL J.C., *Satisfaire le marché plutôt que les producteurs*, Le Monde Diplomatique, novembre 1992.

Certaines surproductions ont été récemment limitées (notamment en produits laitiers) et les stocks de céréales ont presque disparu mais le problème de fond demeure: soit le système de la jachère obligatoire peut renforcer le caractère intensif de l'agriculture, soit les organisations syndicales agricoles les plus attachées au productivisme obtiennent la diminution de son taux qui a déjà été ramené de 15 à 10% et que la Commission européenne propose de réduire encore à 5% tandis que la France demande sa suppression totale¹.

A la pression exercée par les membres les plus influents du monde agricole ayant intérêt au maintien des avantages acquis s'ajoute l'espoir illusoire de certains gouvernements (Grande Bretagne, France) de voir leur pays gagner des parts de marché international dès lors que la baisse des prix est organisée. La conclusion de l'Uruguay Round, le 15 décembre 1993, entérinant sans changement notable le pré-accord de Blair House, n'a fait que confirmer la volonté des principaux groupes de pression de voir la collectivité continuer de financer l'accroissement des rendements avec des méthodes polluantes. L'exemple français est significatif car un slogan dominait: "Pas un hectare de jachère de plus!"; aucune voix ne s'est élevée pour demander quelques hectares de production intensive en moins.

“Concentration régionale de la production, dégradation de l'environnement, pollution, désertification de certaines zones rurales, banalisation de la qualité, disparités de revenus croissantes, accélération de la baisse de la population active agricole dans une conjoncture de montée du chômage”² sont les conséquences du productivisme agricole.

Une étude de l'INRA montre sur un échantillon de 489 exploitations où la densité d'animaux exprimée en Unités de Gros Bétail par hectare est supérieure à 1,5 que “la moitié des exploitations ont un excédent supérieur à 100 unités d'azote à l'hectare et que 20% ont un excédent supérieur à 200 unités d'azote.”³

Les travaux du Comité d'Orientation pour la Réduction de la Pollution des Eaux par les nitrates et les phosphates provenant des activités agricoles établissent que le comportement des agriculteurs ne tient pas à l'ignorance des conséquences de leurs choix mais à un calcul rationnel du point de vue de la rentabilité à court terme: comme le manque à gagner en cas d'insuffisance de fertilisation en azote serait supérieur à celui en cas de gaspillage d'engrais, l'agriculteur a intérêt à sur-fertiliser.⁴

¹. LEMAITRE P., *La Commission propose de réduire le taux de jachère de 10% à 5%*, Le Monde, 20 juin 1996.

². BAZIN G., KROLL J.C., *Satisfaire le marché plutôt que les producteurs*, op. cit.

³. BONNIEUX F., FOUET J.H., RAINELLI P., VERMERSH V., *Intensification de l'agriculture et environnement*, INRA-Sciences sociales, septembre 1990, reproduit dans Problèmes économiques, n° 2215, 6 mars 1991.

⁴. DE MONTGOLFIER J., *Agriculture et environnement: offres et demandes*, Economie Rurale, n° 208-209, mars-juin 1992.

Ainsi, l'agriculture renvoie-t-elle l'image parfaite de l'alternative face à laquelle se trouve le monde aujourd'hui: s'engager dans la guerre commerciale (avec le pari que bien entendu on la gagnera aux dépens du concurrent) ou bien s'engager dans la recherche d'un autre mode de vie et de production.

A l'heure où les Pays-Bas sont menacés d'être submergés de lisier, où une grande partie des communes bretonnes manquent pour la même raison d'eau potable¹, où le sud de l'Espagne est ravagé par la sécheresse parce que les cultures qui y ont été introduites récemment sont parmi les plus gourmandes en eau, l'agriculture démontre que cette recherche d'un autre mode de vie et de production concerne certes les pays encore pauvres mais aussi les pays développés. La France est, avec 95 000 tonnes annuelles, le second consommateur mondial de substances chimiques actives, principalement destinées à la production de céréales, derrière les Etats-Unis.² Après bien d'autres, la Banque Mondiale reconnaît dans un récent rapport³ que le manque d'eau est lié à l'urbanisation et au développement des cultures irriguées. Enfin, l'affaire de la maladie dite de la "vache folle" (encéphalopathie bovine spongiforme qui serait à l'origine de la maladie de Creutzfeldt-Jacob chez l'homme⁴) montre l'absurdité d'un système de production qui a fait muter des espèces animales herbivores en espèces quasi carnivores pour des raisons de rendements: apparaissent alors des surplus que l'on écoule en les transformant en farine de viande pour engraisser encore plus rapidement le bétail, dans un cycle productiviste sans fin. L'agriculture contre nature⁵, c'est-à-dire littéralement contre la nature, est aussi une agriculture contre l'homme parce que la chaîne alimentaire internationale dévoile sa fragilité sanitaire.⁶ Lorsque la rationalité devient l'ennemie de la raison, lorsque la démesure l'emporte sur l'équilibre, le système secrète des catastrophes d'un nouveau genre.

¹. LAGARDE J.L., *Eau rage, eau désespoir*, Les Réalités de l'Ecologie, n°33, juillet-août 1992.

C.O.R.P.E.P. (Cellule d'Orientation Régionale pour la Protection des Eaux contre les Pesticides), Rapport, 1995, cité par BESSET J.P., *Les pesticides sont une nouvelle cause de pollution des rivières*, Le Monde, 30 novembre 1995.

². BESSET J.P., *Les pesticides sont une nouvelle cause de pollution des rivières*, op. cit.

³. Cité par CANS R., *Devenue rare, l'eau risque d'être l'enjeu de conflits futurs entre nations*, Le Monde, 16 août 1995.

⁴. NAU J.Y., *Les épouvantables énigmes de la "Vache folle"*, Le Monde, 4 avril 1996.

COJEAN A., FOTTORINO E., *Chronique d'une négligence d'Etat*, Le Monde, 6 avril 1996.

⁵. FOTTORINO E., *Une agriculture contre nature*, Le Monde, 28 mars 1996.

⁶. On peut voir dans cet exemple la force du lien entre la logique de l'accumulation du capital et l'intériorisation dans les consciences individuelles des mythes du progrès. Produire de la viande, des céréales, du soja pour nourrir du bétail ne peut être une finalité en soi; il faut qu'au bout du compte notre mode d'alimentation soit principalement structuré autour de la consommation de protéines animales. C'est ainsi que le mythe du progrès vient s'installer au creux de notre assiette: le développement et, paraît-il, notre bien-être commandent que nous mangions de la viande deux fois par jour, voire trois avec les produits dérivés, viande accompagnée de tomates et de fraises en hiver. Et cela en dépit de tout ce que nous savons sur les besoins caloriques et protéiques du corps humain, et au mépris des besoins alimentaires des habitants des pays produisant pour nos marchés fruits et légumes en toute saison.

Les gâchis provoqués l'agriculture que nous appelons insoutenable ne se limitent pas aux domaines animal et végétal. Le Bureau International du Travail dans son rapport de 1994 sur *Le travail dans le monde* cite l'OMS selon laquelle il faut imputer aux intoxications provoquées par l'usage de pesticides 40 000 décès par an et entre 3,5 millions et 5 millions de personnes intoxiquées, généralement des ouvriers agricoles et petits agriculteurs situés à 99% dans les pays en développement alors que ces pays n'utilisent que 20% des pesticides produits dans le monde.¹

De plus, on prend conscience que l'agriculture moderne accroît les risques de catastrophes en cas d'inondations. Ainsi l'élimination du bocage breton facilite l'érosion des sols, le remplacement des prairies naturelles et des champs de luzerne absorbant l'eau par des cultures de maïs fourrager accélère le ruissellement.² Claude Allègre pense que le processus ira en s'aggravant parce que la disparition du couvert végétal, l'excès d'engrais, la détérioration des sols et l'accroissement de leur teneur en argile, le goudronnage provoquent une tendance à l'accroissement de la proportion de l'eau qui part en ruissellement par rapport à l'évaporation par les plantes et à l'absorption par le sol. Les pleins débits normaux des cours d'eau se transforment alors en inondations au lieu de reconstituer les nappes phréatiques.³ Beaucoup de bordures de rivières et fleuves et certains de leurs tracés ont été emménagés pour des raisons de construction et de navigation, faisant disparaître marais et terres inondables avoisinants; il en résulte une accélération considérable du débit des eaux fluviales dont le Rhin fournit un parfait exemple.

La disparition des deux tiers des zones humides françaises depuis plus d'un siècle, commencée avec le drainage de la Sologne et la plantation du pin dans les Landes de Gascogne, poursuivie avec la réduction du marais poitevin, des estuaires de la Loire et de la Seine, du delta du Rhône, s'avère très dommageable également parce que ces espaces constituaient des écosystèmes qui abritaient une flore et une faune très spécifiques et qui produisaient une grande quantité de biomasse: du méthane au fond des marais et de la tourbe dans les landes humides. Paul Bernard, auteur d'un rapport sur les zones humides explique que "les zones humides rapportent plus à la collectivité qu'à leur exploitant ou à leur propriétaire"⁴: on ne saurait donner meilleure illustration d'une externalité positive.

¹. Organisation Internationale du Travail, *Le travail dans le monde*, Rapport du Bureau International du Travail, Genève, 1994, p. 91.

². SIMON G., *La suppression du bocage favorise-t-elle les inondations?*, *Le Monde*, 29 et 30 janvier 1995.

CANS R., *L'ampleur des inondations s'explique en partie par les nouvelles pratiques agricoles*, *Le Monde*, 1er février 1995.

³. ALLEGRE C., *Toutes les inondations ne sont pas fatales*, *Le Monde*, 2 février 1995.

⁴. Rapport au Premier Ministre (commission présidée par Paul Bernard), *Les zones humides*, La Documentation française, 1995, cité par CANS R., *Pauvres zones humides!*, *Le Monde*, 11 février 1995.

Comme nous le retrouverons plus loin, la contradiction apparaît: l'activité humaine se solde ici ou maintenant par les ravages dus à trop d'eau, et ailleurs ou demain par le manque d'eau, dans les deux cas à cause d'une perturbation des équilibres naturels.

c) La surexploitation des océans et des mers.

Le développement considérable de la pêche industrielle fait craindre aujourd'hui que soit mise en péril la survie de nombreuses espèces marines. Selon la FAO, l'utilisation de plus en plus fréquente de filets maillants dérivants dans l'Océan Atlantique et la Mer Baltique menacent d'épuiser les réserves de saumon et de thon tout en détruisant d'autres espèces capturées en même temps comme les dauphins: environ 27 millions de tonnes de poissons, dont 89% meurent, sont rejetées à la mer chaque année parce que non commercialisés. Les prises de pêche sont passées de 20 à 86 millions de tonnes par an de 1959 à 1989, menaçant à ce point les espèces de poissons qu'on constate maintenant depuis quelques années une tendance à la baisse pour cause de raréfaction. Ainsi, les prises de mérrou et de vivaneaux ont baissé de 80% au cours de la décennie 1980 et les populations d'espadons de l'Atlantique ont diminué de moitié en 20 ans. Enfin, 44% des stocks de poissons de la planète sont parvenus à la limite de leur rendement.¹

A leur tour, les fonds marins sont soumis à la loi de la rentabilité: la FAO avance comme explication du gaspillage constitué par les rejets à la mer le fait qu'il reviendrait trop cher de conserver toutes les prises. Les filets dérivants de plusieurs kilomètres rendent possible à la fois le "pillage écologique"² et le gaspillage. La pêche et l'agriculture industrielles sont donc dans la même situation de surproduction et de destruction simultanées.

2.3. Les conséquences des choix industriels.

Outre l'impact de l'industrialisation sur l'utilisation des ressources naturelles, sur la combustion d'énergies fossiles polluantes, sur la génération de déchets de toutes sortes, que nous avons déjà mentionné, la poursuite de l'industrialisation en cette fin de XX^e siècle s'appuie sur la mise en oeuvre des nouvelles techniques, pleines de promesses de

¹. Tous les chiffres sont cités par TARDIEU V., *Les biologistes s'inquiètent des abus de la pêche industrielle*, *Le Monde*, 9 février 1995.

². Daniel Pauly, Centre international pour la gestion des ressources aquatiques vivantes (institut consultatif de la FAO), cité par TARDIEU V., *Les biologistes s'inquiètent des abus de la pêche industrielle*, op. cit.

gains de productivité mais aussi de risques nouveaux, tant sur les plans éthique, social qu'environnemental.

Dans la mesure où, malgré la baisse de la part du produit industriel dans le produit total, les gains de productivité réalisés dans l'industrie ou réalisés grâce à des produits industriels sont toujours en fin de compte à la base de tous les gains de productivité dans l'ensemble de l'économie, les choix industriels demeurent fondamentaux pour la dégradation ou la préservation de l'environnement. Le tableau 2.19 fournit quelques indicateurs de ce poids.

Le développement industriel produit des biens dont la durée de vie est souvent éphémère mais il produit des déchets dont la durée de vie et d'encombrement est presque toujours supérieure. Les déchets industriels solides représentent annuellement dans le monde plus de 2 milliards de tonnes, parmi lesquels 338 millions de tonnes sont des déchets dangereux. Les pays de l'OCDE en sont responsables pour 67%, les anciens pays de l'Est pour 24% et les pays du tiers-monde pour 9%. Les habitants des pays de l'OCDE produisent annuellement 420 millions de tonnes d'ordures ménagères; de 1975 à 1985, cette quantité a cru de 13%. Un Américain des Etats-Unis produit 864 kg d'ordures par an, soit 2 fois plus qu'un Européen de l'ouest ou un Japonais, 3 fois plus qu'un habitant de Calcutta ou Manille. Les seuls déchets des ménages français représentent 28 millions de tonnes par an, soit environ 490 kg par personne¹.

Le comportement vis-à-vis de ces déchets est également très différent: les Etats-Unis abandonnent les trois quarts de leurs ordures dans des décharges alors que le Japon incinère la moitié de ses déchets et recycle le tiers du reste, l'Allemagne incinère près du tiers de ses déchets et recycle un tiers du papier, de l'aluminium et du verre.²

¹. *Le Monde*, 7 décembre 1994.

². ALLAIS C., *L'état de la planète en quelques chiffres*, dans BARRERE M. (sous la dir. de), *Terre, patrimoine commun*, Paris, La Découverte-Association Descartes, 1992, p. 176.

Tableau 2.19: Croissance des activités économiques et des équipements en France entre 1970 et 1990. (a)

Facteur multiplicatif (niveaux)	Activités	Taux de croissance ou coefficient multiplicateur entre 1970 et 1990
Quintuplement ou plus que quintuplement	Déchets nucléaires cumulés Production d'énergie nucléaire Superficie des hyper et supermarchés Longueur des lignes téléphoniques	>50 x 50 x 7 x 5,5
Quadruplement	Longueur des lignes électriques 400 kv Kilomètres d'autoroutes Superficies drainées	x 4 x 4 x 4
Triplement	Consommation de pesticides Superficies irriguées Consommation d'électricité	x 3,5 x 3 x 2,8
Doublement	Volume de la circulation routière (voitures et camions) Parc automobile Population des communes périurbaines Parc des résidences secondaires Taux de départ en vacances d'hiver Superficies remembrées Produits pharmaceutiques et chimie fine	x 2,2 x 2 x 2 x 2 x 2 x 2 x 2,2
Inférieur au doublement et supérieur au PNB (+ 55 %)	Production chimique Consommation d'engrais azotés Production de métaux non ferreux Production d'énergie Extraction de matériaux de carrière	+ 85 % + 80 % + 70 % + 65 % + 60 %
Moyenne	Croissance du PNB	+ 55 %
Inférieur au PNB et supérieur à 1	Production agricole Trafic de voyageurs par voie ferrée Production industrielle Papiers et IAA Consommation d'énergie Population	+ 55 % + 50 % + 45 % + 45 % + 40 % + 10 %
Décroissance	Surface agricole utile Production sidérurgique (volume) Production de ciment Construction de logements par an Transport de marchandises par rail Consommation de pétrole Énergie consommée par franc de PIB CO2 produit par habitant Population active agricole	10 % 10 % 20 % 20 % 20 % 25 % 30 % 40 % 45 %

(a) valeurs approchées à 5 % près.

Source: Plan national pour l'environnement, juin 1990, cité par J. THEYS, L. CHABASON, *La situation de l'environnement en France au seuil des années 90*, Cahiers Français, n° 250, mars-avril 1991, p. 20.

3. La contrainte de l'urbanisation sur l'environnement humain.

La croissance absolue et relative des populations urbaines crée les conditions d'une crise urbaine dans les pays du tiers-monde et, dans une certaine mesure, au sein des pays développés.

3.1. La croissance des populations urbaines.

Pendant les 40 dernières années, la population des villes a environ triplé dans le monde, doublé dans les pays développés et quadruplé dans les pays en développement.

De 1985 à l'an 2000, la population urbaine pourrait croître de 43,9% dans le monde, de 13,2% dans les pays développés et de 66,4% dans les pays peu développés (tableau 2.20).

Cependant ces estimations globales cachent des différences importantes. L'Afrique est encore assez peu urbanisée mais est le continent où la croissance du taux d'urbanisation est la plus forte. L'Amérique latine a des taux d'urbanisation voisins de ceux des pays développés. L'Asie contient environ les deux tiers des populations urbaines du tiers-monde mais connaît des taux d'accroissement analogues à ceux qu'avaient connus les pays développés au XIX^e siècle. L'ONU prévoit qu'en 2000, 20 agglomérations compteront plus de 10 millions d'habitants, 3 dans les pays développés, 4 en Amérique latine, 12 en Asie et 1 en Afrique. En 2020, le globe comptera 27 mégapoles de plus de 10 millions d'habitants contre 14 aujourd'hui et 2 en 1950¹.

Tableau 2.20: Population vivant dans des agglomérations urbaines.

Régions	%			millions		
	1950	1985	2000	1950	1985	2000
Ensemble du monde	29,2	41,0	46,6	734,2	1 982,8	2 853,6
Régions les plus développées	53,8	71,5	74,4	447,3	838,8	949,9
Régions peu développées	17,0	31,2	39,3	286,8	1 144,0	1 903,7
Afrique	15,7	29,1	39,0	35,2	164,5	340,0
Amérique latine	41,0	69,0	76,8	67,6	279,3	419,7
Asie	16,4	28,1	35,0	225,8	791,1	1 242,4

Source: Rapport BRUNDTLAND, op. cit., extrait du tableau 9-1, p. 282.

¹. Ces derniers chiffres sont cités par GALLOIS D., "La consommation mondiale d'énergie devrait augmenter de moitié d'ici à l'an 2020", op. cit.

3.2. La crise urbaine dans les pays du tiers-monde.

Elle montre que la crise écologique est une crise frappant l'être humain dans son environnement autant qu'une crise de l'environnement.

En effet, elle porte sur le logement, l'accès aux services de santé, d'éducation, et de transport, l'eau et l'assainissement. Chaque problème réagit sur l'autre et, du seul fait des interactions, s'en trouve aggravé.

La conséquence la plus grave de l'urbanisation dans les mégapoles du tiers-monde est l'extension de l'habitat pauvre, précaire et insalubre. Parfois, les centres-villes se dégradent, mais le plus souvent, ce type d'habitat est rejeté ou s'étend à la périphérie. Selon les pays, et à l'intérieur même de chaque pays, cet habitat prend des formes très variées, en taille et en statut. De quelques baraques regroupant à peine quelques familles aux gigantesques bidonvilles abritant plusieurs centaines de milliers de personnes comme à Sao Paulo ou à Rio de Janeiro, on atteint une situation de ville dans la ville, avec ce que cela suppose de nouveaux réseaux d'infrastructures, précaires mais réelles, et de relations sociales. Par ailleurs, la différence qui sépare la favela brésilienne, en principe illégale, du quartier pauvre de la ville légale est très mince et se réduit souvent au statut de la propriété du sol occupé par les logements¹.

On estime à plusieurs centaines de millions le nombre de personnes vivant dans des bidonvilles: entre 400 et 700 millions, c'est-à-dire de un tiers à plus de la moitié de la population urbaine du tiers-monde. Parce que la croissance démographique y est souvent encore plus forte qu'ailleurs et parce que la spéculation foncière fait obstacle à l'amélioration de l'habitat², le phénomène du bidonville est en extension partout sauf en Corée du sud. A la fin du siècle, cette population pourrait atteindre près d'un milliard si les tendances actuelles se poursuivent.

Alors que l'urbanisation en Europe avait accompagné l'industrialisation, les deux phénomènes ne sont pas aussi bien corrélés aujourd'hui dans les pays du tiers-monde. Malgré les conditions de vie souvent précaires dans les périphéries des grandes villes, les taux de mortalité infantile ont considérablement baissé et la croissance démographique urbaine s'explique de plus en plus par une croissance auto-entretenu. Le phénomène d'exode rural joue un rôle relativement moindre aujourd'hui même si, dans le passé, l'intégration au marché mondial a contribué à l'abandon des cultures traditionnelles par des populations qui n'avaient alors plus d'autre solution que de rejoindre les villes.

¹. Voir notre enquête à Rio de Janeiro, HARRIBÉY J.M., *Show devant, froid derrière*, Alternatives économiques, n° 99, juillet-août 1992.

². Voir notre enquête à Rio de Janeiro, op. cit.

Les conséquences sont multiples et on ne peut séparer leur aspect économique et écologique.

- La taille atteinte par la plupart des mégapoles produit des déséconomies d'échelle en matière de fonctionnement des services collectifs.

- La sururbanisation accroît la dépendance alimentaire, principalement en Afrique et dans certains pays d'Amérique latine où la croissance urbaine a été particulièrement forte (Colombie, Mexique et Venezuela). Cette dépendance est encore accentuée lorsque l'extension des villes se fait sur les terres productives limitées comme en Egypte.

- L'hypertrophie des activités tertiaires ou la présence d'un secteur informel dissimulent mal l'aggravation du chômage.

- Enfin, le problème de l'approvisionnement en eau est avant tout celui de son assainissement et de son accès que nous examinerons au § D.

Si les conditions de vie en zones rurales dans beaucoup de pays sont encore plus précaires qu'en zones urbaines, cela n'atténue pas l'ampleur du défi que pose la crise urbaine aux sociétés en voie de développement.

3.3. La crise urbaine dans les pays développés.

Les villes des pays développés ont à faire face à des problèmes qui, s'ils ne présentent pas la même acuité que dans les pays pauvres, sont cependant très préoccupants et préfigurent ceux qui se poseront peut-être ultérieurement ailleurs.

Aux problèmes de pollutions atmosphérique, aquatique, sonore, déjà évoqués s'ajoutent des difficultés dépassant largement les seuls aspects physico-chimiques.

Beaucoup de villes sont confrontées à la dégradation de leurs équipements et de leur environnement ou bien à l'éviction des quartiers pauvres des centres vers les banlieues périphériques. Cette évolution est l'aboutissement de choix qui étaient apparus justifiés par la transformation des modes de vie de l'après-guerre.

Dans l'euphorie de la croissance des années 1950 et 1960, l'architecture et l'urbanisme furent conçus en termes de verticalité (les tours pour le logement social), de cloisonnement (une zone pour le travail, une zone pour le sommeil, une zone pour la consommation et le loisir) et de liaisons (auto-)routières entre ces zones. "On avait tout simplement oublié la vie" juge aujourd'hui Roland Castro¹.

¹. CASTRO R., DUBET F., *La ville incontrôlée*, Entretien avec Les Dossiers du Nouvel Observateur, "Vaincre les douze peurs de l'an 2000", n° 14, p. 35, propos recueillis par F. Armanet et S. Raffy.

CASTRO R., *Civilisation urbaine ou barbarie*, Paris, Plon, 1994.

Tant que la crise des villes et des banlieues est restée de l'ordre de l'urbanisme, elle fut supportable. A partir du moment où elle s'est doublée d'une crise sociale parce que les banlieues sont devenues "des lieux de stockage des sans-emploi, des laissés-pour compte" où "se reconstitue un mode de vie coupé de la société, avec ses gangs, son insécurité, ses contrôles ethniques" explique François Dubet¹, le risque de ghettoïsation existe.

Le malaise et les explosions périodiques des banlieues trouvent leur source dans la transformation des rapports sociaux dans la ville. A l'origine, espace de liberté, d'échanges et de communication, la ville, "territoire étrange où l'homme, pour se réaliser, vient chercher la solitude au milieu des autres"², devient un espace de ségrégation, de discrimination et de souffrance.

"Au début du siècle, la souffrance des gens des banlieues rouges produisait du sens, donnait une capacité de rêver ensemble de s'intégrer dans la société. Or aujourd'hui, dans les banlieues, les marginaux n'ont plus d'univers de référence. Ils sont largués au sens maritime du terme. Ils ne peuvent donc que produire de la violence, de la délinquance. Et aussi une culture du ghetto. Comme le rap, le tag ou d'autres formes d'expression artistique... Les émeutes que nous avons connues ces dernières années se ressemblent toutes. Les violences de Mantes-la-Jolie sont de même nature que celles de Los Angeles, en modèle réduit, avec les fusils en moins. Aux Etats-Unis, l'essentiel de la vie politique, est centré autour du droit des communautés, des quotas, des "politically correct". On peut appeler cela une gestion de l'exclusion... La France risque de suivre le même chemin et produire du "tribalisme", donc toujours plus de peur de l'Autre."³

Telle est également la conclusion à laquelle parviennent Chapour Haghghat après ses enquêtes sur les villes américaines⁴ ainsi que les sociologues réunis autour de Bourdieu qui analysent le risque d'évolution des banlieues françaises vers des ghettos de type américain: "La France n'est pas l'Amérique. Les cités des banlieues en déclin ne sont pas des ghettos au sens que revêt cette notion dans le contexte américain. (...) Il n'en reste pas moins qu'au-delà des différences flagrantes de niveaux et de structure, la pente de l'évolution des inégalités urbaines en France durant la dernière décennie tend à créer les conditions propices, à terme, à un rapprochement."⁵

Il est évident que nous quittons ici le terrain de l'environnement naturel pour mesurer à quel point développement humain et environnement sont liés. Le premier

¹. CASTRO R., DUBET F., *La ville incontrôlée*, op. cit., p. 35.

². CASTRO R., DUBET F., *La ville incontrôlée*, op. cit., p. 34.

³. CASTRO R., DUBET F., *La ville incontrôlée*, op. cit., p. 36.

⁴. HAGHIGHAT C., *L'Amérique urbaine et l'exclusion sociale*, Paris, PUF, 1994.

⁵. WACQUANT L., dans BOURDIEU P. (sous la dir. de), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 178.

environnement de l'homme citadin, c'est sa ville. Sa dégradation s'inscrit dans un cadre plus universel qui est lui même menacé.

4. Les menaces pesant sur les écosystèmes.

La science de la biosphère, c'est-à-dire de l'environnement dans sa globalité en est encore à ses balbutiements, mais d'ores et déjà, elle enseigne que la vie dépend de l'environnement et, en retour, que la vie modifie l'environnement. De cet équilibre interactif dépend la régulation de la vie sur la planète. Nous examinerons quatre aspects sur lesquels l'équilibre pourrait être rompu: l'eau, les sols, la forêt, la biodiversité.

4.1. Le cycle de l'eau menacé.

L'une des principales singularités de notre planète est la présence d'eau liquide. Sans elle et sans la composition spécifique de notre atmosphère (78% d'azote, 20% d'oxygène et seulement 0,035% de gaz carbonique), la vie de toute espèce animale et végétale serait impossible.

Comme 70% de la surface de la planète est recouverte par l'eau des océans, ceux-ci sont le grand régulateur thermique de la terre. Un réchauffement éventuel entraînerait une modification de la circulation océanique et en même temps de la vie des espèces et de la taille du phytoplancton dans les eaux de surface. La circulation du carbone vers les eaux profondes et le temps de retour du gaz carbonique vers l'atmosphère seraient alors modifiés, ce qui affecterait la faune et la flore marines.

La circulation de l'eau douce entre la terre, les océans et l'atmosphère s'effectue grâce à l'énergie solaire. Le cycle de l'eau douce est affecté par les pollutions de plus en plus nombreuses qui, pour la plupart, trouvent leur origine dans les activités humaines.

a) Les pollutions de l'eau.

a.1) La capacité de dilution et d'auto-épuration des cours d'eau est dépassée.

Face à l'augmentation de la quantité d'eaux usées déversée, l'oxygène est insuffisant pour que les micro-organismes puissent dégrader les déchets.

Ce problème touche avant tout les pays en voie de développement insuffisamment équipés en stations d'épurations, particulièrement dans les régions sèches. La mauvaise qualité des eaux favorise la diffusion des bactéries et virus: à l'heure actuelle, l'épidémie du choléra frappe encore plusieurs pays d'Amérique du sud.

La situation est meilleure dans les pays développés mais la proportion de traitement des eaux usées domestiques est très variable:

- Suède: 95%
- France: 60%
- Etats-Unis: 60%
- Japon: 30%

Sur l'ensemble des pays de l'OCDE, 330 millions de personnes ne bénéficient pas du service de traitement des eaux usées.¹

a.2) Les eaux usées charrient des composés toxiques et peu biodégradables tels que les métaux lourds, les pesticides, les isotopes radioactifs, dont la présence est difficilement détectable et l'élimination problématique. La quantité de ces substances qui est déversée dans les eaux souterraines double tous les 15 ans en Amérique latine.²

a.3) Les rivières et lacs sont atteints d'eutrophisation, c'est-à-dire d'un développement excessif d'algues absorbant l'oxygène dissous dans l'eau. La prolifération de ces algues est due à l'augmentation de la présence de phosphates utilisés par l'industrie, l'agriculture des pays développés et les ménages consommateurs de lessives.

a.4) Les nappes phréatiques sont polluées par les nitrates infiltrés dans le sol, à la suite de la généralisation dans les pays développés des méthodes de l'agriculture intensive grosse utilisatrice d'engrais azotés et de l'élevage intensif provoquant des concentrations excessives de déjections animales.

a.5) L'acidité des pluies, déjà mentionnée plus haut, s'accroît avec l'émission des gaz d'échappement et les déchets de l'agriculture.

Dans son étude, Falkenmark souligne la gravité de deux problèmes:

¹. FALKENMARK M., *Comment préserver le cycle de l'eau?*, dans BARRERE M. (sous la dir. de), *Terre patrimoine commun*, op. cit., p. 47.

². Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 49.

- Par manque d'oxygène pour accomplir une auto-épuration, la pollution des eaux souterraines est difficilement réversible, alors que celle des cours d'eaux et lacs est davantage possible.

- La lenteur du cycle de l'eau est telle que les effets néfastes sur l'homme et son environnement peuvent n'apparaître que beaucoup plus tard. En retour, la modification des procédés de production et de consommation ne pourront apporter d'améliorations rapidement.

b) L'homme et l'eau.

L'homme est confronté à un double problème: les pollutions énumérées ci-dessus et le manque d'eau. Mais tous les hommes ne sont pas logés à la même enseigne.

b.1) Le manque d'eau était relatif, il risque de devenir absolu.

L'eau douce est abondante et renouvelable mais pas toujours là où elle serait nécessaire (tableau 2.21). La plupart des pays où les ressources en eau sont faibles se situent au Moyen-Orient, en Afrique du nord, en Afrique subsaharienne (là où la croissance démographique est la plus rapide), au Mexique et à l'ouest et au sud de l'Inde.

Sandra Postel estime que la quantité d'eau par habitant a diminué de un tiers depuis 1970 à cause de l'augmentation de la population mondiale (+ 1,8 milliard). Actuellement, 232 millions de personnes vivant dans 26 pays, pour la plupart d'Afrique et du Moyen-Orient, disposent de moins de 1000 m³ par an. Les prévisions pour l'an 2010 font état de 8 pays supplémentaires qui s'ajouteront à la liste, avec partout une diminution de la quantité d'eau disponible par personne pouvant aller jusqu'à la moitié.¹ Selon la Banque Mondiale qui confirme ces estimations, le manque d'eau potable est devenu un problème structurel dû à l'urbanisation croissante et à l'irrigation.² Le risque existe pour que le volume par habitant tombe à 650 m³ par an en 2025. Face à ces menaces, la Banque Mondiale préconise de réduire les subventions et de faire payer l'eau à son prix.³ Telle est la logique qui conduit à installer des fontaines d'eau à péage dans les villes africaines au risque d'écarter les plus pauvres.

¹. POSTEL S., *Faire face à la rareté de l'eau*, dans BROWN L.R., *L'état de la Planète 1993*, Paris, Economica, 1993, p. 36-37.

². CANS R., *Devenue rare, l'eau risque d'être l'enjeu de conflits futurs entre nations*, op. cit.

³. Banque Mondiale, *Rapport From scarcity to security*, cité par CANS R., *La Banque mondiale craint une grave pénurie d'eau au Proche-Orient*, Le Monde, 24 et 25 mars 1996.

b.2) Non seulement, l'eau est inégalement répartie, mais elle est aussi inégalement consommée.

Sur le plan mondial, 73% de l'eau est utilisée pour l'agriculture, 21% pour l'industrie, 6% pour l'eau potable des populations. Un Américain consomme 300 fois plus d'eau qu'un Ghanéen, un Européen 70 fois plus.

L'efficacité de l'irrigation est souvent faible ou bien conduit à des aberrations telles que l'assèchement de la mer d'Aral après détournement des fleuves Syr-Daria et Amou-Daria.

Bien que les populations des pays en voie de développement ayant accès à l'eau s'accroissent, le nombre de citoyens n'ayant pas accès à une eau assainie a augmenté de plus de 70 millions entre 1980 et 1990, ce qui porte le nombre d'individus dans ce cas à 1,7 milliard. L'élargissement de l'accès à une eau saine suit à peine la croissance démographique.¹

Enfin, de nombreuses incertitudes demeurent sur les interactions entre le climat, le cycle de l'eau et la préservation des sols.

Tableau 2.21: Ressources annuelles en eau par région.

Régions	Ressources annuelles locales renouvelables		Pourcentage de la population vivant dans des pays où les ressources annuelles par habitant sont peu abondantes	
	Total (en milliers de km ³)	Par habitant (en milliers de m ³)	Moins de 1 000 m ³	De 1 000 à 2 000 m ³
Afrique subsaharienne	3,8	7,1	8	16
Asie de l'est et Pacifique	9,3	5,3	< 1	6
Asie du sud	4,9	4,2	0	0
Europe de l'est et ex-URSS	4,7	11,4	3	19
Autres pays d'Europe	2,0	4,6	6	15
Moyen-Orient et Afr. du nord	0,3	1,0	53	18
Amérique latine et Caraïbes	10,6	23,9	< 1	4
Canada et Etats-Unis	5,4	19,4	0	0
Monde	40,9	7,7	4	8

Source: Banque Mondiale, *Rapport 1992*, p. 50.

¹. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 49.

4.2. La dégradation des sols.

“Le sol, ou pédosphère, est un lieu d'interpénétrations entre la couche terrestre sous-jacente (la lithosphère), l'eau (l'hydrosphère), l'air (l'atmosphère) et la vie (la biosphère).”¹ Les changements affectant l'un de ces niveaux réagissent sur les autres et le sol est au centre de ces interactions: une modification de la teneur en gaz carbonique et en méthane de l'atmosphère à la suite de la déforestation ou du développement de l'agriculture influence la composition des matériaux végétaux et des matières organiques des sols en même temps que le climat et le régime des pluies.

a) Définition de la dégradation des sols.

Ruellan et Targulian estiment qu'il y a dégradation des sols lorsque l'une des quatre fonctions du sol est atteinte:

- la fonction biologique assurée par les espèces animales et végétales, fonction essentielle pour la construction, le fonctionnement et la fertilité des sols;
- la fonction alimentaire pour les plantes et animaux qui y puisent les sels minéraux;
- la fonction de filtre qui préside à la circulation de l'eau et des gaz et à l'épuration de l'eau;
- la fonction de réserve de matériaux et minerais et de support matériel à l'activité humaine.

b) L'influence des activités humaines.

b.1) L'épuisement des sols.

Il a des formes et des origines très diverses.

Le développement de l'agriculture selon le modèle occidental a eu tendance à imposer une uniformisation des cultures sans tenir compte de la diversité naturelle des sols, accélérant le processus de fragilisation et d'épuisement des sols.

Dans les pays pauvres, la surexploitation des terres, l'extension des cultures avec raccourcissement des périodes de jachère dans des zones de faible pluviosité, conduisent à la dégradation progressive des terres agricoles.

Toutes les études confirment le phénomène: depuis 45 ans, 1,2 milliard d'hectares représentant 11% du couvert végétal du monde a subi une dégradation.

¹. RUELLAN A., TARGULIAN V., *La dégradation des sols*, dans BARRERE M. (sous la dir. de), *Terre patrimoine commun*, op. cit., p. 37.

Les rendements céréaliers des Etats-Unis pourraient être réduits de 3 à 10% à la fin du siècle. Les conséquences en seraient autrement plus graves dans les régions tropicales: les pertes pourraient atteindre de 0,5 à 1,5 % des PIB.

Lester R. Brown indique que la surface cultivée en céréales avait augmenté dans le monde de 24% entre 1950 et 1981, soit un taux de croissance annuel moyen de 0,7%. Par contre, elle a diminué de 5,4% de 1981 à 1992, soit une baisse moyenne de 0,5% par an.¹ Le Worldwatch Institut de Washington estime que la surface de sol cultivé par habitant baissera de 21% d'ici l'an 2010 et que les terres irriguées baisseront de 12%.² Cette baisse a des effets sur l'accroissement de la production alimentaire qui s'affaiblit, affaiblissement qui ne peut plus être compensé par une nouvelle intensification à cause de la surcharge des sols en produits chimiques. Ainsi, la production mondiale de céréales a été multipliée par 2,64 entre 1950 et 1984, soit un taux moyen de croissance de 2,9% par an, alors qu'elle n'a cru que de 0,7% par an entre 1984 et 1992.³ La production mondiale de blé, de maïs et de céréales secondaires a diminué de 1417 à 1327 millions de tonnes au cours des cinq dernières années, tandis que la production de riz progresse moins vite que la demande.⁴

De son côté, la Banque Mondiale constate⁵:

- une baisse du taux de croissance des rendements de la culture de maïs dans le monde;
- une baisse de ces rendements de maïs en Angola, Ouganda, Rwanda, Côte d'Ivoire, Bolivie, Colombie;
- une baisse pour les rendements de manioc en Angola, Ouganda, Rwanda, Tanzanie, Bolivie, Colombie;
- une baisse pour les rendements de millet en Ouganda, Angola.

b.2) L'érosion des sols.

Le tassement est un phénomène qui touche tous les sols du monde, surtout les sols trop humides ou trop secs. La porosité des sols est alors diminuée comme dans les sols limoneux de Bretagne. Le tassement oblige à abandonner les terres comme au Sahel ou en Amazonie.⁶ Un sol tassé s'érode plus vite, qu'il soit trop épais comme dans les régions tropicales ou trop mince parce que les eaux de ruissellement et le vent l'emportent. Un sol où le bocage a été détruit en même temps que les haies et fossés s'érode également plus vite.

¹. BROWN L.R., *Vers une ère nouvelle*, dans BROWN L.R., *L'état de la Planète 1993*, op. cit., p. 15.

². BESSET J.P., *Sous la menace des "nouveaux déserts"*, *Le Monde*, 17 juin 1995. Voir aussi du même auteur, *La fracture alimentaire*, *Le Monde*, 2 mai 1996.

³. BROWN L.R., *Vers une ère nouvelle*, op. cit., p. 14.

⁴. BESSET J.P., *La fracture alimentaire*, op. cit.

⁵. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 59.

⁶. RUELLAN A., TARGULIAN V., *La dégradation des sols*, op. cit., p. 41.

Chaque année, 6 millions d'hectares de terres agricoles se transforment en désert¹, soit l'équivalent de plus de 1/10 de la superficie de la France. L'équivalent du continent américain et quatre fois la surface des déserts actuels, soit 3,6 milliards d'hectares de terres cultivables, sont en voie de désertification. Ce phénomène concerne une centaine de pays en Asie, Afrique, sur la côte est de l'Amérique latine, au sud-est de l'Amérique du Nord, en Australie, au Caucase et autour du bassin méditerranéen jusqu'au sud de l'Espagne.² La caractéristique de ces nouveaux déserts est, au contraire des anciens, d'être habités, et ce de plus en plus, par 900 millions de personnes qui n'ont d'autre solution immédiate que d'accentuer la pression sur leur seule ressource, la terre, face à la baisse des prix de leurs produits agricoles et à la concurrence des produits subventionnés provenant des pays riches.

b.3) La saturation des sols.

L'augmentation de l'irrigation a entraîné des phénomènes de salinisation et d'alcalinisation excessives. Sur un peu plus de 200 millions d'hectares irrigués dans le monde, la moitié serait atteinte³ par ces dommages que l'on peut imputer à une irrigation mal conduite pour 60 millions d'hectares⁴

b.4) La transformation des sols.

Les meilleurs des sols sont parfois transformés irrémédiablement par le béton ou par les exploitations minières qui ont conduit à la disparition de 1,5 million d'hectares de terres fertiles aux Etats-Unis depuis 40 ans⁵.

Enfin, la construction de barrages peut noyer des régions entières comme en Amazonie.

4.3. La déforestation.

Le globe terrestre a une surface d'environ 510 millions de km² dont 30% de terres émergées, soit 153 millions de km². Les forêts en occupent près de 29%, soit 44 millions de km² réparties approximativement en trois tiers entre⁶:

- les forêts tropicales humides: situées pour les 2/3 en Amérique latine, le reste en Afrique et Asie;

¹. ALLAIS C., *L'état de la planète en quelques chiffres*, op. cit., p. 175.

². BESSET J.P., *Sous la menace des "nouveaux déserts"*, op. cit.

³. RUELLAN A., TARGULIAN V., *La dégradation des sols*, op. cit., p. 42.

⁴. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 59.

⁵. RUELLAN A., TARGULIAN V., *La dégradation des sols*, op. cit., p. 43.

⁶. BOURNERIAS M., GALOUX A., *Forêts*, dans *Encyclopædia Universalis*, 1985, Corpus 7, p. 1174.

- les forêts tropicales sèches: situées pour les 3/4 en Afrique et surtout constituées de savanes boisées et de pousses secondaires consécutives à des cultures itinérantes;

- les forêts tempérées et boréales: situées pour les 3/4 dans les pays industrialisés.

La forêt remplit une fonction économique, source de bois d'oeuvre ou de chauffage, et une fonction écologique, en tant qu'habitat de la diversité biologique, en tant que régulateur hydrologique, climatique par la fixation du carbone, la libération de l'oxygène et l'évaporation, et en tant que protecteur et régénérateur des sols.

Les forêts tropicales humides qui n'occupent que moins de 10% des terres émergées de la planète abritent plus de la moitié des espèces vivantes animales et végétales connues.

Dans les pays industrialisés le boisement s'est à peu près stabilisé aujourd'hui mais dans les pays en voie de développement le déboisement est un phénomène récent et réitère ce qui s'était produit plus tôt dans les zones tempérées où, au cours des siècles, environ 1/3 du massif forestier tempéré avait été abattu pour des raisons agricoles, industrielles ou domestiques. Selon les estimations¹, la déforestation annuelle des zones tropicales humides varie de 14 à 20 millions d'hectares, soit un taux moyen d'environ 1% par an.

Les raisons du déboisement sont multiples: les constructions d'infrastructures de transport, routes et voies ferrées indispensables au développement économique, sont des atteintes à l'équilibre des écosystèmes sylvestres; mais l'agriculture, l'élevage et l'exploitation forestière et minière sont les principaux responsables.

a) L'agriculture et l'élevage.

Le défrichement par les petits paysans d'Amérique centrale, d'Afrique orientale et centrale, d'Asie du sud se solde fréquemment par un appauvrissement progressif des sols non régénérés. La pratique de l'agriculture sur brûlis dans les pays tropicaux et subtropicaux aboutit à la mise à nu des sols et à leur rapide stérilisation, obligeant à l'abandon de la terre pour recommencer plus loin.

Par ailleurs, le déboisement en bordure des déserts accélère l'avancée de ceux-ci.

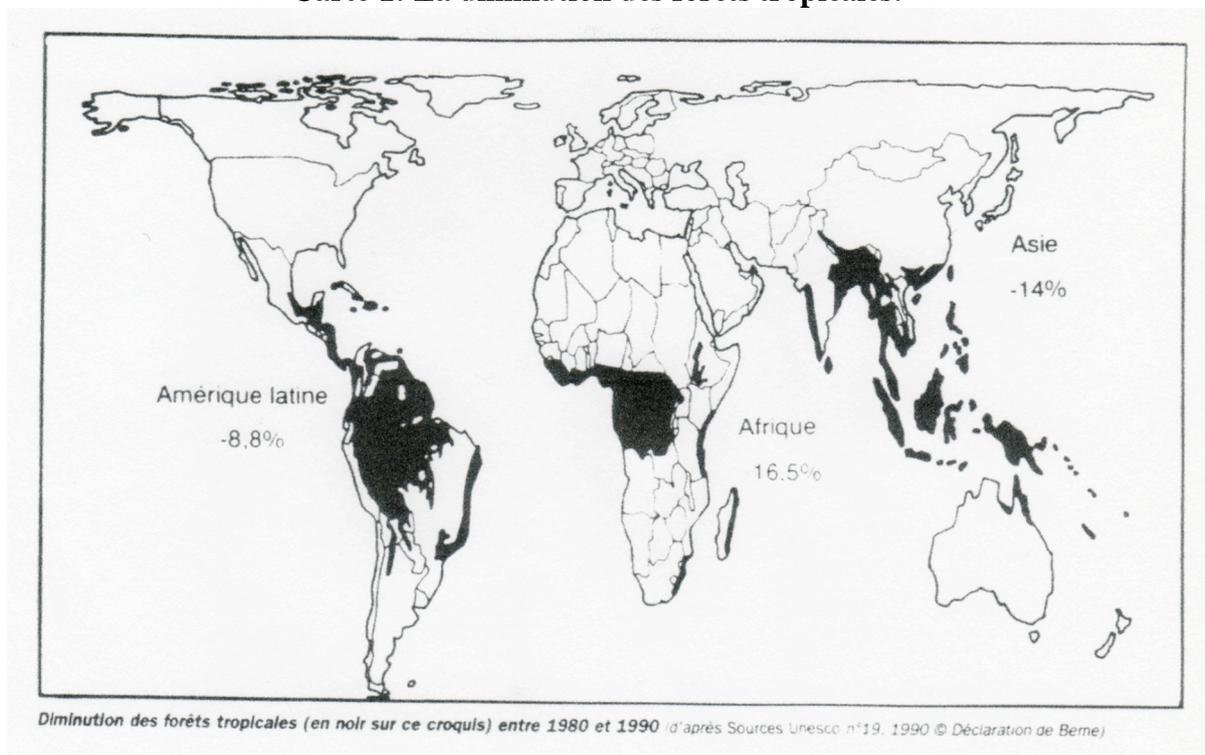
¹. BERGERON Y., GAGNON D., MAUFETTE Y., TARDIF J., *La forêt menacée*, dans BARRERE M. (sous la dir. de), *Terre patrimoine commun*, op. cit., p. 58.
Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 60-61.

Le défrichement par les éleveurs qui brûlent le couvert forestier amazonien se fait souvent en dehors de toute rationalité écologique, voire de toute légalité.

Les migrations volontaires ou encouragées de populations à la recherche de leur subsistance vers des régions forestières accélèrent le processus de déboisement: ainsi, les migrations des années 1960-70 de personnes chassées des provinces du Sud et Nord-est brésilien vers l'Amazonie, au sud du Para et autour de l'axe Brasilia-Belem. Lutte pour la subsistance, lutte autour de la propriété foncière et rupture écologique entretiennent ici des rapports complexes.¹

Il faut noter aussi le rôle néfaste joué par les modèles agricoles tournés vers l'exportation. Le manioc thaïlandais exporté vers l'Europe est cultivé sur les zones de l'est et du nord-est de la Thaïlande autrefois boisés. Le bétail élevé en Amérique centrale et exporté aux Etats-Unis a fait disparaître 60% de la forêt tropicale de plaine depuis 1950.²

Carte 1: La diminution des forêts tropicales.



Source: ENDA-Vivre autrement, Rio de Janeiro, n°10, 11 juin 1992, p. 6.

¹. PRESSBURGER M., Entretien avec ENDA-Vivre autrement, propos recueillis par Y. Guyomard et J.M. Harribey, Rio de Janeiro, n° 11, 12 juin 1992.

². SCHMITZ M., *L'environnement en l'an 2000: à bout de souffle*, dans SCHMITZ M., *Les conflits verts, La dégradation de l'environnement, source de tensions majeures*, Bruxelles, GRIP, 1992, p. 51.

b) L'exploitation forestière et minière.

Elle est à l'oeuvre dans la plupart des régions du monde mais revêt une importance inégale.

Globalement, la vente de bois tropical a augmenté de 145% entre 1950 et 1985. Parallèlement la consommation de papier et de carton avait triplé en Europe.¹

En Asie de l'est, la forêt tropicale humide est surtout utilisée pour ses bois précieux. Au Sénégal, 4,5% du capital forestier est absorbé chaque année, indépendamment des déchiffrements agricoles et de l'avancée du désert².

4.4. La diversité biologique menacée.

Bien que l'inventaire soit très inégalement fait selon les espèces³, environ 1,4 million d'espèces vivantes peuplant la planète ont été répertoriées sur un total estimé de 33,5 millions⁴. Elles constituent un réservoir fabuleux de richesses sous forme de produits alimentaires, de fibres végétales, de plantes médicinales et de matières premières. Or le taux d'extinction des espèces est très largement supérieur à ce que serait un taux naturel en l'absence de toute influence humaine: de 50 à 1000 fois selon les espèces.⁵

L'extinction d'une espèce est une perte irréversible et qui dépasse de beaucoup sa seule dimension parce qu'elle introduit une rupture dans la chaîne biologique entraînant la disparition d'autres espèces: tel est le cas de la chauve-souris en Malaisie qui assurait la pollinisation de la fleur du durian, un fruit très populaire; tel est le cas de l'éléphant dans certaines zones d'Afrique du Sud dont le départ a entraîné celui d'autres herbivores parce que la savane n'était plus protégée par les piétinement des gros mammifères.⁶ Peu à peu se construit l'idée que la protection de la diversité ne consiste pas à sauver telle ou telle espèce menacée mais à respecter l'équilibre écologique sur lequel reposent les interactions dynamiques entre les espèces.⁷

¹. SCHMITZ M., *L'environnement en l'an 2000: à bout de souffle*, op; cit., p. 51-52.

². HERSCHEL U.K., *Reboisement: leurs et leurs de la participation populaire*, ENDA-Vivre autrement, n°10, Rio de Janeiro, 11 juin 1992, p. 5.

³. VINCENT C., *L'inventaire de la nature*, Le Monde, 2 juin 1993.

⁴. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 63.

⁵. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 61-64.

ALLAIS C., *L'état de la planète en quelques chiffres*, op. cit., p. 176.

CANS R., *La biodiversité en réduction*, Le Monde, 2 juin 1993.

⁶. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 63.

⁷. GEE H., *La protection de la diversité biologique doit être globale*, Le Monde, 23 décembre 1995.

La fragmentation du paysage a des effets pervers, Le Monde, 23 décembre 1995.

DUFOUR J.P., *L'homme dégrade la biosphère mais peut corriger les dégâts*, Le Monde, 23 décembre 1995.

Les activités humaines sont devenues la cause principale de la disparition des espèces parce qu'elles perturbent et altèrent l'habitat naturel. 65% des habitats de la faune et de la flore en Afrique tropicale et 68% de ceux des pays tropicaux d'Asie du sud et de l'est ont été convertis à d'autres usages.¹

La forêt tropicale, une fois coupée, laisse la place à une végétation pauvre car les pluies chaudes et fortes abîment rapidement les sols dénudés.

Lorsque les activités humaines ne conduisent pas à la destruction directe et immédiate d'espèces, elles peuvent provoquer cependant des transformations des milieux dans lesquelles elles évoluent. Ainsi, le pin noir méditerranéen n'est pas menacé d'extinction mais la fragmentation de ses biotopes naturels contribue à appauvrir génétiquement les sous-espèces qui le composent alors que "la diversité biologique au sein d'une espèce est la condition de sa survie à long terme".²

Par ailleurs, les manipulations génétiques rendues possibles par les développements scientifiques aboutissent, par le biais de la sélection des espèces les plus productives et les plus rentables, à la diminution de la diversité des espèces animales et végétales et à la modification des comportements de consommation. Ainsi, la tomate *flavour savour* (*Flavr Savr*), premier aliment génétiquement modifié, est désormais proposée aux consommateurs du Midwest et de la Californie et bientôt d'ailleurs.³ Plus grave peut-être, les conséquences des manipulations ne sont pas maîtrisées: le colza génétiquement modifié peut s'hybrider à grande distance, et malgré cela, les Etats-Unis et la Commission européenne autorisent sa commercialisation.⁴

L'apparition et la disparition des espèces sont des lois naturelles. Mais l'intervention de l'homme modifie radicalement les échelles de temps au cours desquelles se produisent ces phénomènes. "Nous sommes en train d'appauvrir considérablement toute une diversité biologique au moment même où nous pourrions commencer à l'appréhender dans sa globalité."⁵

Cette dernière réflexion pourrait être étendue à l'ensemble de la crise du modèle de développement. Au moment où les progrès de la productivité permettraient d'envisager de satisfaire correctement les besoins alimentaires de tous les habitants de la planète, le monde ne réussit pas à faire reculer la pauvreté, ni au sein des pays sous-développés, ni même au sein des pays développés.

Le modèle de développement dont la finalité est la production pour la rentabilité du capital rencontre des limites au regard de ses propres critères:

¹. Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit., p. 62.

². BARBAULT R., Forum de l'Union Internationale des Sciences Biologiques, Paris, 5 au 9 septembre 1994, cité par CANS R., *Les mystères de la transmission du vivant*, *Le Monde*, 14 septembre 1994.

³. VINCENT C. *Nourritures géniques*, *Le Monde*, 1er juin 1994.

⁴. TARDIEU V., *Le colza transgénique laisse échapper ses gènes*, *Le Monde*, 26 juin 1996.

⁵. BLANC P., *Le capital biologique menacé*, *Dossiers du Nouvel Observateur*, *Demain la terre*, n° 11, p. 55.

- Le maintien de la pauvreté est, en même temps, un obstacle à l'élargissement des marchés et une nécessité pour que les populations les plus nanties puissent continuer à jouir d'un mode de production et de consommation exclusif et non généralisable. On peut s'interroger sur le point de savoir si la science économique est véritablement sortie de la logique de Malthus qui affirmait *l'utilité de la misère*. Par contre, il ne fait plus de doute que les deux facettes du modèle de développement, à savoir son endroit (le développement réalisé) et son envers (le sous-développement) sont toutes les deux des causes de la dégradation de l'environnement.

- Les atteintes au stock de ressources naturelles, biologiques et minérales, perturbent les modes d'appréhension du calcul rationnel. Il ne s'agit pas simplement de prendre en compte la pollution de tel fleuve, l'épuisement de telle ressource, mais l'ensemble des mécanismes de régulation conditionnant la vie de toutes les espèces et de leur milieu.

- La pollution du monde doit être analysée dialectiquement comme un résultat de la rationalité et comme une source de celle-ci. D'un trait magistral, Serres montre que, non seulement s'approprier aboutit à polluer, mais aussi que polluer, c'est s'approprier: "Dominer, mais aussi posséder. L'autre rapport fondamental que nous entretenons avec les choses du monde se résume dans le droit de propriété. (...) Or j'ai souvent noté qu'à l'imitation de certains animaux qui compissent leur niche pour qu'elle demeure à eux, beaucoup d'hommes marquent et salissent, en les conchiant, les objets qui leur appartiennent pour qu'ils restent leur propre ou les autres pour qu'ils le deviennent. Cette origine stercoraire ou excrémentielle du droit de propriété me paraît une source culturelle de ce qu'on appelle pollution, qui, loin de résulter, comme un accident, d'actes involontaires, révèle des intentions profondes et une motivation première. Allons déjeuner ensemble tout à l'heure: quand passera le plat commun de salade, que l'un de nous crache dedans et aussitôt il se l'approprie, puisque nul autre ne voudra plus en prendre. Il aura pollué ce domaine et nous réputerons sale son propre. Nul ne pénètre plus dans les lieux dévastés par qui les occupe de cette façon. Ainsi la souillure du monde y imprime la marque de l'humanité, ou de ses dominateurs, le sceau ordurier de leur prise et de leur appropriation."¹

L'examen de la crise du modèle de développement tel qu'il a été promu ou désiré peut apparaître comme un réquisitoire dressé contre lui, mais il se voulait avant tout un diagnostic avant d'aborder la critique du concept de développement.

¹. SERRES M., *Le contrat naturel*, op. cit., p. 59-60.

II- La critique du développement.

Lorsque l'usage du concept de développement se généralisa au cours des années 1950-60 dans la science économique, celle-ci n'était pas absolument vierge de toute discussion sur le développement. Déjà, la plupart des grands économistes s'étaient souciés des perspectives d'évolution à long terme des systèmes économiques. Et, en dépit des quelques efforts tentés par ceux qu'on a appelés les *pionniers du développement*¹ pour prendre leurs distances avec l'économie néo-classique (notamment par la prise en compte du temps, des comportements sociaux ou des facteurs culturels), l'économie du développement s'est tout de même intégrée à la démarche dominante. Le concept de développement ne fonde pas véritablement un nouveau paradigme économique: il s'inscrit dans ceux existants parce qu'il reste prisonnier de son identification au progrès, la croyance en celui-ci constituant la référence commune à tous les discours économiques entendus jusqu'ici et à la plupart des interrogations philosophiques de la pensée occidentale de l'Antiquité à nos jours. Nous essaierons d'analyser la problématique du développement commune à toutes les stratégies mises en oeuvre (A) et la remise en cause qui l'atteint jusque dans sa dimension socio-culturelle (B).

A- Critique de la problématique du développement.

En apparence, les grands courants de la pensée économique s'opposent sur la question du développement. En réalité, ils partagent la même conception du progrès.

1. De faux clivages apparents entre les classiques, les marxistes et les néo-classiques à propos du développement.

Avec le déclenchement de la révolution industrielle, le capitalisme semble porteur d'une dynamique économique que, dès son origine, l'économie politique a placée au centre de ses préoccupations.

¹. MEIER G.M., SEERS D., *Les pionniers du développement*, Paris, Economica, 1988.

1.1. La problématique classique: partage et réinvestissement du surplus social.

Adam Smith situant l'origine des richesses dans le travail humain, expliquait que la division du travail permettait d'augmenter la productivité de celui-ci et de dégager un surplus (= produit net - salaires) croissant si celui-ci est réinvesti. Or, le surplus se partageant en rente foncière et profit capitaliste, la nécessité d'augmenter la production agricole sur des terres de moins en moins fertiles faisait craindre à David Ricardo l'accroissement de la part de la rente et par conséquent une baisse de celle du profit industriel en l'absence d'une baisse des salaires. A long terme, Ricardo envisageait donc une raréfaction des possibilités d'accroissement du capital et une stagnation du capitalisme. Pour des raisons un peu différentes tenant à la croissance démographique, Thomas Malthus entrevoyait la même issue; par ailleurs, il fut l'un des premiers à sentir le risque de crise de sous-consommation dans l'économie capitaliste.

1.2. La problématique marxienne: accumulation et baisse du taux de profit.

Karl Marx souligna sans ambiguïté le progrès matériel apporté par le capitalisme. En reprenant la notion classique de surplus, il mit au jour le ressort de la dynamique capitaliste: le surplus, sous la forme de plus-value, est transformé en capital toujours croissant, permettant le développement des forces productives. Cependant, à la différence des classiques, il ne définit pas le surplus de manière absolue par rapport à un état naturel de rareté: il le voit comme le résultat d'un rapport de forces social. D'autre part, l'accumulation comporte en elle deux contradictions que Marx pense fatales pour le système:

- une contradiction de classes, facteur d'auto-limitation de la plus-value bien que lui-même permettant l'élargissement des débouchés;
- une contradiction interne à la classe capitaliste: la concurrence et le progrès technique poussent à l'élévation de la composition organique du capital qui provoque une baisse du taux de profit.

La réunion de ces deux contradictions engendre des crises périodiques de suraccumulation et de surproduction annonciatrices d'une crise finale.

Indépendamment de leur erreur de prévision sur la fin prochaine du capitalisme, les problématiques classique et marxienne ont pour principal intérêt de mettre en relief le rôle majeur du réinvestissement productif du surplus. Les modèles de croissance modernes, par exemple celui de Von Neumann, définiront un sentier de croissance tel que le

taux de croissance égale le taux de profit, et tous les modèles de développement appliqués aux pays du tiers-monde insisteront sur le rôle-clé de l'investissement.

Par ailleurs, ces deux approches ont en commun de lier l'analyse de l'accumulation à celle des cycles économiques. Enfin, la mise en relation de la croissance économique et de la croissance démographique est récurrente: le plus souvent à propos bien sûr des pays du tiers-monde, mais aussi sur un plan mondial devant le risque d'épuisement des ressources naturelles. A ce propos, le rapport Meadows au Club de Rome¹ fut accusé de contenir une vision de type malthusien.

1.3. La problématique néo-classique: de l'équilibre statique à la croissance équilibrée.

Au départ, l'élaboration théorique néo-classique se consacre entièrement à la détermination des conditions de l'équilibre sur tous les marchés concurrentiels et abandonne les perspectives d'évolution à long terme. Il faudra attendre la seconde génération des modèles de croissance, à partir de celui de Solow, pour que le postulat de concurrence des marchés avec son corollaire, la parfaite flexibilité des prix, permettent, par la substitution des facteurs de production, la croissance à long terme, le long d'un sentier. La croissance équilibrée ne dépend alors que de deux facteurs exogènes: la croissance de la population active et le progrès technique.

Bien que chronologiquement antérieures, les réflexions de Keynes et de Harrod peuvent être considérées comme allant au-delà des thèses néo-classiques: l'équilibre de sous-emploi est plus probable que celui de plein-emploi et le sentier de croissance est instable à long terme. Nul doute que le contexte historique d'élaboration de ces analyses ait joué une grande influence sur leurs auteurs: la crise des années 1930 pour les keynésiens et la croissance soutenue d'après-guerre pour les néo-classiques contemporains.

Compte tenu de la dépendance de ces analyses à l'égard de leur contexte, il est compréhensible que le cadre théorique fourni par l'économie néo-classique et même keynésienne ait été peu attractif pour la théorie du développement naissante. Il existe bien sûr une analyse libérale du sous-développement, mais il s'agit d'une analyse en creux, parce qu'elle se rattache davantage au libéralisme par son côté normatif (des principes de politiques de développement) que par une analyse des causes du sous-développement.

¹. MEADOWS D., *Halte à la croissance?*, Paris, Fayard, 1972.

Un peu en marge des néo-classiques orthodoxes, la démarche schumpéterienne renoue par certains côtés avec les démarches classique et marxienne: le développement du capitalisme dépend de l'innovation, tant technique qu'organisationnelle. Si la vague d'innovations s'estompe, les occasions de profits disparaissent. La question des transferts de technologies dans les pays du tiers-monde pour démarrer et accélérer le processus du développement est l'une des plus discutées.¹

Le caractère disparate de ces approches ne doit pas faire illusion: il est en fait secondaire par rapport au point commun qui les unit.

2. L'idée de développement est fondée sur celle de progrès et celle de progrès sur une conception linéaire du temps.

2.1. L'idéologie du progrès.

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la pensée occidentale, de Lucrèce aux philosophes du siècle des Lumières, a conféré au temps une vertu prophétique: celle de conduire l'humanité à son Destin. Le temps constitue la trajectoire fléchée menant à l'Age d'or, l'axe orienté sur lequel l'humanité ne peut occuper que des positions sans cesse croissantes.²

Raymond Aron a montré combien la notion de sens de l'histoire était typiquement chrétienne : en marchant vers son Destin, l'humanité accomplit le dessein que Dieu a conçu comme un progrès spirituel. Qu'importe si, au fur et à mesure que progressent les sciences et les techniques, la pensée occidentale va peu à peu opérer une dénaturation de l'idée de progrès entre la signification spirituelle qu'en avait donnée Saint Augustin et la signification profane qu'elle prendra au XVIII^e siècle lorsque la Raison deviendra l'instrument du progrès en remplacement de la grâce divine et lorsque la foi dans le progrès se résumera à un hymne à la science. Si l'on fait une place à part à Jean-Jacques Rousseau qui voyait plutôt l'âge d'or de l'humanité dans son passé, il subsistera cette croyance en l'association de la science, de la raison, de la civilisation, du progrès, du bonheur, de la justice. Condorcet et surtout Turgot préfigurent Auguste Comte et sa loi des trois états: théologique, métaphysique, positif.

Mais si la chrétienté a fait sienne l'idéologie du progrès et du sens de l'histoire, celle-ci n'est pas née avec elle. Elle remonte au judaïsme pour lequel la révélation

¹. Cf. la discussion autour de EMMANUEL A., *Technologie appropriée ou technologie sous-développée?*, Paris, PUF, 1981.

². Par contraste, Louis Dumont a insisté sur le cas de l'Inde qui est restée étrangère à cette idée. DUMONT L., *Homo hierarchicus, essai sur le système des castes*, op. cit.

est progressive: d'Abraham, Père du peuple élu, à Moïse à qui la Loi est donnée, aux prophètes qui la complètent et lui donnent un sens universel, à Isaïe et Ezéchiel qui annoncent l'arrivée du Messie, l'idée d'une promesse d'un paradis bien supérieur à celui jadis perdu est introduite. Le théologien Eugen Drewerman rattache la crise de la modernité à l'anthropocentrisme chrétien hérité de la Bible dans laquelle "la nature est considérée comme une sorte de scène qui n'est là que pour mettre en valeur le rôle de l'homme"¹.

Malgré les controverses liées à sa théorie de l'évolution biologique par la sélection naturelle, Charles Darwin, qui reconnut sa dette intellectuelle envers l'*Essai sur le principe de population* de Malthus, a donné dans *L'origine des espèces* en 1859 un soubassement scientifique à la croyance en la nécessaire, inévitable et bénéfique marche en avant du progrès. Certes, le progrès est bien perçu comme s'accompagnant d'une diversification du tissu social génératrice d'inégalités. Mais le progrès économique en paraît le vecteur principal aux yeux de Smith et même de Marx qui en dénonce pourtant les injustices. Le XIX^e siècle est celui de l'apogée de l'idée de progrès et seul peut-être Georges Sorel² en contestera l'idéologie qui légitime la bourgeoisie.

Le glissement de sens de *progression des techniques* à *progrès technique*, puis l'assimilation de ce dernier au *Progrès* marque le passage abusif de l'ordre technique qui est cumulatif à l'ordre politique, culturel, symbolique ou psychologique qui est répétitif. Régis Debray fait remarquer que l'ordinateur est plus performant que le boulier, mais que Husserl n'est pas un philosophe plus "profond" que Platon et que les guerres du XX^e siècle sont plus sauvages et meurtrières que celles du XIX^e, et celles-ci que celles du XVIII^e, etc. "La notion de progrès n'a aucun sens dans l'ordre symbolique, intellectuel, affectif ou psychologique (...) pas plus que dans l'ordre politique."³

2.2. Le développement est un résultat du progrès technique.

La conception schumpéterienne présente explicitement le développement comme un résultat du progrès technique. Telle est aussi la conception néo-

¹. DREWERMANN E., *Le défi de l'apocalypse*, Entretien avec Les Réalités de l'écologie, n° 51, mars 1994, propos recueillis par J.P. Besset.

². SOREL G., *Les illusions du progrès*, Paris, Rivière, 1908.

³. DEBRAY R., *Un mythe occidental*, Le Courrier de l'UNESCO, décembre 1993.

classique: les études de Denison et de Carré, Dubois, Malinvaud attribuent au moins la moitié du taux de croissance à l'influence du progrès technique ¹.

Quant à la conception marxienne, d'une part, elle explique le développement cyclique alternant phases d'expansion et de crise d'une durée de 8 à 10 ans par le rythme du renouvellement des équipements, et surtout d'autre part, elle affirme à l'adresse de Feuerbach: "Il ne voit pas que le monde sensible qui l'entoure n'est pas une chose donnée immédiatement et de toute éternité, toujours semblable à elle même, mais le produit de l'industrie et des conditions sociales, et ce au sens de produit historique, de résultat de l'activité de toute une suite de générations, dont chacune s'élevant sur les épaules de la précédente, continue à développer son industrie et son commerce, et modifie son ordre social en fonction du changement des besoins."² Marx ne cessera d'affirmer la nécessité de développer les forces productives et il louera les mérites de la bourgeoisie pour avoir accompli cette tâche³. Sans doute Marx reprend-il à son compte les idées de continuité et d'accumulation historiques qui sont constitutives de celle du progrès, admises implicitement par tous (sauf peut-être à nouveau par Rousseau pour lequel le progrès matériel n'entraîne pas le progrès moral): le temps est donc linéaire et puisque la continuité de l'histoire acquiert ainsi un sens, il est logique que l'histoire ait une fin, le paradis sur terre, la terre d'abondance, ou bien le communisme sans classes.

2.3. Le développement est la reprise du mythe prométhéen.

Doté de la science des arts et de la puissance du feu, l'homme soumet la nature à sa volonté afin d'accomplir son parcours qui doit le mener au stade de l'homme achevé,... égal des dieux? Le fantôme de Prométhée hante toute la pensée économique, sociale ou philosophique occidentale, explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment, avec enthousiasme ou honteusement, péremptoirement ou prudemment.

De René Descartes "...connaissant la force et les actions de feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les corps qui nous environnent, (...) nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et aussi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature"⁴, à Francis Bacon "l'homme ne

¹. CARRE J.J., DUBOIS P., MALINVAUD E., *La croissance française: un essai d'analyse économique causale de l'après-guerre*, Paris, Seuil, 1972.

². MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande, Conception matérialiste et critique du monde*, 1845-1846, dans *Oeuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1982, tome 3, p. 1078.

³. MARX K., ENGELS F., *Manifeste du Parti Communiste*, 1848, dans *Oeuvres*, tome 1, op. cit.

⁴. DESCARTES R., *Discours de la Méthode*, VI, 1637, Paris, Union Générale d'Editions, 10/18, 1963, p. 74-75.

commande à la nature qu'en lui obéissant"¹, à Saint-Simon "la société n'a pas pour but de dominer les hommes, mais la nature", à Marx "la philosophie fait sienne la profession de foi de Prométhée: en un mot j'ai de la haine pour tous les dieux! C'est sa propre devise qu'elle oppose à tous les dieux célestes et terrestres, qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême. (...) Parmi les saints et les martyrs du calendrier philosophique, Prométhée est le plus noble."², à Jean Fourastié "nous travaillons pour transformer la nature naturelle"³, les problématiques sont très proches.

Certes, on peut trouver, notamment chez Marx, d'autres textes où la foi dans le progrès n'excluait pas la prise en compte des dangers que celui-ci faisait courir à la nature.⁴ On peut trouver ensuite des auteurs modernes qui y lisent les bases d'un rapprochement entre marxisme et écologie.⁵ Notre point de vue, car, ici, il ne peut s'agir de possible démonstration, est que, lorsque Marx parle de la nature, il est parfaitement conscient des risques que fait peser sur elle l'accumulation du capital, mais que, lorsqu'il dresse une problématique de transformation sociale, le développement des forces

¹. Cité par ROUSSEL A., DUROZOI G., *Philosophie, notions et textes*, Paris, Nathan, 1980, p. 274.

². MARX K., *Démocrite et Epicure, Avant-propos*, 1841, dans *Oeuvres*, Gallimard, La Pléiade, 1982, tome 3, p. 14-15.

³. FOURASTIE J., *Pourquoi nous travaillons?*, Paris, PUF, Que sais-je? n° 818, 1959.

⁴. "Concrètement, l'universalité de l'homme apparaît précisément dans le fait que la nature entière constitue son prolongement non organique, dans la mesure où elle est son moyen de subsistance immédiat et la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, pour autant qu'elle n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature -ce qui signifie que la nature est son corps et qu'il doit maintenir des rapports constants avec elle pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est liée à la nature ne signifie rien d'autre que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature." (MARX K., *Economie et philosophie*, op. cit., p. 62). "Le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (et c'est bien en cela que consiste la richesse matérielle!) que le travail, qui n'est lui-même que la manifestation d'une force matérielle, de la force de travail humaine." (MARX K., *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, op. cit., p. 1413) On notera que la nature est source de valeurs d'usage mais pas de valeurs d'échange; nous y reviendrons. "Dans une organisation économique de la société supérieure à la nôtre, le droit de propriété de certains individus sur le globe terrestre paraîtra tout aussi absurde que le droit de propriété d'un être humain sur un autre. Aucune société, aucun peuple ni même toutes les sociétés d'une époque prises ensemble ne sont les propriétaires de la terre. Ils n'en sont que les possesseurs, les usufruitiers, et ils devront la léguer aux générations futures après l'avoir améliorée en *boni patres familias* (bons pères de famille)." (MARX K., *Le Capital, Livre III*, op. cit., p. 1385-1386). "Ainsi à chaque pas il nous est rappelé que nous ne gouvernons nullement la nature à la façon d'un conquérant sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui se tiendrait en dehors de la nature, mais que nous appartenons, avec notre chair, notre sang et notre cerveau, à la nature, et que nous existons en son sein, et que toute notre maîtrise sur elle consiste dans le fait que nous avons l'avantage sur tous les autres êtres de connaître et d'appliquer correctement ses lois." (ENGELS F., *Rôle joué par le travail dans la transition du singe à l'homme*, dans MARX K., ENGELS F., *Selected works*, Londres, 1988, p. 361-362, cité par BENTON T., *Marxisme et limites naturelles: critique et reconstruction écologiques, Actuel Marx, L'écologie, ce matérialisme historique*, op. cit., p. 89).

⁵. BIDET J., *Y a-t-il une écologie marxiste?*, op. cit., p. 101-102. "La "valeur-travail", c'est la loi du moindre effort, le travail en tant que recherche rationnelle d'un résultat utile dans le moindre temps. Cette notion est indissociable de celle d'utilité, utilité que le travail tend à produire. La notion marxienne première à cet égard est donc (...) celle de la "valeur-travail-utilité". Le travail en général cherche la production d'une utilité dans le moindre temps de dépense (corporelle-intellectuelle). Le concept marxien de "procès de travail social en général" articule donc la question du travail et celle de l'utilité. Et par là (...) il gouverne une écologie."

productives, envisagé évidemment comme maîtrisé par un prolétariat conscient, prime sur toute considération matérielle, puisque de lui dépend la disparition de la nécessité.

3. La racine commune au libéralisme et au marxisme.

La question du développement est révélatrice de la racine commune au libéralisme et au marxisme dans l'histoire de la pensée.

L'analyse des cinq étapes de la croissance de Rostow¹ est habituellement présentée comme le modèle de base de la théorie libérale du développement. Son caractère libéral ne tient pas aux facteurs auxquels est attribué un caractère explicatif (par exemple, la maturation des conditions matérielles et techniques). Il tient beaucoup plus aux conséquences de politique économique qui résultent de l'automatisme de passage obligatoire d'une phase à l'autre: il faut surtout attendre et laisser faire puisque le processus de développement suit un chemin déjà tracé et exclusif. C'est en ce sens-là que son schéma est libéral. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que, à l'image du progrès en général, le développement économique, synonyme de progrès économique, est linéaire et continu. Lorsque Rostow caractérise la première des cinq phases, la société traditionnelle, par une pensée pré-newtonienne, il fait allusion à un âge où la Raison n'aurait pas encore triomphé.

Marx a la même vision du progrès par lequel doivent passer tous les pays soumis au régime capitaliste: "Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir." Il écrit cela pour dégager "des lois, des tendances qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer."² En voulant découvrir l'essence de l'homme, le Travail, en confiant au prolétariat, celui qui travaille, une mission, construire la société sans classes, Marx donne un sens à la vie humaine, il définit un sens pour l'histoire, et dès lors, ce qui deviendra le marxisme jouera le même rôle que toute métaphysique: le Travail remplace l'âme, la métaphysique de la production remplace la métaphysique religieuse, l'Homme libéré, désaliéné, l'Homme sorti de sa préhistoire remplace Dieu. "Le rapport à Dieu ou le rapport à la Production sont finalement une seule et même chose, transposée à des époques différentes."³

Nous retrouvons ici la critique qui atteint Marx dans sa tentative de recherche de l'essence des choses. Mais, à son tour, la critique rencontre sa propre limite: comme le fait remarquer Alain Lipietz, "à chasser le travail par la porte, on s'expose à laisser

¹. ROSTOW W.W., *Les étapes de croissance économique*, Paris, Seuil, 1960.

². MARX K., *Le Capital*, Préface à la 1^o éd., op. cit., tome 1, p. 549.

³. LEPERS J.M., *La jouissance symbolique*, Paris, Anthropos, 1978, p. 68.

entrer une autre "substance" par la fenêtre: le "désir d'être" fragmenté par le "manque d'être" ¹. Avant de tirer une quelconque conclusion, demandons-nous ce que peut signifier dans l'économie la projection des angoisses ou des fantasmes humains.

En faisant de la rareté la malédiction permanente pesant sur les hommes, ou en faisant de la société d'abondance la condition de leur émancipation future, le libéralisme et le marxisme assignent à l'humanité une tâche, presque un devoir: assurer le progrès matériel dans le temps. Cette jonction paradoxale pour deux théories rivales provient du fait qu'elles raisonnent toutes les deux dans le cadre théorique -justificateur ou critique, peu importe ici- défini pour analyser le capitalisme, système qui, selon le libéralisme et son *homo œconomicus*, consacre la prééminence des activités économiques sur les autres activités sociales, ou système dans lequel plus que dans tout autre, selon le marxisme, la détermination "*en dernière instance*" appartient à l'économie, et qui, de ce fait, réduit l'homme à un être de besoins. Or, écrit Patrick Viveret, en s'inspirant de René Girard et en essayant de faire une synthèse entre Marx et Illich, "le carré des besoins, de subsistance, de protection, de reproduction et d'information se transforme en cube du désir, de richesse, de pouvoir, d'amour et de connaissance, où chaque besoin est toujours présent mais est prolongé et bouleversé par la logique du désir"². Si les besoins peuvent être satisfaits, les désirs sont illimités parce qu'ils expriment les manques d'un être qui se sait voué à la mort, ou selon la formule de Heidegger, d'un *être pour la mort*. Aucune passion ne comporte sa propre limitation en elle même puisque sa fonction est de tromper l'angoisse de la mort inévitable. L'homme fuit sa condition par le divertissement disait Pascal³, la croissance des objets ou des symboles (souvent des objets-symboles d'ailleurs) consommés divertit, détourne son regard de lui-même.

Les couples capitalisme-libéralisme et socialisme-marxisme présentent des réussites-échecs symétriques relativement à la question du développement.

¹. LIPIETZ A., *Le débat sur la valeur: bilan partiel et perspectives partiales*, op. cit., p. 103.
Le monde enchanté, op. cit., p. 73.

². VIVERET P., *Les passions au coeur de l'intelligence*, La lettre de l'économie sociale, janvier 1989, reproduit dans Alternatives Economiques-L'économie en questions, Supplément n° 7, mars 1989, p. 42-46.
Attention Illich, Paris, Cerf, 1976.

³. PASCAL B., *Pensées*, Paris, Gallimard, 1936, Livre de Poche, 1962, p. 99-116.

3.1. Réussite et échec du couple capitalisme-libéralisme.

La réussite du capitalisme, en tant que système, est d'avoir canalisé la plus canalisable des quatre passions, celle de la richesse, parce qu'elle est la seule à pouvoir être mesurée et donc à donner l'illusion à tous qu'ils peuvent toujours gagner quelque chose de plus. Par conséquent, la violence qui peut résulter de la lutte pour la richesse sera toujours moins terrible que celle résultant des luttes pour le pouvoir ou des guerres religieuses. Si l'on adopte comme Girard l'hypothèse freudienne selon laquelle toutes les sociétés humaines sont fondées sur la violence tout en cherchant à la limiter au maximum, on peut comprendre comment, en dérivant l'angoisse de la mort vers la course à la consommation matérielle, le capitalisme ait connu un tel développement. Epancher la soif de consommer jouerait le même rôle dans nos sociétés que les sacrifices dans les sociétés primitives. "Si la catharsis sacrificielle parvient à empêcher la propagation désordonnée de la violence, c'est réellement une espèce de contagion qu'elle réussit à arrêter."¹ Déjà, Montesquieu avait souligné les vertus du *doux commerce*.

Mais l'échec du libéralisme, en tant que théorie, en tant que construction intellectuelle susceptible de répondre au désir de connaissance, est d'avoir tenté de faire croire à l'assimilation du progrès humain au développement économique, à l'inéluctabilité de ce dernier pour peu que le marché puisse jouer son rôle, à la fatalité, ou à leur caractère naturel, des crises venant interrompre momentanément la marche en avant, à *l'existence de la pauvreté fondée sur la rareté et non sur la rigidité des rapports sociaux*, et, *a contrario*, à l'identification de l'abondance aux sociétés productives modernes². Dès lors que l'imaginaire collectif est structuré autour de l'aspiration à la croissance matérielle, le ralentissement de celle-ci exaspère les désirs mais son accélération ne les apaise pas car elle les projette en avant.

¹. GIRARD R., *La violence et le sacré*, op. cit., p. 51.

². Marshall Sahlins a montré combien les sociétés dites primitives furent les premières, et sans doute les seules, à connaître l'abondance non pas grâce à une production sans cesse croissante mais par le choix d'une limitation des besoins et d'une claire identification de ce qui était suffisant. SAHLINS M., *Age de pierre, âge d'abondance, L'économie des sociétés primitives*, 1972, éd. fr. Paris, Gallimard, 1976. Dans la *Préface* à ce livre, Pierre Clastres condamne également l'idéologie économique libérale et le marxisme pour avoir placé l'économie au centre des sociétés; à l'égard du marxisme, il est encore plus sévère puisque celui-ci aurait appliqué aux sociétés primitives le schéma du déterminisme économique. Une fois encore, gardons-nous de tout jugement péremptoire et hâtif en distinguant toujours les écrits de Marx et les élucubrations ultérieures du marxisme. Ainsi, Marx écrit-il dans *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 326-327: "La question de savoir quelle forme de propriété foncière, etc., est la plus productive, ou crée la plus grande richesse, n'a jamais préoccupé les Anciens. A leurs yeux, la richesse n'est pas le but de la production (...) L'enquête porte toujours sur la question: quel mode de propriété crée les meilleurs citoyens? (...) Ainsi, combien paraît sublime la vieille idée qui fait de l'homme (...) le but de la production, face au monde moderne où la production est le but de l'homme et la richesse le but de la production."

3.2 Réussite et échec du couple socialisme-marxisme.

Il faut porter au crédit de Marx d'avoir élaboré la première analyse globale de l'économie capitaliste et de son développement contradictoire, dont les concepts (à différencier des prédictions) conservent encore leur pertinence (force de travail, plus-value, accumulation, ébauche d'une théorie des crises, articulation entre économie et rapports sociaux notamment). Mais cette relative réussite théorique ne dissimule plus aujourd'hui l'échec du socialisme, en tant que système, se réclamant du marxisme. En effet, ce système a cru pouvoir juguler les méfaits de la passion de richesse en créant un Etat vertueux et rationnel qui est devenu le lieu où la soif de pouvoir, passion encore plus dangereuse que celle de la richesse, a pu se déchaîner, sans que les besoins matériels soient satisfaits correctement.

Le libéralisme (bien au-delà de l'oeuvre de Smith) et le marxisme (bien au-delà de l'oeuvre de Marx) ont donc fonctionné chacun de leur côté comme idéologies. Mais peut-être ont-ils fonctionné également comme deux idéologies liées entre elles, voire comme une même idéologie, en tout cas sur le point du développement économique dont le tracé serait jalonné d'étapes universelles. En allant plus loin, tous les messianismes issus de la pensée occidentale, le messianisme judéo-chrétien, le messianisme marxiste, le messianisme techno-scientiste, ce dernier s'épanouissant à la fois dans le positivisme et le libéralisme, se sont renforcés mutuellement pour ériger en finalités le développement et le progrès que l'on peut atteindre grâce à la rationalité.

La crise sociale (et pas seulement économique) et écologique qui atteint le monde en cette fin de XX^e siècle ne présente-t-elle pas l'aspect d'une crise du modèle de développement dans les deux sens du mot modèle: organisation structurée de la planète et projet pour celle-ci? La critique de ce développement ne repose-t-elle pas la question que suggérait Keynes dans ses *Perspectives économiques pour nos petits-enfants*: les crises des sociétés d'abondance ne seraient-elles pas des crises marquant la difficulté de passer de l'ère de l'économique à l'ère de l'au-delà de l'économique où le problème à résoudre n'est plus celui de la subsistance mais celui de la transformation des rapports sociaux? Devant la difficulté de la tâche, et pour éviter de l'affronter, les sociétés organiseraient une régression, au sens psychanalytique, en ramenant le problème à un niveau archi-connu: gérer la pénurie. Ainsi, "ne devons-nous pas nous attendre à une "dépression nerveuse" universelle?" demandait Keynes¹.

¹. KEYNES J.M., *Perspectives économiques pour nos petits-enfants*, 1930, dans *Essais sur la monnaie et l'économie, Les cris de Cassandra*, Paris, Payot, 1971, 1990, p. 135. Bien qu'il s'en défende, Keynes serait particulièrement proche de Marx, et pas seulement pour la théorie de la monnaie ou celle du circuit. D'ailleurs, son traducteur et préfacier Michel Panoff souligne ainsi ce point: "Il s'agit tout bonnement, quoique le mot n'en soit pas prononcé, d'une entreprise de *désaliénation*. Et l'on ne doutera pas que c'est bien ainsi que l'entendait

4. L'idéologie de la fin de l'histoire.

S'il fallait encore une preuve de la très forte imbrication entre le scientisme et la croyance en un progrès linéaire et univoque dont le développement économique est le moyen, on la trouverait dans le discours actuel sur la fin des idéologies.

Le discours sur la fin *des* idéologies nourri par la déroute de *l'une* d'elles va de pair avec l'affirmation que la société libérale, économiquement et politiquement, représente la forme achevée et indépassable de l'histoire humaine. Selon Francis Fukuyama¹, réhabilitant la thèse hégélienne de l'intégration par la conscience universelle des idéaux de la Révolution française, la victoire du libéralisme (ce terme pris dans son sens le plus large) dans le monde entier témoigne du progrès ainsi définitivement acquis. Le marché étant le seul horizon possible, l'histoire serait terminée.

Le but de la démonstration peut être synthétisé ainsi: le progrès (finalité humaine) suppose le développement économique qui lui même suppose le respect des lois du marché. La suite d'implications logiques contenues dans ce raisonnement est la suivante:

progrès \Rightarrow développement économique \Rightarrow économie de marché.

A supposer que cette série d'implications soit vraie, qu'est-ce qui permet d'établir que les implications réciproques soient vérifiées de telle sorte que nous ayons affaire à des identités?

Que ce soit dans la version donnée par le mouvement marxiste (le communisme sera la phase finale de l'histoire) ou dans celle proposée par Fukuyama (le marché représente déjà cette phase), la fin de l'histoire remplit son office d'idéologie. Le marxisme, en tant qu'idéologie, est sans doute défunt; mais, le libéralisme moderne vérifie la phrase de Bertrand Poirot-Delpech: "Le propre des idéologies est de se nier comme telles."² En restant seul en lice, le libéralisme rend ainsi un ultime hommage à... Marx pour qui l'idéologie est, par nature, globalement unique et dominante³ puisqu'elle est fausse conscience pour les classes dominées, servant de légitimation (au sens de Bourdieu) du pouvoir de la classe elle aussi dominante.

Keynes lui-même, quand on aura remarqué que depuis *Economie et Philosophie* de Marx, il ne s'était point vu de portrait aussi puissant de l'homme aliéné que dans ces dernières pages." (p. 10)

¹. FUKUYAMA F., *La fin de l'histoire?*, *Commentaire*, n° 47, automne 1989.

La fin de l'histoire et le dernier homme, Paris, Flammarion, 1992.

². POIROT-DELPECH B., *Diagonales, Woody contre Kuku*, *Le Monde*, 19 février 1992.

Diagonales, Retour de l'idéologie, *Le Monde*, 11 mars 1992.

³. La formule actuelle "la pensée unique" qui a connu un succès foudroyant a-t-elle un autre sens qu'*idéologie dominante*?

L'acceptation assez large de la notion d'un sens de l'histoire (en tant que direction et en tant que signification, comme le note Serge Latouche¹) et donc d'une fin de celle-ci (en tant qu'achèvement et en tant que finalité, ajoutons-nous) communes à tous les courants de la pensée économique et à beaucoup de courants de la pensée tout court, constitue la limite principale du concept de développement. Ainsi se dessine lentement l'opposition entre une problématique d'un sens de l'histoire et celle d'une pluralité des possibles reflétant la complexité des choses et les diversités culturelles.

B- Critique socio-culturelle du développement.

Il faut noter que la radicalité des critiques apportés au modèle libéral du développement par l'ensemble des courants tiers-mondistes, souvent inspirés par le marxisme et ses analyses de l'impérialisme, a débouché sur des propositions dont la mise en oeuvre s'est révélée décevante.²

Aussi, devant la crise du modèle de développement occidental, devant les difficultés persistantes pour le plaquer sur des sociétés différentes, et devant les faiblesses de la plupart des théories pour en rendre compte, des voix s'élèvent pour aller au-delà et remettre en cause la notion de développement, l'idée même de la nécessité du développement. Deux auteurs doivent être particulièrement cités pour une telle contribution: Serge Latouche³ et François Partant⁴. Ils ne refusent pas seulement une conception economiciste et ethnocentriste du développement dont même les organismes internationaux s'écartent maintenant⁵, mais mènent la critique jusqu'à son terme: puisque le développement est inséparable de la culture occidentale, il ne peut que conduire à la mort des autres cultures et doit donc être rejeté.

¹. LATOUCHE S., *Le procès de la science sociale*, op., cit., p. 197.

². Dans notre Mémoire de DEA, op. cit., nous avons essayé de présenter une synthèse des analyses du sous-développement et de leurs limites.

³. LATOUCHE S., *Critique de l'impérialisme, Une approche marxiste non léniniste des problèmes théoriques du sous-développement*, Paris, Anthropos, 1979.

Faut-il refuser le développement?, Paris, PUF, 1986.

L'occidentalisation du monde, op. cit.

La planète des naufragés, Essai sur l'après-développement, Paris, La Découverte, 1991.

⁴. PARTANT F., *La fin du développement, Naissance d'une alternative?*, Paris, Maspero, 1982.

La ligne d'horizon, Essai sur l'après-développement, Paris, La Découverte, Cahiers Libres, 1988.

⁵. "Si le développement commence en effet dans la culture des hommes, dans leur culture matérielle comme dans leur culture symbolique, il doit aussi déboucher sur l'épanouissement culturel pour tous et pour chacun. C'est en effet la culture qui constitue la source et la finalité du développement, qui lui donne élan, qualité, sens et durée et qui donne un visage aux promesses de demain." PEREZ DE CUELLAR J., *Le contrat*, Le Monde, 12 décembre 1992.

1. L'analyse socio-culturelle du (sous-)développement.

Nous avons déjà souligné, pour dire notre accord avec cette thèse, que le sous-développement ne pouvait être compris comme un simple résultat d'une exploitation économique mais comme un processus de destruction sociale et culturelle globale. Mais il nous faut maintenant interroger les racines théoriques de cette approche.

1.1. Les bases théoriques de l'analyse socio-culturelle du (sous-)développement.

Serge Latouche récuse les analyses libérale et marxiste selon lesquelles le capitalisme serait par nature auto-dynamique. L'entropie qui le caractériserait rendrait nécessaire la domination impérialiste préalable pour que le développement puisse avoir lieu. Le capitalisme ne peut être considéré comme un *système* transplantable et capable d'impulser le développement du seul fait de sa nature faussement expansive. Les pays pauvres sont aujourd'hui doublement handicapés: le choc impérialiste les a déculturés et, lorsque des rapports de production capitalistes y sont introduits à la suite de ce choc, ils n'ont pas, eux, la possibilité de trouver une impulsion pour leur développement dans un ailleurs qu'ils pourraient dominer. Il faut donc refuser ce développement qui signifie simplement aliénation puisque les déracinés culturellement n'ont d'autre désir que de s'identifier aux occidentaux et n'ont d'autre façon de mesurer cette identification que d'adopter les critères de ceux-ci dont le principal est le PIB par tête sans se rendre compte que cet indicateur est la négation même de la diversité des genres ou des modes de vie puisque "les *genres* de vie ne se différencient plus que par leurs *niveaux*"¹.

Selon Latouche, l'échec du développement est l'échec de l'Occident dans son projet et son oeuvre d'occidentalisation du monde. L'idéologie justifie ce projet et cette oeuvre par un schéma d'une "unité *essentielle* de l'humanité"² qui n'est en fait qu'un produit de l'imaginaire de l'homme occidental. Non seulement ce développement secrète l'exclusion mais il ne serait pas possible sans elle: "L'Occident n'a probablement pu produire des ordinateurs *que* parce que quelque part des gens mourraient de faim et de désirs."³ Le projet occidental s'accommode de l'intégration, ça et là, de quelques pays au train du développement: il y a des cas d'occidentalisation réussie. Mais, il suppose un échec pour le tiers-monde considéré dans son ensemble car le développement est inséparable d'un processus de maîtrise et de domination du monde. Or un tel processus, par définition, ne peut

¹. LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 179.

². LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 84.

³. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 94.

être accessible à tous: “L’échec se traduit par l’insertion des seules élites dans la modernité de l’Occident, tandis que les masses sont marginalisées.”¹

L’échec du développement ne doit pas être compris seulement comme l’échec des pays pauvres dans leur tentative d’imiter l’Occident, il doit être compris comme l’échec de l’ordre occidental lui-même parce que la culture de la technique et de l’industrialisation qu’il propose et impose est incapable de “réenchanter le monde et de lui donner un sens”. En outre, “il ne peut non plus satisfaire ses promesses d’abondance.”²

Cette analyse s’appuie sur le concept d’Occident que l’auteur définit comme la conjonction d’une entité géographique, l’Europe, d’une religion, le christianisme, d’une philosophie, celle des Lumières marquée par le concept d’universalité dont le vecteur serait la science et la technique et dont la justification serait l’idéologie des droits de l’homme, et enfin d’un système économique, le capitalisme qui a consacré l’utilitarisme et la rationalité et dans lequel la valeur économique a supplanté la valeur éthique.

1.2. Eléments d’appréciation de l’analyse socio-culturelle.

L’analyse de Latouche éclaire de manière souvent forte plusieurs points fondamentaux mais certains d’entre eux soulèvent quelques difficultés concernant le postulat, la problématique et la conclusion.

a) Le postulat.

Le fait que le capitalisme ait besoin pour se développer d’un environnement socio-culturel favorable, voire même de l’intervention d’un Etat, peut-il être considéré comme une preuve qu’il n’est pas auto-dynamique par nature? La difficulté est immédiatement levée dès qu’on admet que les structures étatiques et les systèmes de valeurs font pleinement partie du système. On sait depuis longtemps qu’un mode de production n’est pas seulement une infrastructure; la nouveauté est que cette dernière n’est pas déterminante de façon mécanique. Or, l’argument de Serge Latouche ne tiendrait que si on adoptait une conception très économiciste du système économique, ce qui serait contradictoire avec toutes les thèses défendues par l’auteur.

¹. LATOUCHE S., *L’occidentalisation du monde*, op. cit., p. 95.

². LATOUCHE S., *L’occidentalisation du monde*, op. cit., p. 112.

Existe-t-il des cas où l'on puisse dire que le *démarrage* industriel fut apporté par une domination exercée *sur* d'autres peuples? Nous n'en connaissons pas. En revanche, il existe des cas où ce démarrage a pu se faire sans empire colonial (Allemagne). Nous sommes donc devant un cas de réfutation typiquement poppérienne. De plus, la spécificité du développement du Japon et des autres NPI d'Asie du sud-est est de s'être fait sans rupture avec les valeurs ancestrales: "rester soi-même"¹ en fut la condition. Paradoxalement, à leur propos, Latouche confirme ce point, mais il se contente d'indiquer que leur cas n'est pas probant pour détruire sa thèse de l'impossibilité de transplanter le développement et de l'assurer sans un impérialisme préalable.²

La thèse de Rosa Luxemburg que Serge Latouche remet à l'honneur et selon laquelle le capitalisme ne peut trouver en lui-même le moteur de sa croissance n'implique pas que les débouchés préalables soient nécessairement trouvés à l'extérieur géographique de la sphère capitaliste. Ils ont pu, lors du démarrage industriel, être trouvés localement au détriment des secteurs précapitalistes ou bien par le transfert progressif d'activités effectuées traditionnellement au sein de la sphère domestique: par exemple, la fabrication de vêtements.

Selon Latouche, la capacité destructrice du capitalisme l'emporterait nettement et irrémédiablement sur sa capacité expansive. "Autrement dit, si les rapports capitalistes ont bien une tendance à se répandre, il s'agit d'un phénomène purement destructif, il ne s'ensuit spontanément aucune tendance créatrice, c'est-à-dire une accumulation spontanée et illimitée ou pour prendre comme nos adversaires une image physique, la dynamique de construction est plus faible que celle de destruction. Le balancier va en s'amortissant."³ Pourquoi cette explication est-elle érigée en loi ne souffrant aucune exception? Pourquoi adopte-t-elle une démarche catastrophiste, au risque de caricaturer l'apport de la thermodynamique à la science physique? A la vision d'une entropie inévitablement destructrice de la matière et des systèmes s'oppose en effet aujourd'hui la vision d'une entropie complexifiant les systèmes. Le désordre et l'entropie n'engendrent pas que la destruction, ils peuvent engendrer organisation et complexification, c'est-à-dire provoquer des phénomènes de destruction créatrice. Le développement capitaliste provoque déséquilibres sociaux et écologiques mais ce n'est pas le chaos, c'est un système qui a sa propre cohérence dont les déséquilibres font partie en tant que mode de régulation.

¹. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 85.

². LATOUCHE S., *Faut-il refuser le développement?*, op. cit.

³. LATOUCHE S., *Faut-il refuser le développement?*, op. cit., p. 45.

b) La problématique.

Dans un dialogue à propos du dernier ouvrage de Serge Latouche, Alain Caillé¹ questionne l'auteur au sujet de la compatibilité entre ses différentes sources d'inspiration (l'anti-utilitarisme, la critique de la modernité, le marxisme, le libéralisme émancipateur). Selon nous, Latouche a parfaitement le droit de les considérer comme compatibles et d'utiliser cette compatibilité pour enrichir l'analyse. A deux conditions.

La première est réunie par l'auteur: il a débarrassé chacune de ses sources, et il s'est ainsi débarrassé, de leurs scories encombrantes, comme par exemple "l'utilitarisme impénitent, l'économisme incorrigible, l'ultramodernisme"² du marxisme.

La seconde condition pour rendre ces sources d'inspiration compatibles est de produire ou d'utiliser les concepts capables de les relier. Est-ce le cas? Nous nous interrogeons parce que le renversement de la problématique de l'économisme ne suffit pas: l'idéalisme serait tout aussi inopérant que ce dernier. Si on expliquait que le sous-développement est d'abord un phénomène culturel et ensuite, ou même secondairement, voire pas du tout, un phénomène économique, il y aurait là un risque d'appauvrissement de la pensée. "La religion du développement suppose une conversion des esprits."³ C'est vrai, mais c'est tautologique car cela revient à dire que changer de religion suppose la conversion. Frappée au coeur du culturel, la société non occidentale est atteinte "*avant* même que ses structures productives aient été détruites par la concurrence des produits étrangers, *avant* même que ses "richesses" aient été pillées par les conquistadores, les sociétés coloniales, les firmes transnationales."⁴ Pourquoi se débarrasser d'un *avant* économique et lui en substituer immédiatement un autre? Pourquoi la recherche de la causalité en sciences sociales a-t-elle toujours besoin d'un *avant* (la cause) et d'un *après* (la conséquence)? Pourquoi ne consiste-t-elle pas essentiellement à voir l'interaction? La recherche de cette interaction serait bien sûr une dérobade intellectuelle sans un concept adéquat. Nous pensons que, encore une fois, le concept d'*habitus* peut remplir ce rôle. La déculturation est d'autant plus terrible que les structures économiques sont simultanément détruites et les structures économiques perdent leur possibilité de fonctionner avec l'effondrement du sens. On ne comprendrait pas pourquoi le "simple" laminage des valeurs traditionnelles jetterait sur les routes menant vers les villes mégapoles les masses rurales si en même temps leur mode vie matériel n'était pas déstructuré. Inversement, comment leur mode de vie matériel pourrait-il être déstructuré si leur capacité de résistance morale, esthétique, culturelle en un mot, n'était pas atteinte?

¹. CAILLE A., *En relisant La Planète des naufragés de Serge Latouche*, La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle, n° 2, second semestre 1993.

². LATOUCHE S., *Réponse à Alain Caillé*, La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle, n° 2, second semestre 1993, p. 39.

³. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 95.

⁴. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 70. C'est l'auteur qui souligne *avant*.

Pourquoi Serge Latouche après avoir affirmé que les gens mourraient de faim et de désirs affaiblit-il aussitôt, dans les deux phrases qui suivent, la portée de cette dualité en affirmant: “ La "machine" ne fonctionne que sous pression et la menace de la survie physiologique est un de ses ressorts. Cette nécessité, contrairement à l'analyse tiers-mondiste, n'a rien de "matérielle", elle est purement "symbolique".”¹ Est-ce pour pouvoir affirmer par la suite que tout développement économique est à proscrire? Par voie de conséquence, le développement durable ne pourrait être alors qu'un “concept alibi”².

Afin de dénoncer le piège des stratégies fondées sur les besoins fondamentaux, Latouche insiste sur le fait qu’“en tant qu'il est humain, le besoin est *entièrement* culturel. Il n'y a rien de *naturel* dans la façon dont l'homme mange normalement et, à plus forte raison, dans la façon dont il s'habille et se loge.”³ Dans *la façon*, c'est indéniable. Dans *le fait*, c'est déjà moins sûr. Qu'on ne puisse pas savoir sur quoi fonder la distinction entre besoins essentiels et secondaires ne constitue pas une preuve de la non pertinence de cette distinction. D'ailleurs, Serge Latouche reconnaît que les naufragés du développement “ont des *besoins* urgents à satisfaire”⁴. Les qualifier d'*urgents* ne revient-il pas à les voir comme *essentiels*? De plus, comment pourrait-on se revendiquer d'une éthique de la sagesse, de la frugalité si cette sagesse et frugalité ne tendaient pas à ramener notre mode de vie vers la satisfaction de besoins... essentiels? Qu'ils deviennent alors une nouvelle norme culturelle ne change rien à l'affaire.

Nous ne pensons pas qu'il y ait là un clivage théorique irréductible si on fait la part de la nécessité de forcer le trait pour rendre la critique des conceptions traditionnelles du développement plus acérée.⁵ Aussi, tentons-nous la formulation de synthèse suivante permise par le concept d'habitus. La transformation de la représentation subjective du monde est constitutive de ce monde. Dire qu'elle le précéderait n'aurait pas plus de sens que dire qu'elle le suivrait. Le monde social est, dialectiquement, un rapport de forces entre les dominants et les dominés, reconnu à tout instant, bon gré, mal gré, comme légitime.

¹. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde*, op. cit., p. 94.

². LATOUCHE S., *Développement durable: un concept alibi*, *Main invisible et main mise sur la nature*, op. cit.

³. LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 162.

⁴. LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 219.

⁵. Dans sa réponse à Caillé d'ailleurs, Latouche reconnaît, p. 45, que sa formule “L'Occident est la société la plus inhumaine jamais produite” est maladroite. Dans *La Planète des naufragés*, on peut penser que cette idée fait d'abord pièce aux propos complètement inverses de Popper et de Girard rapportés par l'auteur, p. 72-73. Cependant, il reprend plus loin cette idée pour la confirmer: “L'un des moindres paradoxes de la modernité n'est pas d'avoir engendré, à partir de l'humanisme de la Renaissance, la société la plus inhumaine jamais construite par l'homme.” p. 218.

Il reste dans la problématique anti-développementiste un dernier point obscur, voire contradictoire. Franck Petiteville présente à Serge Latouche une objection d'ordre logique: "De deux choses l'une: ou le développement réussit et il produit ses effets supposés dévastateurs sur les cultures non occidentales; ou bien il rate, parce que la greffe ne prend pas, et alors il ne peut être tenu pour facteur de déculturation. La position subtile par laquelle Serge Latouche s'extirpe de cette contradiction (...) n'est tenable qu'au prix d'une image inversée des sociétés industrielles, dont les processus d'exclusion sociale constitueraient la règle de fonctionnement, et les voies d'intégration sociale l'exception."¹ Implicitement, Petiteville fait le pari inverse de Latouche: ce qui est la règle pour l'un est l'exception pour l'autre et réciproquement. Dans les deux cas, il y a sous-estimation et sur-estimation de l'un ou l'autre aspect parce qu'il est plus exact, selon nous, de considérer le développement comme un processus destructeur-créateur plutôt que l'un ou (*ou* exclusif) l'autre.

c) La conclusion.

La dénonciation de la prétention à l'universalisme de la culture occidentale est salutaire tant qu'elle n'en vient pas à magnifier les cultures traditionnelles, dont beaucoup avaient ou ont encore la même prétention universaliste (l'Islam par exemple) et dont beaucoup étaient également fondées sur l'exploitation et le domination de l'homme par l'homme (l'esclavage existait en Afrique avant que l'Occident s'en mêle, l'Inde a ses Intouchables, l'Islam réduit la place de la femme). Petiteville reproche à Serge Latouche et à Gilbert Rist² de "valoriser l'égalité en dignité des cultures au détriment de l'idée d'égalité en dignité des hommes"³. L'argument n'est que partiellement recevable parce qu'il suppose que soit possible la dissociation homme/culture, mais il signale le danger consistant à considérer les transformations culturelles comme nécessairement mortelles pour les sociétés humaines et à sous-estimer les capacités de celles-ci à s'adapter, à intégrer des apports culturels extérieurs tout en conservant leurs propres traits fondamentaux.

La renonciation partielle ou complète à l'apport de la technique occidentale fait courir le risque de l'idéalisation de l'économie informelle qui assure, tant bien que mal, la survie de beaucoup de populations. On ne peut prendre à la légère la remarque caustique de Michel Chauvin: "Pourquoi se soucier de l'avenir des "damnés de la

¹. PETITEVILLE F., *Intérêt et limites du paradigme culturaliste pour l'étude du développement*, Revue Tiers Monde, tome XXXVI, n° 144, octobre-décembre 1995, p. 868-869.

². RIST G., *La culture, otage du développement?*, Paris, L'Harmattan, EADI, 1994.

³. PETITEVILLE F., *Intérêt et limites du paradigme culturaliste pour l'étude du développement*, op. cit., p. 866.

terre" puisque la société informelle y pourvoira?"¹ Opposer à la mondialisation du capital la mondialisation (puisque les trois quarts de la population mondiale vit dans les pays pauvres) du système de la débrouille² ne serait guère convaincant. Dire cela ne revient ni à légitimer la déculturation qui est vraie, ni à mépriser les multiples formes d'auto-organisation que se donnent, souvent de manière ingénieuse, les populations pour survivre. Mais cela revient à se méfier du refus de l'ethnocentrisme dans sa forme la plus extrême qui peut se traduire par un relativisme culturel lui-même tellement extrémiste qu'il cantonne les sociétés qu'il prétend respecter à leur culture de la pauvreté sinon de la misère.³ Nous craignons que, pratiquement, le refus du développement soutenable, sous prétexte qu'il ne puisse être que du développement, se traduise inexorablement par du développement insoutenable.

En analysant le *développement*, en dehors de tout cadre légal, de trois secteurs de l'économie péruvienne, le logement, le commerce et le transport urbain, Hernando De Soto⁴ montre, implicitement car il ne l'écrit jamais, que, d'une part, l'économie dite informelle est en fait une économie formelle parallèle recréant d'autres lois, règles, normes de socialité et que, d'autre part, cette légalité non légale, soit est une étape transitoire vers un rapprochement de la vraie légalité, soit constituera cette légalité-même lorsque le rapport de forces sera devenu tel qu'elle sera reconnue. Si la description minutieuse que fait l'auteur est juste, ne sommes-nous pas en droit de conclure que la société informelle n'est ni un développement alternatif ni une alternative au développement puisqu'elle est une transition vers une *variante de développement*? Dans la mesure où les catégories marchandes sont de plus en plus au centre de sa dynamique: "En cas de concurrence avec d'autres transporteurs informels désireux de s'approprier cet itinéraire, le vainqueur est celui qui, en mesure d'investir plus de capitaux, sera le plus rentable."⁵ Dans la mesure aussi où le choix de l'informalité illustre "le caractère rationnel que revêt l'évaluation des coûts de la légalité"⁶ comparativement à ceux de l'illégalité.

¹. CHAUVIN M., *Tiers-monde, la fin des idées reçues*, Paris, Syros, 1991, p. 113. Nous rejoignons le point de vue de Chauvin: pour avoir vu les conditions inhumaines de vie et de "travail" sur la décharge publique de Rio de Janeiro, nous ne croyons pas possible de parodier Galilée "et pourtant ils vivent" en promettant un tel avenir aux enfants des favelas (cf. HARRIBEY J.M., *Duque de Caxias, une cité (pas?) comme les autres*, Les réalités de l'écologie, n° 33, juillet-août 1992).

². "Le système D est la loi." LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 133.

³. RUFFIN J.C. exprime une idée proche de celle formulée ici: *Babélisme et Vendredisme*, dans BESSIS S. (sous la dir. de), *Enfin pillons-nous vraiment le tiers monde?*, Paris, Panoramiques, Arléa, Corlet, Croissance, 1992.

⁴. DE SOTO H., *L'autre sentier, La révolution informelle dans le tiers monde*, Paris, La Découverte, 1994.

⁵. DE SOTO H., *L'autre sentier*, op. cit., p. 78.

⁶. DE SOTO H., *L'autre sentier*, op. cit., p. 99.

Bruno Lautier¹ souligne bien l'ambiguïté du discours voyant dans l'économie informelle les germes d'une alternative au développement car il peut être en phase, sans pourtant se confondre, avec celui des grandes institutions internationales prônant la déréglementation, la flexibilité, le démantèlement des protections sociales et des garanties d'emploi dans les secteurs publics, ou avec celui des néo-libéraux s'insurgeant contre la tutelle étatique étouffant l'épanouissement de la créativité². Ne serait-il donc pas trompeur de prendre pour de la post-modernité ce qui ne serait qu'un retour à la violence de l'accumulation primitive?

Alors surgit ici la question centrale au coeur de notre propre problématique: à quelle alternative faut-il réfléchir? Toutes les recherches menées sur la base de l'anti-utilitarisme -et, dans leur discussion, Alain Caillé et Serge Latouche se rejoignent complètement sur ce point- récusent la notion de développement alternatif parce qu'il ne pourrait exister d'autre développement que celui qui existe, de la même façon "qu'il ne peut pas exister de véritable économie autre que l'économie de marché"³, au profit d'une alternative au développement. Sauf à jouer sur les mots et les idées, nous pensons et nous voulons montrer que, *quel que soit le cas de figure, les mêmes problèmes sont à régler*. En ayant pris soin de préciser que, pour nous comme pour ces auteurs, le projet ne peut être économique mais social, c'est-à-dire englobant tous les aspects de la vie en société, la question de son contenu reste entière. A partir du moment où le développement ne réussit son coup de force idéologique que parce qu'il procure à certains et fait miroiter à d'autres la croissance matérielle, et à partir du moment où "une certaine prospérité économique n'est pas intrinsèquement condamnable"⁴ comme l'admet Latouche, alors le *refus du développement* peut être un questionnement utile mais non une réponse. Si l'on pense que les populations des pays pauvres, d'autant plus que leur croissance démographique est encore forte, doivent pouvoir revendiquer *un temps* de croissance, alors, pour le coup, l'alternative *développement alternatif* ou *alternative au développement* est fautive, ou bien, ce qui pour nous est équivalent, les deux termes de cette alternative sont identiques, c'est-à-dire l'alternative est fausement posée. Par conséquent, la condamnation *a priori* du concept de développement humain durable ou soutenable est irrecevable. Notre affirmation ne préjuge en rien de la critique sévère que nous ferons de l'idéologie qui s'est immédiatement emparée de ce concept pour y puiser une nouvelle justification du mode de civilisation marchand occidental, mais cette affirmation laisse la porte ouverte à d'autres possibles.⁵ Autrement dit, si

¹. LAUTIER B., *L'économie informelle dans le tiers monde*, Paris, La Découverte, 1994.

². Tel est par exemple le discours de MINC A., *L'après-crise est commencé*, Paris, Gallimard, 1982.

³. CAILLE E., *En relisant La planète des naufragés de Serge Latouche*, op. cit., p. 25.

LATOUCHE S., *La planète des naufragés*, op. cit., p. 75: "On ne connaît pas vraiment d'autre économie rationnelle que le capitalisme."

⁴. LATOUCHE S., *Réponse à Alain Caillé*, op. cit., p. 43.

⁵. Que d'ailleurs le sous-titre du dernier ouvrage de S. Latouche *Essai sur l'après-développement* anticipe

l'humanité se pose le problème de la remise en cause du développement, c'est bien parce qu'il est insoutenable humainement et écologiquement. Le rendre soutenable dans ces deux dimensions est pour nous synonyme de préparer l'*après-développement existant*.

Enfin, si une raison d'ordre éthique¹ ne suffisait pas pour refuser cette fausse alternative entre *développement alternatif* et *alternative au développement*, il resterait une raison d'ordre logique qui nous paraît incontournable. L'économie informelle, très largement, se greffe sur l'économie occidentale, se nourrit de ses déchets en les récupérant et les recyclant. Que serait donc une alternative au développement occidental qui ne pourrait exister sans lui, dans laquelle la richesse et la pauvreté continueraient comme par le passé d'être imbriquées l'une dans l'autre? Que serait un après-développement qui ne surgirait pas des décombres de ce dernier puisqu'il existerait toujours mais qui surgirait de ses dégâts?

2. La diversité des possibles.

Les critiques les plus pertinentes du développement ont souvent, en raison même de leur radicalité, le défaut d'aboutir à un fatalisme inverse de celui qu'elles dénoncent à travers l'évolutionnisme commun à toutes les idéologies du progrès.

Ainsi, François Partant renoue avec une critique du progrès qu'avaient déjà énoncée des auteurs comme Illich ou Ellul. Le développement que promettent capitalisme et socialisme confondus ne peut qu'apporter un surcroît de dépendance et d'hétéronomie, d'extraversion, d'uniformisation générale pour rester compétitif, et d'abdication des Etats face à la logique économique. Le développement aboutira nécessairement à une impasse, terme de sa décomposition. "Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'une crise, mais bien plutôt d'un processus de décomposition qui affecte toutes les sociétés, celles des pays industrialisés comme celles du Tiers-Monde."² La catastrophe sera alors bénéfique au "*Mouvement alternatif*" porteur de changement social.

Partant n'échappe pas à la contradiction suivante: dénonçant le mythe du progrès technique et du développement partagé par libéraux et marxistes, il le rétablit quand il écrit: "Car notre civilisation n'est pas condamnée parce qu'elle est technicienne ou que sa dimension technique est devenue prépondérante. Elle est condamnée parce qu'elle s'est

davantage que l'un de ses titres plus anciens *Faut-il refuser le développement?*

¹. Nous avons évoqué cette question dans l'introduction de cette thèse et par ailleurs: *Le concept de développement durable*, Mémoire de DEA, op. cit.; *Duque de Caxias, une cité (pas?) comme les autres*, op. cit.; *Show devant, froid derrière*, op. cit.

². PARTANT F., *La fin du développement*, op. cit., p. 17.

épanouie dans un cadre politique et social malsain, qui a certes beaucoup favorisé l'évolution économique et celle des techniques (en permettant une accumulation capitaliste considérable et très rapide), mais qui a dans le même temps rendu cette double évolution fondamentalement perverse."¹ On retrouve l'ambiguïté de Marx affirmant que seuls les rapports sociaux capitalistes faisaient de la technique un instrument d'aliénation.

La critique du progrès et du développement qui doit y conduire a le mérite de dénoncer le mythe du sens de l'histoire, que ce soit celui de Marx, le communisme sans classes, celui de Rostow, la société de consommation, ou celui de Fukuyama, l'identité du marché et de la démocratie. Mais la critique atteint sa limite si elle définit un autre sens à l'histoire, l'entropie du capital, ou la catastrophe planétaire.

D'un point de vue philosophique, il n'y a pas plus de raisons d'accepter une fin de l'histoire qu'une autre. D'un point de vue épistémologique, il n'y a pas plus de raisons d'accepter le développement en tant que concept que de le refuser. D'un point de vue politique n'y a-t-il pas autant de raisons de penser simultanément un développement véritablement humain et un après-développement?

¹. PARTANT F., *La fin du développement*, op. cit., p. 19.